

COURS
DE LITTÉRATURE.

DEUXIÈME PARTIE.

Division de l'ouvrage :

PREMIÈRE PARTIE : Littérature, Rhétorique.

DEUXIÈME PARTIE : Précis historique des littératures grecque, latine et française.

Ouvrages du même auteur :

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, à l'usage des élèves des établissements d'instruction publique; 1 vol. in-12.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE depuis son origine jusqu'à la Révolution; ouvrage couronné par l'Académie française, grand prix Gobert; nouvelle édition; 2 vol. in-8°.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE pendant la Révolution, 1789-1800, troisième édition; ouvrage auquel l'Académie française a décerné le prix Bordin; 1 vol. grand in-18.

ÉTUDES LITTÉRAIRES sur les ouvrages français prescrits pour les examens des baccalauréats ès lettres et ès sciences : huitième édition; ouvrage autorisé par le conseil de l'instruction publique; 1 vol. in-12.

ESSAIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE : troisième édition; ouvrage couronné par l'Académie française et autorisé par le conseil de l'instruction publique; 2 vol. grand in-18.

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction.

COURS
DE
LITTÉRATURE

CONFORME AU PLAN D'ÉTUDES DES LYCÉES

Par E. GERUZEZ

ANCIEN PROFESSEUR HONORAIRE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS
ET MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.

Ouvrage approuvé pour les écoles publiques
par le Ministre de l'Instruction publique.

SEIZIÈME ÉDITION. 16

DEUXIÈME PARTIE.

Précis historique des Littératures grecque
latine et française.

PARIS.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES

De JULES DELALAIN et FILS

RUE DES ÉCOLES, VIS-A-VIS DE LA SORBONNE.

Cet ouvrage a été autorisé pour les écoles publiques
par décision ministérielle du 8 octobre 1841.

*Les contrefacteurs ou débitants de contrefaçons seront
poursuivis conformément aux lois; tous les exemplaires
sont revêtus de notre griffe.*

Jules Delalain & Co

PRÉCIS HISTORIQUE
DE LA
LITTÉRATURE GRECQUE.

PREMIÈRE PARTIE. POÉSIE.

Époques de la poésie grecque.

Aucune littérature n'embrasse un espace de temps aussi considérable que la littérature grecque. Nous trouvons son berceau à l'époque fabuleuse qui précède la guerre de Troie, et elle ne périt que vers le milieu du quinzième siècle de notre ère, lorsque les Turcs s'emparèrent de Constantinople ; encore ne périt-elle pas complètement, car les œuvres qu'elle a enfantées vont alors féconder d'autres littératures, et, au dix-neuvième siècle, l'indépendance de la Grèce, enfin affranchie, lui prépare une vie nouvelle.

La poésie est la portion la plus brillante de cette riche littérature. Nous devons nous en occuper en premier lieu, parce que, dans l'ordre des temps, elle précède tout autre développement de la pensée. La poésie est le fruit le plus naturel de l'intelligence : la prose arrive plus tard ; cette antériorité tient sans doute à la vivacité des premières impressions de l'âme et au besoin de soumettre à la mesure l'expression de la pensée,

pour que la mémoire en conserve plus facilement le dépôt.

L'histoire de la poésie chez les Grecs se divise naturellement en *six époques*, marquées par les révolutions de la pensée et le déplacement du centre littéraire¹.

La *première époque*, qu'on peut appeler *mythique*, et qui remonte au delà des temps héroïques, pour s'arrêter à la guerre de Troie (1270 av. J. C.), n'a laissé d'autres souvenirs que les noms de quelques poètes théologiens et législateurs, dont les chants religieux commencèrent à civiliser les peuplades barbares de la Thrace et de la Grèce. C'est le temps de la poésie sacerdotale : la fable s'y mêle à l'histoire et porte l'incertitude, avec la vénération, autour des noms des Linus et des Orphée. On donne aux poètes de cette époque le nom d'*aèdes*².

La *seconde époque* (1270-594 av. J. C.), que nous nommerons *héroïque* ou *homérique*, signalée par les poèmes d'Homère qui la remplissent presque tout entière, est encore illustrée par Hésiode. L'Asie Mineure est alors le principal foyer du mouvement poétique. Après l'épopée, on voit paraître la poésie cosmogonique, morale et didactique, et sur la limite de la période suivante se produisent des chants lyriques, élégiaques et satiriques. Toute cette époque est marquée d'un caractère de grandeur imposante, puisqu'après Homère et Hésiode elle nous présente encore les Alcée, les Sappho, les Archiloque, les Tyrtée.

Dans la *troisième époque* (594-336 av. J. C.), époque *athénienne* ou âge d'or de la poésie, qui commence avec Solon et se termine au règne d'Alexandre, le génie grec atteint sa perfection. C'est une de ces rares époques d'éclat et de maturité tout ensemble qui impriment aux

1. Nous devons dire que cette division en six époques a été établie par M. Schoell, dans son *Histoire de la littérature grecque*.

2. Ἀοιδοί, chantres.

œuvres qu'elles produisent le caractère de cette beauté durable à laquelle on rend toujours hommage, lors même qu'on est devenu inhabile à l'imiter. C'est alors que brillent dans la poésie lyrique Simonide, Anacréon, Pindare. La principale gloire de la poésie de ce temps, ce sont les chefs-d'œuvre du genre dramatique, porté à sa perfection dans la tragédie par Sophocle, que devance Eschyle et que suit Euripide, et par Aristophane dans la comédie politique. Périclès a donné son nom à la période la plus brillante de ce mouvement poétique, dont Athènes fut le principal foyer.

Dans la *quatrième époque*, lorsque la Grèce, soumise par Alexandre, opprimée par ses successeurs, eut perdu son indépendance, la poésie se déplaça et vint fleurir à Alexandrie, à la cour des Ptolémées. Cette poésie artificielle, qui a gardé le nom d'*alexandrine*, ne manqua pas de grâce, mais elle ne conserva ni la force ni la vérité qu'elle avait reçues du siècle de Périclès (335-146 av. J. C.). Toutefois elle produisit Théocrite, que ses idylles placent au rang des maîtres; elle s'honore aussi des noms de Callimaque, d'Aratus, d'Apollonius. Il est vrai qu'il faut y ajouter celui de Lycophron, tristement célèbre comme symbole d'obscurité. Ainsi la poésie brilla successivement dans la Thrace, dans l'Asie Mineure, à Athènes, à Alexandrie. L'Europe, l'Asie et l'Afrique virent le génie grec se naturaliser et s'épanouir dans des conditions différentes et sous des climats divers.

Dans la *cinquième époque* (146 av. J. C.-306 de J. C.), la littérature se dissémine : la Grèce vaincue porte partout, sous les auspices de Rome, les monuments de son génie et ses arts dégénérés. Sa poésie, encore active, manque d'inspiration. Cette période, à laquelle on donne le nom de *gréco-romaine*, ne produit que des compositions frivoles et de courte haleine, ou bien elle versifie la science dans de longs traités didactiques où l'on ne reconnaît plus que l'appareil extérieur de la

poésie; elle se termine à l'avènement de Constantin le Grand, et ne peut guère citer avec honneur que les noms d'Oppien et de Babrius : encore ce dernier lui est-il disputé.

La *sixième époque* ou époque *byzantine* (306-1453 de J. C.) est moins stérile que la précédente. Byzance ou Constantinople étant devenue, au préjudice de Rome, la capitale du monde, le fantôme qui survivait à la poésie s'y transporta. Le Bas-Empire n'avait, pour inspirer ce qu'il appelait encore les muses par tradition, ni la liberté qui ennoblit les âmes, ni la gloire qui ne compense pas la liberté et qui la fait oublier. Les versificateurs de ce temps se contentèrent, en général, de flatter les grands par de petites pièces qui ne demandaient pas la gloire pour salaire. Toutefois, sous l'influence de la religion chrétienne et de la philosophie platonicienne, la poésie produisit alors quelques chants inspirés. Il y eut, en outre, d'estimables tentatives pour remettre en honneur, par de nouvelles épopées, les traditions des temps héroïques. Saint Grégoire de Nazianze inaugure avec éclat la poésie chrétienne, pendant que Musée, Quintus de Smyrne et Coluthus réveillent la muse affaiblie du vieil Homère. La prise de Constantinople par Mahomet II, en détruisant l'empire d'Orient, termine cette sixième et dernière période.

Dans les deux premières de ces époques, l'inspiration naturelle du génie caractérise la poésie; la troisième marque l'alliance intime et harmonieuse de l'art et de la nature; l'art domine dans la quatrième, et fait place au métier dans les époques suivantes. La poésie, exclusivement lyrique et religieuse dans le premier âge, devient ensuite épique et héroïque; elle est surtout dramatique dans la période suivante; elle a brillé dans la pastorale à la cour des Ptolémées; et pendant la décadence de l'empire et du Bas-Empire, elle serait presque exclusivement adulatrice et didactique, si, à l'époque byzantine, l'imitation des poèmes d'Homère et l'in-

fluence du christianisme ne lui avaient rendu quelque dignité¹.

Première époque. — Époque mythique.

Les premiers poètes de la Grèce réunissent le triple caractère de chantres, de prêtres et de prophètes. La religion est leur muse, et c'est par elle qu'ils triomphent de la barbarie. La lyre et la harpe accompagnaient leurs chants, et avec eux la musique ne se sépare pas de la poésie.

Cette poésie primitive se développe au nord de la Grèce, habitée par les Pélasges, race antique que quelques historiens considèrent comme autochtone dans la Thrace, la Thessalie et la Béotie, dont tous les lieux sont consacrés par des souvenirs religieux.

Les plus célèbres de ces poètes législateurs, musiciens et prophètes, sont **Linus**, **Olen**, **Orphée** et **Musée**. Leur histoire est mythologique, et les vers qu'on leur attribue sont apocryphes. Nous n'essayerons pas de dissiper les ténèbres artificielles que l'érudition a ajoutées à l'obscurité qui enveloppe naturellement les traditions des temps éloignés. Tout ceci est matière à discussion ; car, après avoir tenté de déterminer, par exemple, combien il a existé de Linus et d'Orphée, la science demande encore s'il y a eu réellement un Linus et un Orphée, et si ces noms vénérés ne seraient pas employés symboliquement pour désigner des groupes ou écoles poétiques. Ceci posé, on voit qu'il faut désespérer, au moins pour cette époque, de fixer la date de la naissance et de la mort des poètes et d'arrêter la liste de leurs ouvrages. On devra donc se contenter des détails suivants.

Un des **Linus** mentionnés par l'antiquité était fils

1. Notre savant collègue, M. Alexis Pierron, a composé sur l'ensemble de la littérature grecque un livre plein d'intérêt.

d'Apollon et de Calliope : on raconte qu'il fut tué par Hercule, auquel il enseignait sans fruit la musique ; sa mort tragique était l'objet d'une fête qui se célébrait à Thèbes. Stobée cite sous son nom douze vers qui développent la maxime des panthéistes : « Toutes choses viennent du Tout, le Tout se forme de toutes choses¹. » Le même auteur rapporte encore à ce poète deux vers sur la toute-puissance divine.

Olen est un poète du Nord qui transporta d'abord en Lycie, puis à Délos, une colonie sacerdotale, et qui institua le culte d'Apollon et de Diane, nés selon lui dans les contrées hyperboréennes. Ses odes étaient non-seulement chantées, mais représentées, c'est-à-dire accompagnées d'une liturgie dramatique. Olen est connu par le témoignage de l'historien Pausanias.

La naissance d'**Orphée** remonte au quatorzième siècle avant notre ère. On connaît la catastrophe qui termina sa vie. L'existence d'Orphée est attestée par les institutions qui lui survécurent, par ces mystères et ces initiations qui, destinés à garantir la pureté de ses doctrines, dégénérent plus tard en superstitions et en jongleries. Orphée abolit les sacrifices humains et institua une expiation pour mettre fin à ces vengeances de famille qui se perpétuaient de génération en génération². Il fit partie de l'expédition des Argonautes.

L'antiquité nous a transmis, sous le nom d'Orphée : 1° des hymnes d'initiation, au nombre de quatre-vingt-huit, en vers hexamètres, qui ont été, sinon composés, au moins rajeunis par Onomacrite, contemporain de Pisistrate : ces hymnes avaient pour objet la théologie symbolique enseignée dans les mystères ; 2° un poème en 1384 vers sur l'expédition des Argonautes : c'est un essai d'épopée ; 3° un poème didactique sur les propriétés médicinales de certaines pierres : 768 vers ; 4° des

1. Ἐκ Παντός δὲ τὰ πάντα, καὶ ἐκ παντῶν Πᾶν ἐστί.

2. Schoell, *Histoire de la littérature grecque*.

fragments sur différents objets d'histoire naturelle, et, entre autres, sur les tremblements de terre considérés comme signes précurseurs de certains événements : 5^o dix vers qui appartiennent à un poëme astrologique du quatrième siècle de notre ère, et que Jean Tzetzés, poëte grammairien, rapporte aux Géorgiques d'Orphée.

La plupart de ces poëmes parurent authentiques jusqu'au dix-septième siècle, où le savant évêque d'Avranches, Huet, soupçonna quelque imposture. Ce soupçon a soulevé parmi les savants de l'Allemagne et de la Hollande une polémique féconde en volumes, dont le résultat dépouille Orphée de la longue possession de ces ouvrages.

Musée, contemporain d'Orphée, un peu plus âgé que lui et cependant son disciple, était membre de l'antique famille sacerdotale des Eumolpides¹, et par conséquent originaire de la Thrace. Né dans l'Attique, soit à Athènes, soit à Éleusis, il hérita de la lyre d'Orphée, et il continua dans la Grèce le rôle de civilisateur que celui-ci avait rempli en Thrace. On a conservé le titre de plusieurs de ses ouvrages². M. Schoell, dans sa savante histoire, cite : 1^o un recueil d'oracles ; 2^o des hymnes d'initiation ; 3^o des Charmes contre les maladies ; 4^o une Sphère, poëme astrologique ; 5^o une Théogonie ; 6^o une Guerre des Titans ; 7^o des préceptes de morale adressés à son fils Eumolpe ; 8^o un poëme intitulé *Crater*, titre qui n'en indique pas même le sujet ; 9^o deux hymnes, l'un à Cérès, l'autre en l'honneur de Bacchus, etc.

Le titre des ouvrages et les fragments qui nous sont parvenus de cette époque attestent le caractère religieux de toutes ces compositions, dont l'inspiration est lyrique,

1. Le premier Eumolpe, né en Thrace, institua les grands mystères d'Éleusis ; Eumolpe le jeune, fils de Musée, établit les petits mystères.

2. Le petit poëme d'*Héro et Léandre*, qui nous est parvenu est l'ouvrage d'un autre Musée, grammairien, qui vivait vers le quatorzième siècle de notre ère.

le fond moral, historique ou didactique. Il est facile d'entrevoir, à cet état d'enveloppement, le germe des différents genres qui se développeront plus tard isolément.

Deuxième époque. — Époque héroïque ou homérique.

(1270-594 av. J. C.)

La seconde époque ou l'époque héroïque de la poésie grecque s'étend depuis le siège de Troie jusqu'à Solon, et présente différents genres cultivés par des poètes éminents. L'épopée et le genre didactique y atteignent la perfection; le genre lyrique produit aussi des chefs-d'œuvre.

Genre épique. Le prince des poètes, **Homère**, a été le sujet de bien des controverses. Sa vie, telle qu'on la raconte, est une légende fabuleuse. Sept villes se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour. A-t-il composé seul les poèmes qui portent son nom? Ces poèmes ont-ils été écrits primitivement ou transmis par la mémoire de génération en génération? Homère a-t-il existé, ou n'est-il que la personnification d'une nombreuse famille de poètes? Le dernier critique qui s'est occupé d'Homère donne un peu raison à toutes ces opinions, en déclarant qu'Homère est tout ensemble une personne et un symbole, un individu et un être collectif¹.

L'unité de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* atteste au moins, pour chacun de ces poèmes, l'unité de conception. La différence des mœurs décrites dans ces deux poèmes induit à les rapporter à deux auteurs. Les remaniements nombreux constatés par l'histoire, et l'état même du

1. M. Guigniaut, membre de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions, *Encyclopédie des gens du monde*, art. *Homère*. Ce morceau remarquable peut être considéré comme le dernier mot de la critique historique et philologique dans la question d'Homère.

texte, prouve que la forme primitive de ces épopées a été modifiée.

Il est constant que les poèmes homériques, apportés en Grèce par Lycurgue, étaient chantés par des rhapsodes qui récitaient isolément des portions détachées de ces vastes compositions, et que ce démembrement forma une série de chants épiques distingués par des noms différents, tels que la Peste, la Dolonéide, l'Ambassade, la Fabrication des armes d'Achille, etc. Comme cette habitude de considérer isolément les parties d'un tout mettait en péril l'ensemble du poème, Pisistrate fit réunir ces fragments épars et rétablir l'unité primitive, qui depuis n'a pas été altérée. Mais si l'ordre des parties a subsisté, le texte a été remanié par des arrangeurs ou diascévastes qui ont laissé des traces de leur travail.

La division en vingt-quatre chants, pour l'Iliade et l'Odyssée, n'a été établie que par les soins d'Aristarque, critique de l'école d'Alexandrie.

Outre l'Iliade, cet immortel épisode de la guerre de Troie, et l'Odyssée qui retrace les longues épreuves du retour d'Ulysse, on met sous le nom d'Homère plusieurs hymnes historiques et le petit poème badin de la *Batrachomyomachie*, épopée héroï-comique dont les héros sont les rats et les grenouilles. Les anciens lui attribuaient le *Margitès*, poème satirique qui contenait, suivant Aristote, le germe de la comédie, comme l'Iliade avait enfanté la tragédie.

L'admiration qui s'attache aux œuvres d'Homère n'a guère trouvé de contradicteurs. Le nom du seul détracteur qu'Homère ait rencontré, Zoïle, est couvert d'opprobre. Lamotte n'a pas échappé au ridicule pour avoir été insensible à la beauté de ces poèmes. On peut donc dire avec M. J. Chénier :

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité,

et répéter avec J. B. Rousseau :

A la source d'Ilippocrène
Homère, ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux.

A côté d'Homère, il faut citer les poètes cycliques, qui chantaient en vers le récit complet d'une expédition ou toute la vie d'un héros. Ces vastes compositions, dont les unes sont contemporaines d'Homère et les autres postérieures à l'Odyssée et à l'Iliade, ne nous sont pas parvenues.

Genre didactique. Hésiode, que l'on croit originaire de Cumes en Éolie, et qui fut certainement élevé à Ascræ, bourg de la Béotie, balança dans l'antiquité la renommée d'Homère. On n'est pas d'accord sur l'époque de sa vie : les uns le font contemporain d'Homère, d'autres le placent ou avant ou après. On s'arrête plus généralement à cette dernière opinion, qui s'appuie sur le caractère même des ouvrages de ce poète. Nous avons sous son nom le poème didactique *Travaux et Jours*, qui renferme des préceptes sur l'agriculture mêlés à des leçons morales. Ce poème a inspiré les Géorgiques de Virgile¹. La *Théogonie* du même poète raconte l'origine du monde sous le nom de divinités qui ne sont que des symboles des forces de la nature, et contient, par conséquent, une véritable cosmogonie. C'est le monument le plus instructif et le plus original de la philosophie religieuse de l'antiquité. Dans ces deux ouvrages, Hésiode est le continuateur direct de l'école sacerdotale qui a précédé. Le *Bouclier d'Hercule*, si ce fragment lui appartient réellement, le rattacherait encore à l'école épique, dont Homère est le chef.

1. Ascræumque cano romana per oppida carmen.

VIRGILE.

Le poème de Virgile ne se rattache à celui d'Hésiode que par de rares imitations et l'analogie du sujet.

Genre lyrique. La poésie lyrique, qui comprend, avec l'ode, l'épigramme guerrière et érotique, se développa pendant le huitième et le septième siècle avant J. C.

Archiloque de Paros, né dans la seconde moitié du huitième siècle avant J. C., est l'Homère de la poésie lyrique. Son génie le plaçait au premier rang; mais la méchanceté de son caractère et la licence de ses écrits le rendirent odieux et méprisable. Il porta le cynisme de la lâcheté jusqu'à se vanter d'avoir jeté son bouclier pour fuir plus à son aise. La violence de ses attaques satiriques poussa au désespoir Lycambe et sa fille Néobule, qui se pendirent, ne pouvant survivre à la flétrissure de leur nom. Les magistrats de Lacédémone punirent sa lâcheté et sa licence en l'expulsant de leur ville et en proscrivant ses poèmes. On dit qu'il fut tué dans une bataille par Callondas de Naxos. Les anciens admiraient surtout son hymne en l'honneur d'Hercule, qu'il chanta lui-même aux jeux Olympiques. Il n'est pas probable qu'il ait inventé le vers iambique, mais il se l'appropriâ par droit de conquête : *Archilochum proprio rabies armavit iambo*. Il ne nous reste de ses poésies que de courts fragments, et la perte en est d'autant plus regrettable, que les témoignages de l'antiquité sont unanimes pour placer Archiloque au premier rang à côté d'Homère.

Après Archiloque on voit briller successivement : **Alcman** (7^e siècle av. J. C.), né à Sparte, père de la poésie érotique. Ses chansons d'amour, écrites en dialecte dorien, faisaient les délices des anciens. On a conservé quelques fragments de ses poésies. Alcman eut pour disciple **Arion** de Méthymne, célèbre par l'aventure du dauphin.

Alcée de Mitylène (7^e siècle av. J. C.) eut de commun avec Archiloque le génie lyrique, l'humeur satirique¹ et

1. « Diogène Laërce et Suidas nous ont conservé des fragments des satires d'Alcée, dans lesquelles il traitait Pittacus de pied

l'abandon de son bouclier sur le champ de bataille. Ami du sage Pittacus, il se déclara contre lui lorsque celui-ci eut sacrifié la liberté de Mitylène au désir de régner. Alcée obtint grâce après la défaite de son parti. Il avait composé des odes et des hymnes pleins de sentiments guerriers et de haine contre la tyrannie ; il chanta aussi le vin et la volupté, sans doute pour se consoler de ses disgrâces. Horace, qui a souvent traduit Alcée, rend hommage au génie de ce poète :

Et te sonantem plenius aureo,
Alcæe, plectro¹.

La strophe alcaïque est de son invention.

La célèbre **Sappho** de Lesbos, la première des dixièmes Muses, fut contemporaine d'Alcée, dont elle dédaigna les hommages. La vie de cette femme est un roman d'amour terminé par une catastrophe tragique. On sait que, ne pouvant vaincre l'indifférence du jeune Phaon, elle se précipita du promontoire de Leucade dans la mer. Quelques critiques pensent que les désordres qu'on lui attribue doivent être mis sur le compte d'une autre Sappho, courtisane née à Crésos, autre ville de l'île de Lesbos. Quoi qu'il en soit, Sappho excita par son génie une admiration universelle. Elle enseignait aux jeunes filles de Lesbos la poésie et la musique ; elle avait composé neuf livres de poésies lyriques, des élégies et des hymnes. Les deux morceaux lyriques qui nous sont parvenus, l'ode à Vénus et les strophes citées par Longin, traduites par Boileau², justifient l'admiration des an-

plat, de traîne-savate, pied crevassé, bouffi d'orgueil, ventru et gros crevé. » DUROZOR, *Biographie universelle*, art. Alcée.

1. L. II, ode 13. — « Et toi, Alcée, dont l'archet d'or rend des sons plus mâles. »

2. Heureux qui près de toi pour toi seule soupire, etc.

Delille a amoindri cette belle traduction, qu'il a réduite en décasyllabes pour être insérée dans le *Voyage d'Anacharsis*.

ciens. Le mètre auquel elle a donné son nom est plein de grâce et d'élégance; les lyriques latins l'ont souvent reproduit.

Cette époque est encore illustrée par les chants de **Callinus** d'Éphèse, inventeur du mètre élégiaque¹, c'est-à-dire du distique composé d'un hexamètre suivi d'un pentamètre; ce qui a fait donner postérieurement le nom d'élégies aux chants guerriers par lesquels il enflammait le courage de ses compatriotes, qui soutenaient alors une guerre terrible contre les Magnésiens. On n'est pas d'accord sur l'époque où vécut Callinus; les uns le placent entre Homère et Hésiode, d'autres le rapprochent de Tyrtée, dont il fut le précurseur.

Tyrtée, né à Athènes, ou à Lacédémone, ou à Milet, prêta le secours de sa poésie inspirée et de ses talents comme général aux Spartiates, dans la seconde guerre contre Messène (684 av. J. C.). Son nom est devenu générique pour désigner les poètes dont les chants excitent le courage des guerriers. On n'a pas à lui reprocher, comme à Alcée, le contraste du courage poétique et de la lâcheté dans les combats. On n'a conservé qu'un fragment des hymnes guerriers que les Spartiates chantaient en marchant contre l'ennemi; mais il en reste plusieurs des élégies par lesquelles il excitait leur valeur. Ces admirables morceaux respirent encore le courage et l'enthousiasme qu'ils inspièrent.

L'élégie plaintive fut mise en honneur par **Mimnerme** de Colophon (590 av. J. C.), qui appliqua le mètre inventé par Callinus à l'expression de la plainte amoureuse.

1. L'invention de ce mètre lui fut disputée, puisque nous voyons par le témoignage d'Horace, dans son *Art poétique*, que la question était indécise :

Quis tamen exiguos elegos emisserit auctor?
Grammatici certant, et adhuc sub iudice lis est.

« Cependant quel poète inventa le mètre de l'élégie? les critiques sont aux prises sur ce point, et le procès n'est pas encore jugé. »

Horace est dans l'erreur lorsqu'il dit :

Versibus impariter junctis quærimonia primum,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.

Les vers peu nombreux qui nous restent de Mimnerme sont empreints de mélancolie : ils expriment avec charme des doléances sur la brièveté de la vie, l'éclat passager de la jeunesse et les misères qui affligent l'humanité.

Cette époque vit encore naître la *scolie*, espèce de poème lyrique au mètre irrégulier et dont les strophes étaient chantées dans les festins et successivement par les convives, qui se passaient de main en main une branche de myrte. On explique ordinairement le mot *scolie*, qui signifie *oblique*, par les tours et détours que faisait la branche de myrte ainsi transmise. **Terpandre**, né dans l'île de Lesbos ou en Béotie (670 av. J. C.), passe pour l'inventeur de ce genre de poésie.

Troisième époque. — Époque athénienne ou classique

(âge d'or de la poésie grecque).

(504-336 av. J. C.)

Dans la troisième époque, où brillent surtout la poésie lyrique et le drame tragique et comique, les différents genres de poésie, déjà distincts à l'époque précédente, se déterminent davantage par les progrès de l'art, qui perfectionne la nature : nous allons les passer en revue, en désignant les poètes qui s'y sont le plus distingués.

Poésie gnomique. Les préceptes moraux, que les aèdes de la première époque et les poètes de la seconde mêlaient dans le tissu complexe de leurs chants, se dégagèrent pour former un genre spécial qu'on appelle la poésie gnomique, du mot γνώμη, *sentence*.

Le premier de ces poètes est le législateur **Solon** (640-559 av. J. C.), qui recommanda, dans des vers d'une

noble simplicité, le respect des lois, de la morale et l'amour de la patrie. Les *Conseils à soi-même*, fragment de dix-huit vers dans lesquels le poète conduit l'homme par les dix stations de la vie, appartiennent à ce genre moral et sentencieux.

Théognis de Mégare (538 av. J. C.) vécut à Thèbes dans l'exil, et il y composa, pour l'instruction du jeune Cyrné, un code de la sagesse qui comprend plus de mille sentences, sous le nom d'*Exhortations*. Ce recueil, où chaque vers exprime avec concision une pensée morale, était pour les Grecs ce que sont chez nous les quatrains et les distiques moraux dont on orne la mémoire des enfants pour assainir leur âme.

Phocylide de Milet (6^e siècle av. J. C.) cultiva le même genre avec plus de succès encore, et ses vers, comme ceux d'Homère, étaient chantés par des rhapsodes. Quelques-unes de ses sentences nous sont parvenues.

Genre élégiaque. Nous retrouvons, en abordant l'élégie, le nom de Solon, qui déplora, dans un accès de folie simulée, les malheurs de Salamine séparée d'Athènes. Huit vers de cette touchante et sublime plainte nous ont été conservés.

Simonide de Cos (558-468 av. J. C.) composa des chants plaintifs sur des sujets mythologiques : c'est ainsi qu'il a représenté Danaë gémissant sur la destinée de son fils exposé dans une frêle nacelle à la fureur des flots. Cette délicieuse composition nous est parvenue. D'autres fragments de ces élégies, également remarquables par la délicatesse de la pensée et par la beauté du langage, nous expliquent la célébrité de son nom dans l'antiquité.

Genre didactique. La poésie didactique de cette époque est toute philosophique. Les grands philosophes précurseurs de Socrate mirent en vers les brillantes hypothèses par lesquelles ils croyaient expliquer le système de la nature.

Xénophane de Colophon (617-517 av. J. C.) et son disciple **Parménide** d'Élée (535-456 av. J. C.) appliquèrent la poésie à l'exposition de leurs doctrines. Ils furent surpassés par **Empédocle** d'Agrigente (444 av. J. C.), un des plus grands génies de l'antiquité, dont le poème sur la *Nature*, en trois livres et en hexamètres, a inspiré Lucrèce. Empédocle fut pour ce poète ce que Homère et Hésiode ont été pour Virgile. Il reste de Parménide et d'Empédocle des fragments assez considérables.

Genre lyrique. Alcman, Archiloque, Alcée et Sappho eurent dans cette période de nombreux et d'illustres continuateurs. Sous l'impression de ses victoires et de ses jeux publics où la force et l'adresse de l'homme se développaient en l'honneur des dieux, jouissant d'une liberté que la licence n'avait pas compromise, et, par instants, d'un repos que la gloire décorait, la Grèce célébra comme à l'envi sur la lyre la puissance des dieux, les exploits de ses héros et de ses athlètes et les charmes de la volupté.

Stésichore d'Himère en Sicile (570 av. J. C.) passe pour avoir fixé la forme des chœurs lyriques au milieu desquels se développa la poésie dramatique dans les fêtes de Bacchus. Ce poète imposa la forme lyrique au récit des traditions héroïques. C'est ainsi qu'il composa une *Destruction de Troie* et une *Orestiaide*. Il suivait le dialecte dorien, et il composa, outre ses épopées lyriques, des hymnes en l'honneur des dieux et des odes en l'honneur des héros. Quintilien le loue d'avoir soutenu avec la lyre le fardeau de l'épopée, et il ajoute qu'il eût été l'égal d'Homère s'il eût su se contenir dans de justes limites. Par là il lui reproche sans doute d'avoir confondu des genres distincts; et, en effet, on ne comprend pas bien comment de longs récits peuvent s'accommoder à l'enthousiasme de la poésie lyrique. Pindare a été mieux inspiré en ne les admettant que comme épisodes.

Pindare¹ est le prince de la poésie lyrique; on peut dire qu'il est le poète par excellence. Jamais l'inspiration n'a été aussi complète; chez lui, le souffle poétique semble véritablement une fureur divine qui maîtrise et qui emporte le génie. Pindare, qui n'avait pas eu de modèles, défie l'imitation :

Pindarum quisquis studet æmulari,
Jule, ceratis ope Dædalea
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto².

C'est, ajoute le poète, un torrent débordé qui se précipite, immense et profond, du sommet des montagnes. Quintilien le place bien au-dessus de tous les poètes lyriques pour la grandeur de l'inspiration, la force des pensées, l'éclat des images, l'abondance des choses et des mots et l'impétuosité des mouvements.

Nous sommes bien loin de posséder tous les chants lyriques qu'il avait composés : ceux qui nous restent se rapportent, pour la plupart, aux victoires obtenues dans les jeux publics de la Grèce, *Olympiques, Pythiques, Néméens* et *Isthmiques*, et ils en ont tiré les noms divers qui les désignent. « Composées, dit M. Schoell, pour être chantées devant une assemblée nombreuse, les odes de Pindare respirent cette dignité qui convient à des monuments publics, à des spectacles nationaux. La suite régulière des strophes, des antistrophes et des épodes leur donne quelque chose de majestueux. Elles tiennent un peu de l'épopée, parce qu'à l'éloge du vainqueur le poète rattache celui de ses ancêtres, de sa famille et de

1. Né à Thèbes 520 avant J. C., mort vers 456.

2. HORACE, liv. IV, ode 2. — J'emprunte la traduction de cette strophe à l'un des plus heureux interprètes d'Horace, M. Le Camus, ancien élève de l'école polytechnique :

Celui qui dans son vol voudrait suivre Pindare,
Sur des ailes de cire élevé dans les airs,
Donnerait un vain nom, ambitieux Icare,
A de nouvelles mers.

sa patrie; mais leur principal caractère est lyrique, et c'est dans cette partie surtout que le génie du poète domine par des mouvements fougueux, fiers, irréguliers; ses images sont grandes et sublimes, ses métaphores hardies, ses pensées fortes, ses maximes étincelantes de traits de lumière. » Pindare paraît souvent obscur, parce que, emporté par son imagination, il supprime le lien de ses idées, ou plutôt parce que ses idées ne s'unissent qu'en vertu d'images qui le transportent rapidement d'un sujet à un autre. On peut le considérer comme un moraliste excellent et comme un croyant sincère : les fables qu'il embellit sont pour lui des vérités; il élève l'âme en peignant la vertu, en exprimant sa reconnaissance pour les dieux et son admiration pour les héros. On doit regretter cependant que l'or tiennne une place parmi les divinités qu'il vénère.

Anacréon de Téos, qui florissait vers l'année 530 avant J. C., a donné son nom au genre qu'il a cultivé; rien n'égalait, dit-on, la grâce et la passion de ses chansons amoureuses et bachiques. Nous ne possédons que quelques pièces qui appartiennent réellement à Anacréon, et elles suffisent pour justifier la renommée de leur auteur. Parmi les œuvres de ses disciples mises sous son nom, quelques petits tableaux, tels que *l'Amour mouillé*, *l'Amour piqué par une abeille*, sont des modèles. Il fallait beaucoup d'art, ou plutôt un naturel charmant, pour sauver le contraste de la volupté et de la vieillesse, de l'ivresse et des cheveux blancs. Il n'y a guère que du vieil Anacréon qu'on ne puisse pas dire :

Triste senile melos, turpe senilis amor.

Ce voluptueux incorrigible est arrivé à la gloire par le plaisir; ce que d'autres ont si chèrement payé n'a été pour lui que le surcroît de la volupté, qui lui suffisait. Il mourut à quatre-vingt-cinq ans, étranglé, dit-on, par un pepin de raisin.

Trois autres poètes lyriques de cette époque, **Asclé-**

piade, Phalécus et Glycon, ont donné leur nom à trois espèces de vers.

Il faut encore citer, comme ornement de cette période, plusieurs femmes célèbres qui cultivèrent avec éclat la poésie lyrique.

Érinne, née à Téos, faisait partie de l'école lesbienne fondée par Sappho. Elle mourut à vingt ans. Quoique moissonnée si jeune, elle eut le temps de composer, sous le titre du *Fuscau*, un recueil de poésies qui suffit pour immortaliser son nom. Les anciens la comparaient à Homère et l'égalaient à Sappho. C'est à tort qu'on lui attribue l'ode εἰς τὴν Ῥώμην, qui célèbre réellement la puissance de Rome, et non la force, comme il faudrait l'entendre si ce morceau était l'œuvre de l'élève de Sappho.

Corinne de Thèbes vainquit cinq fois dans les combats poétiques le jeune Pindare, auquel elle donna plus tard de sages conseils. Il ne reste de cette femme célèbre que de courts fragments en petit nombre, et on a seulement conservé d'Érinne quelques épigrammes. Le temps n'a épargné que la gloire de leurs noms.

Téléstille d'Argos, qui marcha sur les traces de Tyrtée, amazone et muse tout ensemble, et **Praxille** de Sicyone, auteur de dithyrambes, appartiennent à la même époque. Leur bagage poétique se compose pour nous de deux ou trois courts fragments.

Genre dramatique. La poésie dramatique prit naissance chez les Grecs, dans les fêtes de Bacchus¹. Elle sortit du dithyrambe, poème consacré exclusivement aux louanges de ce dieu, et dans lequel on intercala le récit d'une action jouée d'abord par un personnage unique et représentée ensuite par autant d'acteurs qu'il y avait de personnages prenant part à l'action. Ces dithyrambes

1. On peut consulter, pour l'histoire de la tragédie grecque et l'appréciation du génie d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, les *Études sur les tragiques grecs*, par M. Patin.

étaient l'objet d'un concours dont un bouc était le prix. C'est du nom de cet animal, *τράγος*, que vient vraisemblablement le nom de *tragédie*, quoiqu'on ait proposé pour étymologie *τρυγώδια*, qui signifierait chant des vendanges.

L'art dramatique demeura dans l'enfance sous **Thespis**, qui en fut le fondateur, **Phrynichus**, qui lui succéda, et **Chéritus**, qui le transmit à **Eschyle**. La tragédie n'était alors qu'un monologue mimique précédé, interrompu et suivi de chants et de danses.

Eschyle d'Eleusis (525-456 av. J. C.) donna au poëme dramatique sa véritable forme, en mettant sous les yeux des spectateurs tous les détails de l'action et l'image des lieux où elle s'accomplissait. Il consacra ce perfectionnement matériel par le génie, qui fait durer ce qu'il crée. Grand citoyen, soldat intrépide (il était du même sang que Cynégire et Amynias), il employa ses loisirs à la gloire et à l'instruction de sa patrie. Grâce à lui, le théâtre devint une école de courage et de patriotisme; il entretint l'ardeur qu'avaient excitée les guerres médiques, et il fortifia les croyances religieuses par le spectacle des faits héroïques et des légendes mythologiques. Dans ses chœurs, empreints d'une austère moralité, l'inspiration lyrique se soutient à la hauteur où l'avait portée Pindare. Il créa le dialogue, auquel il appliqua le mètre iambique, où la brièveté des pieds et le fréquent retour des accents saisissent l'oreille en rendant la prononciation plus distincte.

On a remarqué que la Fatalité, puissance inexorable qui tient lieu de la Providence chez les anciens, est le personnage principal de ses drames¹. Ses héros, dominés et entraînés par le Destin, développent, à défaut de liberté, la force morale; ils peuvent dire comme le Saül de M. Soumet :

Et j'ai changé du moins l'esclavage en combat.

1. Schlegel, *Cours de littérature dramatique*.

Cela est vrai surtout de Prométhée, dont Eschyle a retracé avec une incroyable énergie la lutte contre la tyrannie de Jupiter.

Sur les quatre-vingts tragédies qu'Eschyle avait composées, il nous en reste sept, dont voici les titres : *Prométhée enchaîné*, les *Sept Chefs devant Thèbes*, les *Perses*, *Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Euménides*, les *Suppliantes*.

Les tragédies d'Eschyle, quoique formant isolément un ensemble, n'étaient que des fractions d'un tout composé de trois parties distinctes. Cette réunion de trois drames ou journées formait une trilogie, terminée par un drame satyrique. Ces quatre parties prenaient le nom de tétralogie¹. Ainsi, les *Sept Chefs* étaient la troisième pièce d'une tétralogie dont la première était *Laius*, la seconde *Œdipe*, et la quatrième un drame satyrique inconnu. Les sept tragédies que nous possédons renferment une trilogie complète : *Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Euménides*, c'est-à-dire le crime, la vengeance et l'expiation. Par cette combinaison, le drame, soumis aux unités dans ses différentes parties, s'emparait de la durée et de l'espace par la succession de ses tableaux unis et distincts, et franchissait les limites mêmes de l'épopée. Quelle leçon d'histoire et de morale renfermait pour les Grecs cette série de faits héroïques qui nous montre Agamemnon puni de son ambition homicide par une épouse adultère; puis cette femme dénaturée implorant vainement, après vingt ans d'intervalle, la pitié d'un fils, instrument vertueux d'une vengeance parricide, et que son innocence ne sauve pas des remords! En effet, la nature proteste contre l'ordre des dieux, et il ne faudra rien moins que ces dieux eux-mêmes pour arracher du cœur d'Oreste les furies vengeresses.

1. Cet usage, introduit par Eschyle, n'a pas fait loi pour ses successeurs; Sophocle et Euripide, qui l'ont suivi quelquefois, s'en sont écartés souvent.

Prométhée enchaîné représente la lutte du Titan bienfaiteur de l'humanité contre la puissance du dieu qui, ne pouvant le fléchir, le frappe de la foudre sur un rocher solitaire. Jamais spectacle plus terrible et plus grandiose ne fut offert dans un cadre d'une simplicité plus sublime. Prométhée voit river les fers qui l'enchaînent par la Force et par la Violence, en présence de Mercure, exécuteur des ordres de Jupiter. Io et les Océanides le supplient vainement de céder; il résiste, et la foudre tombe. Les *Sept Chefs* sont un tableau épique qui respire les fureurs de la guerre, et qu'adoucissent au dénouement les plaintes touchantes d'Antigone et d'Ismène sur les corps de Polynice et d'Étéocle. Les *Perses*, qui peignent la consternation de la cour de Suse à la nouvelle de la bataille de Salamine, sont un hymne en l'honneur de la Grèce. Xerxès apparaissant seul et désarmé renouvelle, pour ainsi dire, la victoire des Athéniens. Les *Suppliantes* sont bien inférieures pour le style, la conception et l'intérêt, aux autres tragédies d'Eschyle : ce sont les filles de Danaüs implorant l'hospitalité du roi des Argiens pour échapper à la poursuite des fils d'Égyptus.

La tragédie, dans Eschyle, est trop voisine encore du dithyrambe pour avoir rencontré partout le style qui convient au genre dramatique. Il fallait, pour y arriver, les progrès du goût et la venue d'un autre homme de génie.

Sophocle (496-405 av. J. C.) atteignit à la perfection du genre tragique. Rival d'Eschyle dans sa jeunesse, il le vainquit, et régna sans partage lorsque le vieil athlète eut emporté dans l'exil la douleur et le ressentiment de sa défaite. Outre les dons du génie, Sophocle reçut de la nature cette beauté physique que les Grecs estimaient à l'égal du génie. Sa vie est un long enchaînement de triomphes. Né à Colone, bourg voisin d'Athènes, et, selon Pline, d'un des premiers citoyens de la ville, une éducation brillante développa ses heureuses dispositions :

à seize ans, sa beauté le fait choisir pour être le coryphée des adolescents qui dansent autour des trophées de Salamine : il se distingue entre tous par son adresse dans les exercices du gymnase, par ses succès dans l'art de la musique ; à vingt ans, il triomphait au théâtre, où il n'obtint que des succès pendant le cours de sa longue carrière. Nommé stratège, il eut pour collègues dans cette fonction Périclès et Thucydide ; chargé plusieurs fois d'ambassades honorables, il réussit dans ses négociations. Son génie se maintint sans défaillance jusque dans sa vieillesse, et la seule atteinte que reçut sa paisible et glorieuse existence, le procès que lui intentèrent ses fils, fut l'occasion d'un dernier triomphe.

Sophocle composa plus de cent pièces dramatiques, tragédies et satyres ; sept seulement nous sont parvenues, avec un assez grand nombre de fragments appartenant à celles qui ont été perdues. Voici les titres de celles que nous possédons : *Ajax furieux*, les *Trachiniennes* ou la *Mort d'Hercule*, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone*, *Antigone*, *Électre* et *Philoctète*. Ces cinq dernières pièces sont les chefs-d'œuvre de la tragédie antique ; on ne sait à laquelle on doit donner la préférence.

L'*Ajax furieux* paraît être un des premiers ouvrages de Sophocle. Un critique a cru reconnaître dans quelques réflexions subtiles de Tecmessa les traces récentes de l'école des rhéteurs ; mais les beautés dominant déjà dans cet ouvrage de la jeunesse d'un grand poète. Les modernes ont médiocrement goûté l'achèvement de cette tragédie, dont le sujet est la sépulture du héros ; mais, dans les idées des Grecs, ce complément n'avait pas moins d'intérêt que la fin tragique d'Ajax.

Les *Trachiniennes* tirent leur nom du chœur formé de jeunes filles de Trachine, amies de Déjanire, dont la crédulité cause la mort d'Hercule, principal sujet de la pièce. Sénèque et Rotrou ont imité cette pièce sous le nom d'*Hercule furieux*. Cicéron, dans les *Tusculanes*, a

traduit en vers iambiques une partie des plaintes d'Hercule.

Le *Philoctète*, que La Harpe a imité et presque traduit, a fourni aussi à Fénelon un des plus beaux livres de Télémaque. Le héros, abandonné dans l'île de Lemnos, a gardé les flèches d'Hercule, nécessaires aux Grecs pour la prise de Troie. Ulysse arrive avec le fils d'Achille, Néoptolème. L'innocence de ce jeune guerrier, les artifices et l'éloquence d'Ulysse, ne parviennent pas à vaincre les ressentiments de Philoctète, qui cède enfin, grâce à l'intervention d'Hercule.

Le sujet de l'*Œdipe roi* est la découverte du fatal mystère qui couvre la naissance, le parricide et l'inceste d'Œdipe. Lorsque ce secret est dévoilé, Œdipe se crève les yeux et veut s'éloigner de Thèbes. La majestueuse simplicité de ce drame, l'art merveilleux qui lève par degrés le voile dont l'affreuse vérité est couverte, le pathétique des situations et des sentiments, la surprenante beauté du style, excitent encore notre admiration pour cette tragédie, que Corneille et Voltaire ont imitée sans l'égalier.

L'*Œdipe à Colone* est d'un intérêt moins saisissant peut-être, mais plus touchant. Le vieil Œdipe, victime de la fatalité, sans autre appui que le dévouement de sa fille Antigone, touche au terme de ses malheurs. Ses remords ont cessé; le tyran de Thèbes, Créon, veut l'arracher à son asile, Thésée le protège; son fils Polynice essaye en vain de fléchir sa colère, il meurt enfin, résigné et paisible, sous les yeux de sa fille Antigone.

La tragédie suivante, dont *Antigone* est l'héroïne, est le complément de la trilogie commencée par l'*Œdipe roi* et continuée par l'*Œdipe à Colone*. La fille d'Œdipe, après la mort d'Étéocle et de Polynice, bravant la défense de Créon, a donné la sépulture à ses frères. Ni la douleur d'Hémon, son fils, qui aime Antigone, ni l'héroïsme de cette princesse, ni les menaces du devin Tirésias, ne peuvent fléchir le tyran. Antigone est mise à mort; mais

Créon subit le châtement de sa cruauté par le suicide de son fils, qui ne peut survivre à la mort d'Antigone. Le génie de Sophocle a donné à cette aventure un intérêt si puissant, que sa tragédie traduite fidèlement en français a pu, quoique dépouillée du charme de la langue grecque, malgré la différence des mœurs et l'intervalle de plus de deux mille ans, exciter de nos jours sur la scène française de profondes et terribles émotions.

Le sujet de l'*Électre* est, comme celui des *Choéphores*, le meurtre de Clytemnestre par Oreste, qui venge, au nom des dieux, l'assassinat d'Agamemnon. L'*Oreste* de Voltaire est une imitation de cette belle tragédie.

Euripide naquit le jour même de la bataille de Salamine (480 av. J. C.), cette bataille qu'Eschyle célébra par la tragédie des *Perses*, et que Sophocle, âgé de seize ans, chanta à la tête d'un chœur de jeunes Athéniens. Euripide partagea les succès et balança la gloire de Sophocle. Il est le plus pathétique des tragiques grecs; mais il amollit la sévère majesté du drame antique, dont il a sacrifié la dignité à l'émotion. Plus moraliste que ses devanciers, car il sème le dialogue de sentences philosophiques, il est cependant moins moral, puisque la moralité du drame est surtout dans la force des caractères, et que ses personnages n'ont pas l'énergie virile des héros d'Eschyle et de Sophocle. Euripide va, si l'on veut, plus loin que ses maîtres; mais il est déjà sur la pente qui conduit à la décadence. Si personne mieux que lui n'a fait parler la passion, il est au-dessous de Sophocle pour la conception et l'ordonnance du sujet. Moins religieux, il altère les traditions et ne se soucie ni de la vérité historique ni de l'élévation des caractères, pourvu qu'il intéresse et qu'il attendrisse.

Euripide composa cent vingt pièces dramatiques. Il nous reste sous son nom dix-huit tragédies, dont quelques-unes appartiennent vraisemblablement à ses élèves, et un drame satyrique, le *Cyclope*, seul monument de ce genre que nous ait légué l'antiquité. Voici le titre des

tragédies : *Hécube*, *Oreste*, les *Phéniciennes*, *Médée*, *Hippolyte*, *Alceste*, *Andromaque*, les *Suppliantes*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *Rhésus*, les *Troyennes*, les *Bacchantes*, les *Héraclides*, *Hélène*, *Ion*, *Hercule furieux*, *Électre*.

Plusieurs de ces pièces paraissent indignes d'Euripide. Lorsque ce poëte traite les mêmes sujets qu'Eschyle ou Sophocle, le désir d'innover le conduit à travestir les traditions et à imaginer des fables romanesques d'une invraisemblance choquante. Je dirai seulement quelques mots de ses tragédies les plus remarquables.

Iphigénie en Aulide peut être considérée comme le chef-d'œuvre d'Euripide. Rien n'est plus touchant que la résignation douloureuse de la fille d'Agamemnon. Racine a donné plus de noblesse à ce caractère; mais il n'a pas égalé le naturel et le pathétique de son modèle, que du reste il a surpassé dans la peinture de l'amour, dans le caractère d'Achille et d'Agamemnon, et qu'il a heureusement corrigé en substituant Ulysse à Ménélas, comme promoteur du sacrifice d'Iphigénie.

Le sujet de l'*Iphigénie en Tauride* n'est pas moins connu. Iphigénie, après avoir échappé miraculeusement au couteau de Calchas, est devenue prêtresse de Diane en Tauride, où elle accomplit à regret son sanglant ministère. La destinée amène Oreste pour être immolé sur l'autel de Diane. Reconnu par sa sœur, il l'emmène dans leur commune patrie. Guymond de La Touche a transporté avec quelque succès cette tragédie sur notre théâtre.

Hécube retrace les dernières scènes de la déplorable existence de la veuve de Priam, qui apprend successivement la mort de son fils Polydore, égorgé par Polymestor au mépris des droits de l'hospitalité, et qui ne peut empêcher le sacrifice de sa fille Polyxène, immolée sur le tombeau d'Achille aux mânes de ce héros. Toute l'action de cette pièce se concentre dans l'âme d'Hécube, dont la douleur continue unit cette double catastrophe.

Cette pièce renferme d'admirables scènes : Hécube essayant de fléchir Ulysse, Polyxène résignée acceptant la mort avec une fermeté qui fait pressentir le dévouement des martyrs, peuvent être mis au rang des plus belles inspirations du théâtre antique.

Médée, égorgeant ses enfants pour punir l'infidélité de Jason, a inspiré à Euripide une de ses plus touchantes compositions; le plan de cette tragédie est habilement conçu et les caractères y sont bien dessinés. Cette fois, Euripide n'a pas rencontré de rival parmi ses nombreux imitateurs chez les anciens et chez les modernes.

La tragédie d'*Alceste* est un tableau touchant du dévouement d'une femme qui sacrifie sa vie pour racheter celle de son mari. Alceste a donné ses jours pour sauver Admète; mais Hercule, touché de la douleur de ce prince, descend aux enfers et lui ramène celle qui s'est dévouée pour lui. Ducis a fondu cette pièce avec l'*Œdipe à Colone* dans son *Œdipe chez Admète*, et il l'a dénaturée en rapprochant deux des plus beaux épisodes de l'histoire héroïque des Grecs.

L'*Hippolyte couronné*¹ a pour sujet la passion de Phèdre pour le fils de Thésée. Cette tragédie est un des chefs-d'œuvre d'Euripide, que Racine a surpassé en l'imitant. C'est surtout dans cette pièce qu'éclate, d'une façon souvent bizarre, l'animosité d'Euripide contre les femmes.

L'*Ion* est au nombre des meilleures tragédies d'Euripide; le ton en est noble et religieux. Ion, fils d'Apollon et de Créuse, a été élevé dans le temple de Delphes. Sa mère, qu'il ne connaît pas et qui le méconnaît, lui prépare du poison tandis qu'il songe, de son côté, à l'assassiner. Le péril créé par cette double méprise est le ressort de l'intrigue.

1. Le titre de cette pièce est tiré de la couronne que porte Hippolyte à son entrée en scène.

Euripide mourut âgé de soixante ans, et Sophocle, qui l'avait précédé dans la vie, lui survécut ¹.

Parmi les poètes tragiques contemporains de Sophocle et d'Euripide, on cite avec honneur **Agathon**, qui réussit à côté de ces grands maîtres. Il figure dans le Banquet de Platon.

Drame satyrique. Le drame satyrique terminait, par des scènes d'une gaieté quelquefois bouffonne, la représentation des tragédies; il faisait succéder le rire à la terreur, comme la petite pièce qui suit habituellement sur le théâtre Français le spectacle de la tragédie. Cette espèce de drame tire son nom des satyres qui composaient ordinairement le chœur, et qui mêlaient à l'action, déjà plaisante par elle-même, leurs plaisanteries et leurs danses lascives ou bouffonnes. Il paraît que Sophocle réussit beaucoup dans ce genre, auquel il donna de la grâce et de l'enjouement. Le *Cyclope* d'Euripide est le seul drame satyrique qui nous soit parvenu. Le poète suppose que les satyres, voyageant à la recherche de Bacchus, sont arrivés en Sicile, où Polyphème les charge, en attendant qu'il les dévore, du soin de garder ses troupeaux. Ulysse arrive, et ils se liguent avec lui contre le cyclope; mais ils tremblent à la moindre alerte, et leur poltronnerie profite, en fin de compte, de l'habileté d'Ulysse, qu'elle a plutôt entravée que secondée.

Genre comique. La comédie, qui se rattache aux courses du cortège de Bacchus à travers la campagne, ne se fixa sur le théâtre qu'après la tragédie. Longtemps elle promena sur un chariot à travers les champs sa licence, sa gaieté insolente et ses acteurs barbouillés de

1. M. Artaud a traduit Sophocle et Euripide et M. Pierron nous a donné Eschyle. Ces travaux récents, qui honorent l'Université, ont obtenu un succès légitime. Nous sommes heureux de rendre la même justice au talent de M. Eugène Talbot, qui vient, à son tour, de reproduire Sophocle dans une traduction aussi fidèle qu'elle est élégante.

lie. Établie à la ville, elle y porta ses habitudes de liberté cynique; elle attaqua sans détour, comme sans mesure, les magistrats, les généraux, les philosophes, le peuple lui-même, qui, en bon prince, riait à ses dépens. La liberté avait dégénéré en licence, lorsque l'abus en fut réprimé par une loi que portèrent les trente tyrans. La comédie fut forcée de déguiser ses attaques, qui furent moins vives et moins piquantes sous le voile de l'allégorie. Cet adoucissement ne suffit pas aux maîtres ombrageux qui gouvernaient Athènes : la loi intervint de nouveau, et la muse comique, exclue de la politique, fut réduite à censurer les mœurs et à railler les ridicules. Ces transformations marquent trois époques distinctes : la *comédie ancienne*, la *comédie moyenne* et la *comédie nouvelle*.

Les premiers essais de la comédie grecque sont antérieurs à ceux de la tragédie ; on les fait remonter à **Susarion** de Mégare, et on les place entre les années 576 et 561 avant J. C. Il nous reste quatre vers de Susarion. Ce baladin, monté sur un chariot, parcourait les campagnes de l'Attique. Ces farces burlesques se perpétuèrent, et furent perfectionnées par **Crates** au commencement du cinquième siècle. Ce fut alors que la comédie fut jugée digne d'être introduite à Athènes et associée dans les fêtes de Bacchus aux représentations tragiques.

Vers la même époque, la comédie, qui s'était aussi développée en Sicile, atteignait sous **Épicharme** un certain degré de perfection. Ce poète, qui vivait sous **Hiéron I^{er}** (470 av. J. C.), n'a pas été sans influence sur le théâtre d'Athènes¹. Suivant Barthélemy, au lieu d'un recueil de scènes sans suite, **Épicharme** établit une

1. Cinquante ans environ après **Épicharme**, un autre Sicilien, **SOPHRON**, se fit une grande réputation dans un genre secondaire qui se rattache à la comédie : ce sont les *mimes*, petits poèmes dramatiques dont les *Syracusaines* de Théocrite peuvent donner une idée. Les mimes de Sophron faisaient les délices de Platon.

action, en lia toutes les parties, la traita dans une juste étendue et sans écart jusqu'à la fin. Les courts fragments que nous possédons de ce poète ne peuvent nous donner une idée de ses comédies ; mais, vivant à la cour d'un roi, il est au moins vraisemblable qu'il suivit une autre route que les poètes de la démocratie athénienne ; il paraît certain que le genre qu'il cultiva se rapporte à la comédie nouvelle d'Athènes. Le témoignage d'Horace confirme cette induction :

Dicitur

Plautus ad exemplar Siculi properasse Epicharmi .

Le parasite, personnage qui paraît d'origine sicilienne, et le travestissement des héros mythologiques sont les deux traits les plus saillants de la comédie d'Épicharme.

Après Cratès, **Cratinus** d'Athènes et **Eupolis** constituèrent véritablement la comédie ancienne et furent les précurseurs d'Aristophane. Cratinus, qui florissait 456 ans avant J. C., composa vingt et une comédies et fut couronné neuf fois. Eupolis, qui le suivit, remporta dix fois le prix. La perte de ses ouvrages est fort regrettable, car les anciens le rangent au nombre des bons écrivains. Nous possédons quelques fragments de **Phécrate**, autre poète comique postérieur à Cratinus et à Eupolis et contemporain d'Aristophane. On sait aussi le titre de quelques-unes de ses pièces².

Aristophane est le poète de la comédie ancienne³. Il ne respecte rien, et on doute, en lisant ses comédies, s'il

1. « On dit de Plaute qu'il se hâta sur les traces du Sicilien Epicharme. »

2. Ce poète est l'inventeur du vers phécrateien, mètre lyrique.

3. Aristophane, né vers le milieu du cinquième siècle, vécut au delà de l'année 386 avant J. C. Il eut pour contemporain Platon le comique. MM. Artaud, Poyard et Zévort ont traduit en prose le théâtre complet d'Aristophane. M. Fallex vient de publier aussi avec succès, outre le *Plutus* tout entier, les principales scènes des autres comédies d'Aristophane mises en vers.

fut un citoyen courageux, dévoué aux institutions de son pays et réveillant le patriotisme par le spectacle de la corruption, ou un bouffon de génie à qui tous les moyens de provoquer le rire semblaient bons et légitimes. Mais si l'on n'est pas d'accord sur ses intentions, personne ne lui conteste ni l'originalité de ses inventions, ni la verve comique qui les vivifie, ni l'admirable pureté du langage. Le sel attique de ses plaisanteries est mêlé de bouffonneries d'un cynisme révoltant. On ne saurait trop admirer la fécondité de son imagination, le mouvement comique de scènes où le dialogue atteint la perfection, et, dans quelques-uns de ses chœurs¹, l'élévation de la poésie; mais il ne faut pas y chercher la peinture des mœurs, la vérité des caractères, et moins encore la décence. On se demande comment ce génie si fin et si délicat, dont Platon admirait le langage, a pu descendre parfois à une pareille grossièreté d'idées et d'expressions; on l'explique par le besoin de plaire à la populace souveraine, qui décidait du sort des poètes.

Il nous reste onze pièces d'Aristophane, sur les cinquante-quatre qu'il avait composées; ce sont, dans l'ordre de date des représentations : les *Acharniens*, les *Chevaliers*, les *Nuées*, les *Guêpes*, les *Oiseaux*, les *Femmes célébrant la fête de Cérès*, la *Paix*, *Lysistraté*, les *Grenouilles*, les *Harangueuses* et *Plutus*. Cette dernière pièce appartient à la comédie moyenne, dont elle est aujourd'hui l'unique monument.

Trois de ces comédies, les *Acharniens*, la *Paix* et *Lysistraté*, se rapportent à la guerre du Péloponnèse, dont Aristophane prévoyait l'issue funeste, qu'il voulait prévenir par une paix honorable. Les *Chevaliers* sont une satire de la démagogie; les *Harangueuses* sont composées dans le même dessein; les *Nuées* prennent a partie

1. Le chœur, dans la comédie, avait de commun avec le chœur tragique la strophe et l'antistrophe, qui se chantaient; mais il s'en distinguait par la parabase que récitait le coryphée, et dans laquelle le poète s'adressait directement aux spectateurs.

les sophistes dans la personne de Socrate, qui fut leur disciple avant de devenir leur adversaire ; les *Guêpes* sont dirigées contre les tribunaux et la manie de juger, qui faisait d'Athènes un tribunal en permanence¹. Les *Oiseaux*, dont le but général est douteux, contiennent des scènes plaisantes dirigées contre les poètes, les astronomes et les gens de police, que le principal personnage de la pièce, Pisthète, chasse brutalement de la ville aérienne qui a reçu de son fondateur le nom de Néphélococcygie. Dans les *Femmes célébrant les mystères de Cérés*, Aristophane a l'air de défendre les femmes contre Euripide. Les *Grenouilles* sont dirigées contre les poètes tragiques qui, depuis la mort d'Eschyle et d'Euripide, ne font plus que coasser au lieu de chanter. Bacchus descend aux enfers pour en ramener Euripide ; mais il pèse dans la même balance Eschyle, qui se trouve de meilleur poids, et il lui donne la préférence. *Plutus* tourne en ridicule l'avarice et la corruption des Athéniens et prépare la comédie de mœurs.

L'ancienne comédie périt avec la liberté sous la domination des trente tyrans, après la guerre du Péloponnèse. Horace a été bien sévère lorsqu'il a dit :

Turpiter obticuit sublato jure nocendi.

Le droit de tout dire n'est pas seulement le droit de nuire, mais celui d'être utile. La comédie personnelle n'était pas toujours un scandale ; elle était quelquefois un frein salutaire, et Aristophane en avait fait du moins, dans l'impuissance des lois, le châtement public des corrupteurs et des charlatans.

La comédie moyenne eut moins d'éclat ; elle est représentée par **Antiphane** de Rhodes, qui, à défaut

1. Aristophane s'est moqué ailleurs de cette manie. Dans les *Nuées*, on montre à Strepsiade une carte d'Athènes : « Ce n'est pas Athènes, dit le vieil imbécile : je ne vois pas les juges sur leurs sièges. »

d'autre mérite, eut celui d'une prodigieuse fécondité, puisqu'il composa, dit-on, environ deux ou trois cents comédies. De tant de pièces, rien ne nous est parvenu. On a conservé quelques fragments d'**Alexis**, poète de la même époque, également fécond et médiocre. Il avait composé deux cent quarante-cinq pièces de théâtre.

Quoique, dans l'ordre des temps, la comédie nouvelle se rapporte à la quatrième des époques établies par M. Schoell dans la division que nous avons suivie, nous la plaçons ici pour ne pas démembler cette esquisse de l'histoire de la comédie.

La comédie nouvelle ne fut ni politique comme l'ancienne, ni allégorique comme la moyenne; elle essaya de peindre les mœurs réelles et les caractères dans le développement d'une fable vraisemblable. C'est à ce genre que se rattache la comédie moderne. La comédie nouvelle est surtout dans Ménandre, et Ménandre ne nous est connu que par des fragments. La perte de ses comédies est à jamais regrettable, car tous les critiques de l'antiquité louent dans ce poète le charme du style et la vérité des peintures. C'est sur la foi de ces témoignages que Boileau a dit :

La comédie apprit à rire sans aigreur,
Sans fiel et sans venin sut instruire et reprendre,
Et plut innocemment dans les vers de Ménandre.

On peut prendre une assez juste idée des pièces de Ménandre dans celles de Térence, qui a imité le poète grec. Mais l'action dans Ménandre était d'une plus grande simplicité, car le poète latin mêle la matière de deux comédies de son modèle pour en former une fable unique. C'est sans doute pour cela que César appelait Térence un demi-Ménandre : *dimidiatus Menander*.

Ménandre, né à Athènes (342 av. J. C.) et mort l'an 293, étudia la philosophie sous Théophraste, auteur des Caractères, et fut à bonne école pour apprendre à peindre les mœurs. Il avait vingt-trois ans lorsque sa

première comédie fut représentée; il en composa, suivant les uns, quatre-vingts, d'autres disent cent huit. On sait le titre du plus grand nombre de ces pièces. Les courts fragments que nous connaissons sont des modèles de cette grâce et de cette pureté attiques que Térence a reproduites dans une langue moins favorisée¹.

Parmi les trente-deux poètes comiques de cette époque, on peut citer avec honneur : **Philémon**, qu'on opposait à Ménandre, et que la cabale ou le mauvais goût lui fit souvent préférer (il nous reste de ce poète quelques fragments qui ont été recueillis et imprimés avec ceux de Ménandre); **Philippide** d'Athènes, qui a composé quarante-cinq comédies; **Diphile** de Sinope, dont on a vanté la douceur; et deux poètes du nom d'**Apollodore**.

Quatrième époque. — Époque alexandrine.

(335-146 av. J. C.)

La quatrième époque prend le nom d'*Alexandrine*, parce que le principal foyer de la littérature fut Alexandrie, en Égypte. Protégée par les Ptolémées, elle refléta en l'affaiblissant la lumière de la poésie athénienne. La recherche et l'affectation déparent le plus grand nombre de ses œuvres. Différents genres y furent cultivés, mais l'épique, l'idylle et la poésie didactique ont seules laissé des modèles.

Genre dramatique. La tragédie de cette époque, destinée à l'école et non au théâtre, est empreinte de déclamation. Les poètes qui la cultivèrent forment ce qu'on

1. On peut se faire une juste idée du génie de Ménandre dans l'étude que lui a consacrée M. Benoit, doyen de la faculté des lettres de Nancy. Ce morceau remarquable, couronné par l'Académie française, a partagé le prix avec le savant et spirituel ouvrage de M. Guillaume Guizot.

appelle la *pléiade tragique*, composée d'**Alexandre l'Éolien**, de **Philiscus** de Corcyre, de **Sosithée**, d'**Homère le jeune**, d'**Éantide**, de **Sosiphane** et de **Lycophron**. Ce dernier est le seul qui se soit fait un nom, et ce nom désigne l'obscurité du langage.

Lycophron de Chalcis, qui vivait à la cour de Ptolémée Philadelphie, composa de prétendues tragédies et quelques drames satyriques. Le seul poème qui nous reste de lui, intitulé *Cassandra*, monologue de quatorze cent soixante vers iambiques, dans lequel la fille de Priam prédit à son père les malheurs qui menacent les Troyens, est une longue énigme à peu près impénétrable, où le poète obscurcit à dessein sa pensée par des périphrases inintelligibles et des allusions insaisissables¹. Ces écrits étaient sans doute destinés à exercer la pénétration des jeunes gens; mais l'exercice est trop violent, la gymnastique trop rude, et on court risque, à ce métier, de tuer les intelligences qu'on prétend fortifier.

On cite, à cette époque, des pièces que l'on appelle *silles*, petites comédies où nous retrouvons les satyres, qui, devenus lettrés, parodiaient des vers connus pour en faire des épigrammes contre les mauvais poètes. L'ancien drame satyrique aboutissait ainsi à la satire littéraire². **Timon** de Phlionte, disciple du philosophe Pyrrhon, acquit de la célébrité dans ce genre.

Deux poètes comiques, **Mahon** de Sinope et **Aristonyme**, parurent, le premier sous Ptolémée Evergète, et le second sous Ptolémée Philopator.

1. Un habile helléniste, écrivain distingué, M. Dehèque, est parvenu à introduire quelque lumière dans les ténèbres de Lycophron, par une traduction qui est un monument de courage et de sagacité.

2. Remarquons en passant la différence d'orthographe entre les satyres, poèmes dramatiques, et la satire proprement dite. Le premier nom est tiré des satyres, divinités fabuleuses; le second vient du latin *satira*, qui veut dire mélange.

Genre didactique. Le progrès des sciences et l'affaiblissement de l'inspiration poétique développèrent le genre didactique. Le plus célèbre des poètes qui prirent alors la science pour muse est **Aratus** de Soles, qui fleurit (250 av. J. C.) à la cour d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Le poème des *Phénomènes et des Signes*, que nous possédons, n'est pas sans mérite, et il était célèbre dans l'antiquité. Cicéron l'a traduit en vers latins, et, après lui, Germanicus et Rufus Aviénus reproduisirent le poème d'Aratus; Virgile, Ovide, Manilius et Stace n'ont pas dédaigné de lui faire de nombreux emprunts. Ce poème se divise en deux parties qui répondent à son double titre : la première décrit les phénomènes célestes : elle est purement astronomique ; la seconde est astrologique : elle tire de l'observation des phénomènes des inductions pour la connaissance de l'avenir. On vante l'élégance de style d'Aratus, et plusieurs passages, surtout dans la seconde partie, révèlent un poète véritable.

Nicandre de Colophon, poète, grammairien et médecin, peut être mis à la suite d'Aratus ; il avait composé des *Géorgiques*, qui n'ont pas été inutiles à Virgile, et des *Métamorphoses* dont Ovide a profité.

Genre élégiaque et lyrique. **Callimaque** de Cyrène, qu'on désigne souvent sous le nom patronymique de Battiade, né 260 ans avant J. C., acquit la faveur de Ptolémée Philadelphe à Alexandrie, où il avait d'abord enseigné la grammaire. Ce poète manque d'inspiration et de chaleur ; mais il brille par un art ingénieux. La plus célèbre de ses élégies était la *Chevelure de Bérénice*, que Catulle a fidèlement imitée, sinon traduite. Il nous reste six des hymnes composés par Callimaque : le meilleur est l'*Hymne à Cérès*¹. Admiré de ses contemporains

1. M. Alfred de Wailly a publié une traduction en vers des *Hymnes de Callimaque*.

comme poète, Callimaque était surtout remarquable comme érudit. Toutes les œuvres lyriques de cette époque pâlissent devant l'*Hymne à Jupiter* du philosophe stoïcien Cléanthe : c'est le plus bel hommage que l'antiquité profane ait rendu à la toute-puissance et à l'unité de Dieu.

Genre épique. Élève de Callimaque, dont il excita la jalousie, Apollonius de Rhodes, érudit et grammairien comme son maître, fut également poète et dans un genre plus élevé. Il célébra l'expédition des Argonautes par un poème en quatre chants qui nous est parvenu.

Le poème d'Apollonius a été apprécié avec beaucoup de sagacité par notre ingénieux et savant collègue M. Charpentier. Nous allons transcrire ce jugement, qui est en même temps une analyse¹ : « Le sujet des *Argonautiques* est l'expédition de Jason et de ses compagnons en Colchide, la conquête de la toison d'or, et, après de longues et périlleuses erreurs, le retour de ces héros à Pagase. Ce sujet ne manquait pas de grandeur ; l'expédition de Jason, c'est pour l'antiquité la découverte d'un nouveau monde. Mais ce sujet, fécond en apparence, est en réalité stérile : car il ne peut mettre en jeu toutes les passions, non plus que les caractères et les mœurs, qui sont l'âme de l'épopée. Expédition industrielle, le héros s'en montre trop souvent sans probité et sans honneur. Si le sujet est simple, il n'est pas un : car à côté de Jason se trouvent d'autres personnages qui trop souvent partagent avec lui et quelquefois lui enlèvent l'intérêt qui devrait se concentrer sur lui seul. Ce poème, à proprement parler, est plutôt un poème descriptif qu'un poème épique : on y rencontre d'heureuses images, de riants tableaux, d'agréables récits, quelquefois même des traits de caractère et de passion qui ne manquent ni de force ni de vivacité. Si la passion

qui domine Médée y foule aux pieds la pudeur et la piété filiale avec cette violence sauvage qui, dans l'antiquité, n'était pas retenue par le sens moral, elle s'y trahit aussi à des sentiments plus délicats et plus tendres ; elle y est tracée avec des couleurs qui semblent parfois une teinte chaste et chrétienne : Virgile a dû à Apollonius quelques-uns des traits dont il a peint Didon. Mais quelquefois ces traits sont gâtés par cette manie d'érudition qui, bien que plus rare dans Apollonius que dans Callimaque, s'y montre encore trop souvent dans des digressions oiseuses. Du reste, une diction pure et brillante, une douceur continue de style, qu'augmente encore l'usage perpétuel du dialecte ionien, une versification habile qui, à force d'art, imiterait le naturel, si le naturel se pouvait imiter, telles sont les qualités qu'offre à un haut degré le poème d'Apollonius. Il n'est pas non plus sans intérêt pour la connaissance des antiquités ; il présente sous un voile brillant, et dans les caractères d'Orphée et d'Hercule, quelques-unes de ces vérités mystiques que trop souvent l'école d'Alexandrie exagéra ou corrompit, mais qui cependant n'étaient pas en elles-mêmes sans enseignement pour qui sait les comprendre. Les *Argonautiques*, tels que nous les possédons, ne sont point primitifs ; mais ils ont été refaits par Apollonius, après les attaques de Callimaque, dont les scolies d'Apollonius ont conservé quelques indications spéciales. »

Genre bucolique ou pastoral. L'origine de la poésie bucolique est dans les chansons qu'improvisaient les bergers, et dans les luttes paisibles qui s'établissaient entre eux lorsqu'ils rapprochaient leurs troupeaux. Cette poésie naturelle est la matière que l'art a perfectionnée pour inspirer aux habitants des villes le goût de la vie champêtre, ou pour charmer leur imagination par le contraste d'une existence innocente et paisible avec les agitations et les vices de la cour. L'époque héroïque ou plutôt naturelle de ce genre de poésie est représentée par

Daphnis, berger sicilien doué de toutes les grâces de l'esprit et du corps, en commerce avec les dieux, et qui devint le héros de la pastorale artificielle. Un homme de génie s'empara de ces traditions : il les embellit et consacra par des chefs-d'œuvre un genre nouveau où l'art idéalise la nature. Le genre bucolique n'a pas créé ses modèles, mais il les a élevés par l'imagination au niveau de la poésie.

Théocrite de Syracuse, qui florissait dans le 3^e siècle avant J. C., recueillit en Sicile les souvenirs que Daphnis y avait laissés, et alla sans doute s'inspirer de la beauté des campagnes voisines de l'Etna. Médiocrement récompensé par Hiéron le jeune, roi de Syracuse, il passa à la cour de Ptolémée Philadelphé, qui encourageait les arts avec plus de libéralité. On sait peu de choses des circonstances de sa vie, qui fut celle d'un poète courtisan; mais la beauté de son génie empreinte dans ses ouvrages a rendu son nom immortel. Il n'a pas été surpassé par Virgile, qui a imité dans ses *Églogues* les *Idylles* du poète syracusain. Théocrite brille entre tous les poètes par sa fidélité dans la description du paysage où il place le lieu de la scène, par la peinture des caractères et l'expression des passions. Il donne la vie aux tableaux qu'il dessine, aux personnages qu'il met en scène, aux sentiments qu'il exprime. Ses pasteurs, ses bergers, ses chevriers, ont tous une physionomie distincte; et lorsqu'il fait parler les pêcheurs, la scène, le langage et les idées prennent un aspect nouveau, analogue à la nature qu'il peint et aux acteurs qu'il introduit. Dans le *Cyclope*, la passion vive, délicate et résignée n'est pas touchée avec moins de vérité que la frénésie de l'amour dans la *Magicienne*. Théocrite, qui s'élève à la majesté de l'épopée dans le *Combat de Pollux et d'Amycus*, n'est pas moins à l'aise lorsqu'il fait parler avec la verve piquante d'un poète comique ses *Syracusaines*. Ce poète est, sans contredit, un des plus heureux génies de l'antiquité : on l'admirerait s'il était né dans une époque de perfection ;

l'étonnement se mêle à l'admiration lorsqu'on songe que l'altération du goût, sensible dans tous les ouvrages de ses contemporains, n'a pas laissé de trace dans les petits chefs-d'œuvre qui l'ont fait surnommer l'Homère de la poésie bucolique.

Après Théocrite, il faut placer **Bion** de Smyrne et **Moschus** de Syracuse, qui furent vraisemblablement ses contemporains. Nous avons de Bion, outre plusieurs idylles fort courtes, le *Chant funèbre* en l'honneur d'Adonis, morceau étendu, remarquable par l'élégance de la diction et la beauté des vers, mais où l'art nuit au naturel du sentiment, et le commencement de l'*Épithalame d'Achille et de Déidamie*. Moschus, sans égaler Théocrite, a plus de grâce, de naturel, de simplicité que Bion. L'*Amour fugitif* est un tableau piquant et délicat; l'*Enlèvement d'Europe* a plus d'importance et se rapproche de l'épopée par les belles formes du langage et la riche élégance des descriptions. Le *Chant funèbre* en l'honneur de Bion passe pour le chef-d'œuvre de Moschus.

Cinquième époque. — Époque gréco-romaine.

(146 av. J. C. — 306 ap. J. C.)

Pour cette époque comme pour la suivante, de courtes indications seront suffisantes. Dans les siècles qui ne fournissent pas de modèles à imiter, les détails n'auraient d'autre résultat que de satisfaire une vaine curiosité.

La poésie épigrammatique n'a pas assez d'importance littéraire pour qu'on charge sa mémoire des noms obscurs de **Polystrate**, de **Méléagre**, d'**Antipater** et d'autres versificateurs qui n'ont guère écrit que pour satisfaire la vanité de ceux qui les récompensaient : *Vani vanam mercedem receperunt*.

Il ne nous reste rien des poèmes héroïques composés

en grec pendant cette période. **Apollodore** d'Athènes (115 av. J. C.) avait versifié en quatre livres une espèce d'histoire universelle depuis le siège de Troie jusqu'à la 169^e olympiade. Le poète **Archias**, célèbre par le plaidoyer que Cicéron fit pour sa défense, avait chanté en vers héroïques la guerre des Cimbres et celle de Mithridate. A la fin du second siècle de notre ère, un certain **Nestor**, de Laranda en Lycaonie, avait composé, sous le titre d'Ἰλιάς λειπογράμματος, un poème en vingt-quatre chants, qui avait cela de remarquable, qu'une lettre de l'alphabet était exclue de chacun des chants. Ce versificateur puéril avait composé une *Alexandreïde*, des *Métamorphoses* et un poème sur les *Jardins*.

Dans la poésie didactique, on ne peut guère citer qu'**Oppien**, dont les poèmes sur la chasse et la pêche ne sont pas sans mérite. On pense qu'il faut rapporter ces deux poèmes à deux auteurs distincts : le plus ancien et le meilleur, la *Pêche*, serait du premier Oppien, né en Cilicie ; et le second, la *Chasse*, appartiendrait à un autre Oppien, né en Syrie. Il y aurait abus d'indulgence à compter parmi les poètes didactiques **Scymnus** de Chios et **Denys** de Charax, qui ont composé des *Périégèses* ou *Voyages* où la science géographique est résumée en vers presque techniques. Ceux de Scymnus sont iambiques, ceux de Denys sont hexamètres.

Les fables d'Ésope, écrites en prose, furent remaniées et mises en vers choliambiques, sous le règne d'Alexandre Sévère¹, par **Babrius**, qui fit oublier par l'élégance de ses vers tous les recueils précédents. Il fit en grec ce que Phèdre a fait en latin. La destinée de ce recueil est curieuse. Conservé intact jusqu'au douzième siècle, il

1. Cette date est controversée; voici, au reste, la série des questions que la critique pose, sans les résoudre, à propos de Babrius. Est-il Grec d'origine ou Latin? Est-il contemporain de Bion et de Moschus, de Cicéron ou de Virgile? Est-il né sous Tibère ou sous Alexandre Sévère? N'aurait-il pas vécu en Arabie ou dans l'Asie Mineure, ou en Grèce, ou en Italie?

fut défiguré par des copistes ignares qui le mirent en prose. Au neuvième siècle, un prêtre de Constantinople, nommé Ignatius Magister, s'était avisé de réduire en quatrains les fables de Babrius, en conservant seulement sous son ancienne forme la fable de l'*Hirondelle et le Rossignol*. A la fin du seizième siècle, Thomas Tyrwhitt, savant anglais, parvint à recomposer, à l'aide de fragments, quatre nouveaux apologues. En 1809, le bibliothécaire de Florence, M. de Furia, publia, d'après un manuscrit inédit, un grand nombre de fables ésopiques. MM. Coray et Schneider reconnurent que trente-six de ces apologues étaient écrits en choliambes, ce qui avait échappé au savant florentin, et en les restituant à Babrius, ils portèrent à quarante et une le nombre de ces fables, si longtemps délaissées et méconnues. Un savant allemand, M. François-Xavier Berger, pensa plus tard avoir amené cette restitution à quatre-vingt treize apologues. M. Knoch, plus discret, laissant à l'état de fragments les vers épars dans Suidas ou dans la prose des manuscrits, avait réduit à vingt le nombre des fables de Babrius, lorsqu'un événement plus désiré qu'attendu est venu trancher la question, terminer les débats sur ce point et prévenir toute tentative ultérieure de restitution. Grâce à un ministre zélé pour les lettres¹ et à un savant courageux, nous sommes enfin remis en pleine possession de Babrius : M. Minoïde-Minas a découvert ce précieux ouvrage de l'antiquité dans la bibliothèque d'un couvent grec ; et notre grand helléniste, M. Boissonade, a donné ses soins à la publication du manuscrit, dont le texte est devenu classique.

1. M. Villemain.

Sixième époque. — Époque byzantine.

(306-1453 ap. J. C.)

Le mouvement de la poésie grecque à l'époque byzantine n'est pas une renaissance, mais un effort tardif pour remonter vers le passé. On se reprend aux sujets héroïques, sans retrouver l'inspiration primitive ; on versifie sous le patronage d'Homère, inutilement invoqué. Citons les noms et les ouvrages de quelques-uns de ces écrivains, qui, à défaut de génie, poursuivaient du moins de grandes entreprises.

Nonnus, de Paléopolis en Égypte (vers 410 ap. J. C.), d'abord païen, a composé une espèce de poème cyclique en quarante-huit livres sur les exploits de Bacchus, sous le titre de *Dionysiaques* ou *Bassariques*, et des hymnes en l'honneur de Bacchus¹. Après sa conversion, il paraphrasa en vers l'Évangile de saint Jean.

Le grammairien **Musée**, qui paraît avoir vécu vers le quatrième siècle de l'ère chrétienne, a laissé un petit poème charmant, *Héro et Léandre*, souvent attribué par erreur à l'ancien Musée, et qui serait véritablement digne des beaux siècles de la littérature grecque, si l'on n'y reconnaissait quelques traces d'affectation.

Quintus de Smyrne, qu'on appelle aussi Quintus Calaber, est auteur d'un poème en quatorze chants, complément de l'Iliade, qui conduit les événements de la guerre de Troie depuis la mort d'Hector jusqu'à la prise de la ville. Quintus ne manque ni d'élégance ni de

1. « Ce Nonnus, dit Balzac, était un Égyptien, dont le style est sauvage et monstrueux : c'était un peintre de Chimères et d'Hypocentaures (*sic*). Ses pensées, je dis les plus réglées et les plus sobres, vont bien au delà de l'extravagance ordinaire. En certains endroits, on le prendrait plutôt pour un démoniaque que pour un poète : il paraît bien moins inspiré des Muses qu'agité par les Furies. » De nos jours, M. de Marcellus a donné une traduction fidèle des *Dionysiaques*.

pureté, et l'imitation d'Homère l'a préservé de la plupart des défauts de ses contemporains.

Coluthus, né à Lycopolis, appartient à la même époque. Il avait composé un poème en six chants, les *Calydoniaques*, dont le sujet était sans doute la chasse du sanglier de Calydon. Ce poème ne nous est pas parvenu; mais nous avons de Coluthus une courte épopée, l'*Enlèvement d'Hélène*, de beaucoup inférieure au poème de Quintus de Smyrne, froide et maniérée.

Tryphiodore, contemporain et compatriote de Coluthus, nous est connu par un poème sur la prise de Troie, dans lequel on remarque le soin puéril d'exclure de chaque vers une des lettres de l'alphabet. Nestor de Laranda avait été beaucoup plus loin, s'il est vrai, comme on l'a dit, que ce tour de force s'étendit chez lui à un chant tout entier.

Georges Pisidès (7^e siècle), garde des chartes et référendaire de l'Église de Constantinople, jouit longtemps d'une grande célébrité. Ses contemporains le comparaient aux meilleurs poètes de l'antiquité. Sa fécondité est incontestable, et ses vers ont une certaine élégance. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, le plus important est l'*Hexameron*, poème en vers iambiques sur la création. On peut encore citer de lui deux chroniques versifiées, l'une sur l'expédition d'Héraclius contre les Persans et l'autre sur la guerre des Awares.

Jean Tzetzés de Constantinople (12^e siècle) a composé un nombre considérable de vers qui nous sont presque tous parvenus; on les sacrifierait volontiers en échange d'une comédie de Ménandre. Ses *Chiliades*, au nombre de treize, et renfermant chacune mille vers, forment un recueil d'histoires mêlées assez précieux pour l'érudition. Les *Iliques*, du même auteur, de mille six cent soixante-cinq vers, se divisent en trois parties : *Ante-Homerica*, *Homerica*, *Post-Homerica*.

Les poésies de **saint Grégoire de Nazianze** (4^e siècle) mériteraient un examen approfondi. Elles

sont de deux espèces : les unes appartiennent au genre épigrammatique, au nombre de deux mille cent cinquante-quatre ; les autres sont des poèmes sacrés de quelque étendue, parmi lesquels on remarque le poème sur la *Vanité et l'Instabilité de la vie* et le poème sur l'*Homme*. On y trouve exposées avec charme et profondeur ces pensées mélancoliques qu'inspire au chrétien la vue des misères et des contradictions de la destinée humaine ; on croit entendre un prélude aux méditations de Pascal et de M. de Lamartine.

Dans le genre lyrique, il faut citer le philosophe **Proclus**, une des gloires de l'école d'Alexandrie, commentateur de Platon, qui a composé plusieurs hymnes d'une inspiration forte et élevée.

Parmi les poètes chrétiens, on distingue **Synésius**, évêque de Ptolémaïs et contemporain de Chrysostome. Il nous reste de lui dix hymnes remarquables par la pureté du style, la facilité de la versification, la noblesse des idées et des images. M. Villemain a traduit la première de ces pièces lyriques sur *Dieu et l'âme*, avec une aisance merveilleuse qui, sans rien enlever à la fidélité, ajoute quelque chose à la grâce et à la forme du modèle. Au dixième siècle, **Josèphe**, surnommé l'*Hymnographe*, composa des chants lyriques pour chacune des fêtes de la Vierge.

DEUXIÈME PARTIE. PROSE.

§ I^{er}. Orateurs grecs.

L'éloquence devait naître chez les Grecs, le peuple le plus heureusement doué de la terre pour exprimer et communiquer ses émotions :

Graius ingenium, Graius dedit ore rotundo
Musa loqui¹.

Cette puissance se développa de bonne heure dans des États où tout se traitait par la parole. Ce qui prouve victorieusement l'existence et l'autorité des orateurs parmi les nations grecques ou d'origine grecque, c'est le crédit des rhéteurs qui enseignent l'éloquence et des sophistes qui jouent avec la parole. L'art, qui conduit trop souvent au métier, ne vient qu'après les œuvres : *Non eloquentia ex artificio nata, dit Cicéron, sed artificium ex eloquentia*².

L'histoire de l'éloquence grecque peut se partager en quatre époques distinctes.

Les Solon, les Pisistrate, les Thémistocle, furent d'habiles orateurs avant qu'Empédocle, Corax et Tisias eussent donné les règles de l'éloquence, et ils n'avaient pas attendu pour bien parler que les Gorgias, les Protagoras et les Prodicus vinssent étonner, à côté d'eux, et séduire Athènes en déployant tous les artifices de la rhétorique. L'éloquence de ces hommes d'État ne nous est connue que par ses résultats politiques; nous n'avons le texte d'aucun de leurs discours. Mais les rhéteurs nous ont laissé quelques-uns de leurs ouvrages, seuls

1. HORACE, *Art poétique*, v. 323. — « Aux Grecs le génie, aux Grecs la voix pleine et sonore, dons de la Muse. »

2. *De Oratore*, 1, 32. — « L'éloquence n'est pas née de l'art, mais bien l'art de l'éloquence. »

monuments écrits de la *première époque* de l'éloquence chez les Grecs.

La *seconde époque* s'ouvre avec Périclès et se ferme avec Démosthène; elle embrasse les cent vingt-six années qui s'écoulèrent depuis le commencement de la guerre du Péloponnèse (450 av. J. C.) jusqu'à la fin du règne d'Alexandre (324 av. J. C.). Les dangers que court l'indépendance de la Grèce et le patriotisme de ses orateurs sont les ressorts de l'éloquence, qui atteint alors sa perfection. C'est pendant cette période, qui est celle des dix *orateurs attiques*, que brillent, à côté de Démosthène, les Eschine, les Lysias, les Hypéride, les Isocrate, qui avaient eu pour devanciers les Périclès et les Alcibiade.

Dans la *troisième époque*, qui s'étend de la mort d'Alexandre à l'avènement de Constantin (324 av. J. C. — 306 ap. J. C.), la ruine de la liberté et la chute de l'indépendance font succéder la déclamation à l'éloquence. La tribune politique d'Athènes est muette, et la parole déclamatoire de la Grèce dégénérée retentit surtout dans les écoles des rhéteurs. Le faux goût des Asiatiques, plus soucieux des périodes sonores que de la force des pensées, précipite cette décadence qu'amenait nécessairement l'influence des causes morales. C'est un second avènement de rhéteurs et de sophistes, dont le talent, n'ayant à s'exercer que sur la théorie de l'art ou sur des sujets d'importance secondaire, dissimule, par l'éclat et l'abondance des mots, le vide et la stérilité des pensées. Toutefois les premiers Pères de l'Église, qui se produisent pendant cette période, relèvent déjà l'éloquence, qui va prendre un nouvel essor sous les Pères dogmatiques. Même parmi les païens tout n'est pas à dédaigner : Dion Chrysostome, Lucien et Longin, à des titres divers, occupent une place honorable dans l'histoire des lettres.

Une révolution morale était nécessaire au retour de la véritable éloquence; la propagation du christianisme en

fut la cause et le signal. Ce n'est pas le salut ou la grandeur des républiques qui inspire les orateurs, c'est un intérêt plus élevé; l'humanité tout entière est en cause dans ses rapports avec Dieu. Les chrétiens défendent la doctrine qu'ils ont reçue du législateur divin contre les imputations calomnieuses des païens et des philosophes; ils l'exposent dans sa simplicité sublime pour vaincre la résistance des peuples. Les développements de l'éloquence chrétienne inaugurée pendant les siècles précédents forment, à dater du quatrième siècle (306 ap. J. C.), la *quatrième époque*, illustrée par des chefs-d'œuvre. Les Grégoire de Nazianze, les Basile, les Chrysostome, que l'Église a placés au rang des saints, donnent des rivaux de génie aux orateurs profanes de l'antiquité, et ils ont sur eux l'avantage d'avoir proclamé des vérités impérissables.

Première époque. — Les rhéteurs.

(5^e siècle av. J. C.)

L'éloquence qui fit une partie de la force de Solon, de Pisistrate, d'Aristide et de Thémistocle, n'a pas laissé de monuments; mais son influence est attestée par l'histoire. Les Athéniens n'auraient pas accueilli avec tant de faveur les rhéteurs et les sophistes venus de la Sicile, si ces habiles artisans de paroles n'eussent annoncé des méthodes propres à donner plus de force à cette puissance oratoire qui dominait déjà les esprits.

Le plus célèbre des rhéteurs, **Gorgias** de Léontium, venu à Athènes pour plaider la cause de ses compatriotes contre les Syracusains, séduisit l'assemblée du peuple par l'harmonie de ses paroles. Les Léontins lui dressèrent des statues en récompense du service qu'il leur avait rendu; mais il s'établit à Athènes, où il ouvrit une école. Gorgias est regardé comme l'inventeur de la période; ce fut lui qui enseigna l'art de mesurer, de symé-

triser les membres de phrases et de les terminer harmonieusement. Les seuls ouvrages qui nous restent de Gorgias, l'*Éloge d'Hélène* et l'*Apologie de Palamède*, ne justifient pas l'enthousiasme de la Grèce; mais il serait injuste d'apprécier son talent sur des compositions d'école, puisqu'il avait traité des sujets plus importants.

Alcidamas, d'Élée en Éolie, disciple de Gorgias, acquit à Athènes une certaine considération par l'enseignement de la rhétorique. Il nous reste de ce rhéteur deux morceaux, savoir : un *Discours d'Ulysse contre Palamède*, déclamation sophistique, et un *Discours contre les sophistes*. Sans doute, le premier de ces discours fut composé pour l'école, et le second contre l'abus des enseignements de l'école : la contradiction n'est qu'apparente.

Protagoras d'Abdère, disciple du philosophe Démocrite et contemporain de Gorgias, fit de la sophistique une école publique de corruption et une source de richesses. Il mit à haut prix ses funestes leçons, et il eut de nombreux élèves. Il enseignait que rien n'est ni vrai ni faux, et que tout peut se prouver. Après une longue impunité, il fut banni d'Athènes et ses livres condamnés au feu. Sa vieillesse, opulente et méprisée, trouva un asile en Sicile, berceau de l'art qui l'avait enrichi et difamé. Il y mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait commencé par être portefaix.

Prodicus de Cos, élève de Protagoras, suivit les traces de son maître. Il compta au nombre de ses auditeurs Socrate, qui devait le réfuter, le poète Euripide, Théràmène, l'un des trente tyrans, l'orateur Isocrate. Accusé de corrompre la jeunesse, il fut mis à mort par les Athéniens. C'est cependant à lui qu'on doit la belle allégorie du jeune Hercule entre les séductions de la Volupté et les austères conseils de la Vertu, heureuse image de la jeunesse qui ne peut parvenir à la gloire que si, résistant aux attraits du plaisir, elle marche d'un pas assuré dans le rude sentier du devoir.

Deuxième époque. — Des orateurs attiques.

(450-324 av. J. C.)

Avant de parler des dix orateurs attiques qui pratiquèrent l'éloquence judiciaire et l'éloquence politique, il faut dire quelques mots des hommes d'État qui exercèrent une grande influence par le talent de la parole. L'éloquence de **Périclès** était irrésistible; suivant Aristophane, elle ébranlait la Grèce et produisait les effets de la foudre :

Ici de Périclès

La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce¹.

« Quand je l'ai terrassé, disait l'orateur Thucydide, fils de Mélius, et que je le tiens sous moi, il prétend que je ne l'ai pas vaincu, et il le persuade à tout le monde. » La peste d'Athènes emporta ce grand homme, qui seul eût pu faire triompher ses concitoyens dans la guerre où il les avait engagés. **Alcibiade**, **Nicias**, et après eux, deux des trente tyrans, **Critias** et **Théramène**, mêlèrent l'éloquence à l'administration des affaires publiques. L'historien Thucydide ne nous a pas donné le texte des discours de Périclès et d'Alcibiade, mais il est probable qu'il en a donné la substance; et d'ailleurs son témoignage atteste le pouvoir de leur parole sur l'esprit du peuple athénien.

Les dix orateurs attiques sont *Antiphon*, *Andocide*, *Lysias*, *Isocrate*, *Isée*, *Lycurgue*, *Hypéride*, *Dinarque*, *Eschine* et *Démosthène*.

Antiphon, de Rhamnus en Attique, né 479 ans avant J. C., ouvrit à Athènes une école de rhétorique et fut le

1. André Chénier, dans ce passage, traduit Aristophane :

Ἐντεῦθεν ὀργῇ Περικλέης Οὐλύμπιος,
Ἦστραπτ', ἐβρόντα, ξυνεχύκα τὴν Ἑλλάδα.

(*Acharn.*, v. 54.)

maitre de Thucydide. Pendant la guerre du Péloponnèse, il fut chargé plusieurs fois de commander des corps de troupes athéniennes. Il fut le promoteur de la révolution qui établit à Athènes l'oligarchie des Quatre-Cents. Membre de ce gouvernement, envoyé à Sparte pour y négocier la paix, Antiphon ne réussit pas dans cette ambassade : accusé de trahison, il fut condamné à mort. Antiphon composait à prix d'argent des discours que les accusés prononçaient eux-mêmes. Il nous reste de cet orateur quinze discours, qui sont des plaidoyers composés pour la défense de citoyens accusés d'homicide.

Andocide d'Athènes (468-400 av. J. C.), fils de Léo-goras, d'une illustre famille qui prétendait remonter jusqu'à Mercure en passant par Ulysse, prit une part active aux affaires publiques; il commanda la flotte auxiliaire des Athéniens dans la guerre des Corinthiens contre les Corcyréens. Ami d'Alcibiade, il fut accusé d'avoir pris part à la mutilation des statues de Mercure; il échappa au supplice en dénonçant ses complices. Plus tard, il fut obligé de s'expatrier. Sous le gouvernement des Quatre-Cents, il reparut dans Athènes. Chassé de nouveau, il revint après la chute des trente tyrans; mais chargé d'une ambassade auprès de Lacédémone, il y échoua, et, n'osant rentrer à Athènes, il mourut dans l'exil. Il reste de cet orateur quatre discours qui ont une certaine importance historique.

Lysias, né à Athènes (459-380 av. J. C.), fut un habile orateur et un bon citoyen. A quinze ans, il prit part à la fondation de Thurium, colonie grecque élevée sur les ruines de Sybaris. Ce fut en Sicile, à Syracuse, qu'il reçut des leçons d'éloquence sous le rhéteur Tisias. Jusqu'à cinquante ans, il fut mêlé, comme orateur et homme d'État, au gouvernement de Thurium; mais poursuivi comme partisan des Athéniens, il retourna dans sa ville natale, où il se distingua par son éloquence et son patriotisme. La tyrannie des Trente le força de se

retirer à Mégare; il s'associa ensuite à l'heureuse entreprise de Thrasybule, et mourut dans Athènes, qu'il avait contribué à affranchir. Les trente-quatre discours qui nous restent de cet orateur (suivant Photius, il en avait composé deux cent trente-trois) appartiennent tous au genre judiciaire, à l'exception de l'oraison funèbre des Athéniens morts dans une bataille où commandait Iphicrate, harangue qui passe pour son chef-d'œuvre. Lysias est remarquable par la pureté du langage, le sentiment des convenances, la clarté et la grâce; mais il manque de force et de pathétique.

Isocrate d'Athènes (436-338 av. J. C.), élevé à l'école des rhéteurs Gorgias, Prodicus et Tisias, forma les plus grands orateurs de la Grèce, Isée, Hypéride, Lycurgue et Démosthène. La faiblesse de son organe l'empêcha de prendre part aux luttes de la tribune; mais il dirigeait par ses leçons, il éclairait de ses conseils les courageux défenseurs de la liberté d'Athènes, et, dans l'occasion, les discours qu'il publiait le mêlaient aux affaires publiques. Homme d'État philosophe, et maître habile dans l'art de l'éloquence, du fond de son école il influait puissamment sur la politique et l'administration. L'issue funeste de la bataille de Chéronée brisa son cœur; il refusa dès lors de prendre aucune nourriture. Aucun écrivain n'a porté l'élégance et l'art du langage aussi loin qu'Isocrate: il voulait sans doute suppléer par le charme du style, qui attache le lecteur, la puissance de la parole, qui entraîne les assemblées. Ce soin extrême donné à la forme ne doit pas affaiblir à nos yeux l'importance des sujets qu'il traite ni l'élévation des principes qu'il professe. La haute moralité de ses doctrines, la constance de son patriotisme, le placent au premier rang des bons citoyens dans une époque de décadence; et il faut bien se garder de le confondre avec les rhéteurs parce qu'il aura composé par délassement ou par malice les *Éloges d'Hélène* et de *Busiris*: il n'en demeure pas moins l'auteur du *Panégyrique*, cet hommage solennel rendu à sa

patrie devant la Grèce assemblée, et du *Discours à Démonique*, où les préceptes d'une excellente morale sont parés de toutes les grâces de l'élocution. Fénelon, dans sa *Lettre à l'Académie*, où il se montre si sévère contre Isocrate, oublie trop le citoyen, l'orateur, le moraliste, pour ne voir en lui que les artifices du style, les mignardises du bel esprit et les fleurs de la rhétorique.

Isée, de Chalcis ou d'Athènes, reçut des leçons d'Isocrate et de Lysias, et il compta Démosthène parmi ses disciples. Moins naturel que Lysias, il est aussi élégant et plus méthodique. Les onze discours de cet orateur qui ont été conservés sont des actions judiciaires relatives à des affaires de succession.

L'orateur **Lycurgue**, né à Athènes, mort vers 325 av. J. C., disciple de Platon et d'Isocrate, travailla, de concert avec Démosthène, à maintenir l'indépendance d'Athènes. Il fit preuve de patriotisme et de désintéressement. Après sa mort, un décret du peuple mit à la charge de l'État l'entretien de ses enfants, et décida que l'aîné de ses descendants serait à perpétuité nourri au Prytanée. Cette adoption héréditaire honore la probité de Lycurgue et la reconnaissance des Athéniens. Ajoutons cependant qu'il fallut les y pousser : un discours d'Hypéride et une lettre écrite par Démosthène, alors exilé, provoquèrent cette décision¹. Le discours de Lycurgue contre Léocrate, seul reste de son éloquence, fait peu regretter la perte de ses autres harangues.

Hypéride est placé au troisième rang parmi les ora-

1. On peut voir par le passage suivant que les Athéniens eurent à revenir de loin pour rendre justice à Lycurgue : « Que diront nos enfants en passant près du tombeau de l'orateur Lycurgue ? Il vécut dans la modestie et la sagesse. Devenu administrateur des finances athéniennes, il a augmenté les revenus de l'État, réparé le théâtre de l'Odéon, construit des arsenaux, des navires, creusé des ports. Sa patrie a flétri sa mémoire et mis ses enfants dans les fers. » Ainsi parlait un jour Hypéride au peuple athénien, si l'on en croit le rhéteur Apsinés. STIÉVENART, *Chefs-d'œuvre de Démosthène et d'Eschine*.

teurs, après Démosthène et Eschine. Il fut du parti opposé à Philippe de Macédoine, et lorsque Athènes fut prise par Antipater, il aima mieux s'arracher la langue que de trahir les secrets de sa patrie. Il fut mis à mort par ordre du vainqueur (322 av. J. C.). Lorsque Démosthène fut soupçonné d'avoir reçu l'or des Perses, Hypéride se fit son accusateur; mais ils étaient réconciliés lorsque ces deux soutiens de l'indépendance d'Athènes moururent martyrs de la noble cause qu'ils avaient défendue. Denys d'Halicarnasse loue la force, la simplicité et le plan des discours d'Hypéride; mais le seul discours qu'on lui attribue paraît devoir rester à Démosthène, de sorte que nous sommes réduits à l'admirer sur la foi de sa renommée.

Dinarque de Corinthe, né vers l'an 360 avant J. C. et mort après 307, vécut à Athènes et ne commença à y briller comme orateur que lorsque Hypéride et Démosthène eurent disparu. Il reste de lui quatre discours qui témoignent de son goût pour les accusations : tous ont pour objet d'accuser, et l'un d'eux est dirigé contre Démosthène.

Il nous reste à dire quelques mots des deux plus grands orateurs de la tribune athénienne, *Eschine* et *Démosthène*, rivaux par le talent et dans la politique.

Eschine (387-312 av. J. C.), fils d'Atromate, né dans une condition obscure, se forma lui-même et arriva au rôle d'homme d'État en passant par les planches du théâtre. Acteur pendant sa jeunesse, il devint plus tard avocat, et les luttes du barreau le préparèrent à celles de la politique. Ce laborieux apprentissage le mit en mesure de prendre part avec éclat au maniement des affaires publiques; ses succès comme orateur le désignèrent aux suffrages du peuple pour d'importantes missions à Lacédémone, auprès de Philippe de Macédoine et devant le conseil des amphictyons. Collègue de Démosthène dans l'ambassade à la cour de Macédoine, ce fut là que leur inimitié se déclara. Eschine se laissa prendre aux flat-

teries de Philippe, et peut-être à ses largesses : c'est là l'écueil des parvenus qui ont du talent sans moralité. Dans les assemblées du peuple, Eschine charmait la multitude par l'éclat de son organe, la véhémence de l'action, l'heureux choix des mots, l'abondance et la clarté des idées : il avait les qualités extérieures qui séduisent et l'assurance qui entraîne ; il lui manquait la considération que donnent une vie irréprochable, la fixité des principes et l'élévation des sentiments. Après sa rupture avec Démosthène, il s'attacha au parti macédonien et caressa les penchants du peuple vers l'oisiveté et le bien-être, pendant que son rival, s'adressant aux nobles instincts du cœur, commandait au nom de la patrie de douloureux sacrifices.

Les trois discours qui nous restent d'Eschine se rattachent à la lutte des deux orateurs. Le premier est dirigé contre Timarque, citoyen d'Athènes, qui s'était uni à l'accusation de corruption que Démosthène intenta à son collègue d'ambassade. Par ce discours, Eschine fit condamner Timarque comme dissipateur et déclarer son incapacité à prendre part aux discussions politiques. Démosthène, privé de cet auxiliaire, continua ses poursuites contre Eschine, qui se défendit par le discours *περὶ Παραπροσβείας*, dans lequel il expose sa conduite et repousse les allégations de son adversaire avec assez de vraisemblance pour détourner une condamnation. Mais si Démosthène ne réussit pas en attaquant directement Eschine, celui-ci échoua plus complètement lorsqu'il voulut faire condamner la politique de son rival. On voit que nous voulons parler de l'affaire de la couronne.

Démosthène¹ (381-522 av. J. C.) n'arriva pas sans efforts à l'éloquence, dont il a atteint les dernières limites. Il débuta au barreau en plaidant contre des tuteurs infidèles qui avaient dilapidé son patrimoine ; il gagna sa

1. Né à Péania, en Attique, fils de Démosthène, homme riche et propriétaire d'une manufacture d'armes, et de Cléobule.

cause, et ce premier succès l'enhardit à paraître à la tribune. Deux fois il ne recueillit que des huées, et peut-être aurait-il renoncé à parler en public, si l'acteur Satyrus n'eût relevé son courage. A force d'art et de patience, Démosthène triompha de ses défauts naturels; par l'exercice, il fortifia sa poitrine, épura sa prononciation, corrigea ses gestes, et finit par devenir maître de tous ces secrets de l'action oratoire que les anciens mettaient à si haut prix. A vingt-cinq ans, il reparut à la tribune, où il prononça ses deux discours contre Leptine, et ne tarda pas à se mettre au premier rang des orateurs politiques. De bonne heure il devina les projets de l'ambitieux Philippe, qu'il pénétra tout à fait pendant son ambassade. Dès lors il n'eut plus qu'une pensée : ce fut de relever Athènes pour faire obstacle à la puissance toujours croissante du roi de Macédoine. Il lui cherche partout des ennemis; Philippe ne peut pas faire un pas que sa politique ne soit démasquée. Démosthène ne se lasse pas d'avertir Athènes du danger qu'elle court et de la rappeler au sentiment de sa dignité et de ses devoirs. Les *Philippiques* et les *Olynthiennes* sont les monuments de cette vigilance patriotique. La prise d'Élatée éclaira enfin, mais trop tard, l'imprudente Athènes : l'alliance avec Thèbes fut conclue, et le dernier enjeu de l'indépendance de la Grèce fut perdu dans la plaine de Chéronée. Démosthène s'associa à la fuite des vaincus sans perdre la confiance de ses concitoyens; car il fut chargé d'honorer la mémoire des guerriers morts dans le combat. Dans l'année qui précéda cette catastrophe, Ctésiphon avait proposé de décerner une couronne à Démosthène sur le théâtre, pendant les fêtes de Bacchus, et l'avis du sénat avait été favorable à cette proposition. Eschine en avait arrêté l'effet en attaquant Ctésiphon avant que l'avis du sénat eût été soumis au peuple. L'accusation resta suspendue pendant huit ans. La bataille de Chéronée, les efforts d'Athènes après la mort de Philippe, les menaces d'Alexandre triomphant, avaient rempli

l'intervalle. Eschine profita de l'abaissement et de la soumission d'Athènes pour reprendre son accusation. On sait les détails de ce mémorable procès. Eschine, n'ayant pu réunir la cinquième partie des suffrages, fut condamné à l'amende, et, ne pouvant la payer, il s'exila. Démosthène, au bruit de la mort d'Alexandre, essaye de réveiller la Grèce assoupie et provoque un nouvel effort, impuissant comme le premier, plus funeste pour lui-même. Condamné à mort par les Athéniens, il se réfugia dans le temple de Neptune à Calaurie, où, poursuivi par les satellites d'Antipater, il s'empoisonna. Ainsi Eschine vaincu devient rhéteur à Rhodes, et la défaite conduit Démosthène au martyre; la destinée les paye tous deux selon leur mérite : le mercenaire, pour qui l'éloquence était un instrument de flatterie et de corruption, continue de vivre en vendant ses paroles; le citoyen qui a mis son génie au service d'une noble cause meurt avec la liberté qu'il n'a pu faire triompher.

L'éloquence de Démosthène a été merveilleusement caractérisée par M. Villemain, qui a su être neuf dans cette appréciation, après Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Longin et Fénelon : « La précision de Démosthène n'ôte jamais rien aux développements, aux tableaux, aux effets de l'éloquence; autrement serait-il grand orateur? Mais la première vertu de son style, c'est le mouvement : voilà ce qui le faisait triompher à la tribune; il fallait le suivre et marcher avec lui : à deux mille ans de Philippe et de la liberté, ses paroles entraînent encore. La diction est soignée, énergique, familière; les bienséances, adroites et nobles; le raisonnement, d'une force incomparable; mais c'est le discours entier qui est animé d'une vie intérieure et poussé d'un souffle impétueux. Au milieu de cette véhémence, on doit être frappé de la raison supérieure et des connaissances politiques de l'orateur. Ses discours, pleins de verve et de feu, renferment les instructions les plus salutaires sur les détails du gouvernement et de la guerre. L'orateur ne déclame

jamais dans un sujet où la déclamation pouvait paraître éloquente. Il expose une entreprise de Philippe, en montre les moyens, les obstacles, les dangers; il peint la langueur des Athéniens, il les conjure de faire un grand effort, il les instruit de leurs ressources, il leur compose une armée, il leur trace un plan de campagne : une courte harangue lui a suffi pour tout dire. Cette précision de langage et cette plénitude de sens appartiennent à un véritable homme d'État; le grand orateur a l'art d'y joindre la clarté et la popularité du langage.»

Il existe de Démosthène soixante et un discours, qui se partagent ainsi : genre démonstratif, deux; genre délibératif, dix-sept; genre judiciaire, quarante-deux. Ses chefs-d'œuvre sont : les *Philippiques*, les *Olynthiennes*, et le *Discours sur la Couronne*, le premier de tous les monuments de l'éloquence attique. Nous avons, en outre, soixante-cinq exordes ou introductions que Démosthène avait composés pour s'en servir dans l'occasion¹.

Aux noms de ces orateurs il faudrait ajouter ceux d'un grand nombre d'orateurs secondaires dont les discours ne nous sont pas parvenus. Citons seulement *Callistrate*, dont les succès déterminèrent la vocation ora-

1. Un des membres les plus distingués de l'université, M. Stievenart, doyen de la faculté des lettres de Dijon, a publié une traduction complète de Démosthène. Ce travail considérable recommande également l'helléniste et l'écrivain. On connaît la belle traduction des discours d'Eschine et de Démosthène sur la couronne publiée il y a quelques années par M. Plougoum. En 1861, l'éloquent écrivain a donné tout un volume des *Œuvres politiques* du grand orateur où se trouvent, entre autres discours, les *Philippiques* et les *Olynthiennes*. Un second volume, publié après la mort prématurée et si regrettable de l'auteur, par les soins de son gendre, M. Rodolphe Daresté, complète cette belle publication, qui nous offre enfin, dans une imitation fidèle, le caractère d'une œuvre originale, tant M. Plougoum s'était pénétré de la pensée de Démosthène avant de la reproduire.

toire de Démosthène; **Démade**, le type de l'orateur démagogue, qui, de matelot et de marchand de poisson, devint orateur populaire aux gages de Philippe de Macédoine; **Phocion** (400-317 av. J. C.), qui fut incorruptible dans le parti opposé à Démosthène, et que celui-ci appelait la hache de ses discours, tant le laconisme de son langage et la simplicité de ses arguments avaient de puissance.

Après la chute de la liberté, l'éloquence politique brilla encore un instant, mais d'un éclat trompeur, avec **Démétrius de Phalère**, qui, sous le patronage des Macédoniens, gouverna en qualité d'archonte (316 av. J. C.) pendant quelques années les Athéniens, que charmaient la grâce abondante de ses paroles et la douceur de son administration. On lui éleva même trois cents statues, dont pas une ne demeura debout après sa chute. Vaincu par Démétrius Poliorcète, il s'était réfugié en Égypte, où il fut bien accueilli; mais après la mort de Ptolémée Soter, Ptolémée Philadelphie le reléguait dans la haute Égypte (285 av. J. C.). Là, pour échapper à l'ennui de l'exil, il se donna la mort. Avec lui se termine la série des orateurs politiques.

Troisième époque. — Les rhéteurs profanes.

Les apologistes chrétiens.

(324 av. J. C. — 306 ap. J. C.)

Sous les successeurs d'Alexandre, l'éloquence, bannie de la place publique, se réfugia dans les écoles, et ce fut de celle qu'Eschine exilé fonda à Rhodes que sortit l'éloquence déclamatoire qui succéda à la mâle vigueur des orateurs attiques. *Transitus vero fuit*, dit Quintilien, *ab attica ad asiaticam eloquentiam per rhodios oratores*. A cette époque, la rhétorique ambitieuse succède à la grande éloquence. Les maîtres donnent à

leurs disciples tantôt des sujets historiques, tantôt des causes imaginaires à développer, et ils autorisent, par leurs préceptes comme par leurs exemples, une phraséologie sonore et vide, revêtue d'images éclatantes, propre à charmer l'oreille sans éclairer ni nourrir l'intelligence. Ces exercices oratoires n'ont pas laissé de traces.

Dans le premier siècle de l'ère chrétienne, les rhéteurs grecs prirent faveur sous le nom de *sophistes*. Des écoles s'ouvrirent à Rome, et nous voyons, sous Tibère, un certain **Lesbonax** dont il nous reste deux déclamations qui peuvent donner une idée des études oratoires à cette époque : l'une d'elles s'adresse aux Athéniens pour les engager à combattre les Lacédémoniens.

Le plus célèbre de ces rhéteurs est sans contredit **Dion Chrysostome**, qui vécut sous Vespasien, Titus, Domitien, Nerva et Trajan. Dion fut un homme de cœur, dévoué aux intérêts de sa patrie adoptive, et plein des souvenirs républicains de Rome et d'Athènes. Il osa conseiller à Vespasien de quitter l'empire. Proscrit par Domitien, il erra à travers la Mésie, la Thrace et la Scythie, déguisant son nom et vivant du travail de ses mains. Il s'était fixé chez les Gètes, où il vivait obscurément, lorsque, à la nouvelle de la mort de Domitien, il pénétra dans le camp de l'armée romaine et détermina les soldats déjà mutinés à rentrer dans l'ordre et à proclamer Nerva empereur. Dion avait composé un grand nombre de dissertations et de discours, dans lesquels se reflète l'éloquence antique avec l'élévation des idées et la noblesse du langage. Il a pris pour modèles Platon et Démosthène. Philosophe de la secte stoïcienne, il a laissé soupçonner, par la pureté de sa morale, que les lumières du christianisme l'avaient éclairé.

Lucien, né à Samosate vers le milieu du second siècle de l'ère chrétienne, est rangé parmi les rhéteurs, parce qu'on trouve dans le recueil de ses nombreux ouvrages plusieurs morceaux qui se rattachent aux exercices de l'école. Il pratiqua d'ailleurs, pendant quelque

temps, l'éloquence comme avocat; mais il doit surtout sa célébrité aux agréments de son esprit railleur, qui l'a souvent fait comparer à Voltaire. Nous n'avons pas à apprécier ici ce rare écrivain, qui ne fatigue jamais, quoiqu'il montre toujours de l'esprit; nous devons signaler seulement les opuscules qui se rapprochent de la forme oratoire : l'*Éloge de Démosthène*, morceau sérieux et d'un genre élevé; l'*Éloge de la mouche*, agréable badinage; le *Médecin déshérité par son père*, plaidoyer éloquent dans une cause imaginaire; le *Premier* et le *Second Phalaris*, l'*Éloge de la patrie*, etc.

Maxime de Tyr, contemporain de Lucien et philosophe platonicien, écrit des discours et des dissertations plus remarquables par la clarté et le naturel du style que par les idées. **Longin** (210-275 ap. J. C.), ou l'auteur, quel qu'il soit, du *Traité du Sublime*, s'est élevé à l'éloquence dans un traité didactique.

Pendant que l'éloquence profane, qui avait perdu avec la liberté le principe de sa force, dégénérait en déclamation, une éloquence nouvelle commençait à naître sous l'inspiration de la pensée chrétienne. L'éloquence sacrée présente trois périodes distinctes : la première prédication, la lutte et le triomphe; de là les Pères apostoliques, les Pères apologistes et les Pères dogmatiques. Nous arriverons à ces derniers lorsque nous traiterons de la quatrième époque, qui commence vers Constantin.

Parmi les Pères grecs de la première de ces trois périodes de l'éloquence sacrée, il faut citer saint **Barnabé** (42 ap. J. C.), dont nous possédons une lettre adressée aux juifs hellénistes nouvellement convertis et encore attachés aux cérémonies du culte judaïque; saint **Clément** pape (91 ap. J. C.), qui s'élève à la véritable éloquence dans une épître adressée aux fidèles de l'Église de Corinthe, déjà troublée par des divisions intestines; saint **Ignace**, évêque d'Antioche, martyr sous Trajan (107 ap. J. C.), qui nous a laissé sept épîtres d'un style

noble et pur et d'une éloquence inspirée ; saint **Denys**, évêque d'Alexandrie, dont les homélies présentent quelques beaux passages.

Entre les apologistes grecs, voici les noms les plus remarquables :

Saint **Justin** (103-167 ap. J. C.), né à Néapolis, en Samarie, d'abord païen, fut conduit par l'étude des philosophes, entreprise dans un désir sincère de trouver la vérité, à la foi des chrétiens. A peine converti, il devint apôtre et gagna le martyre. Outre une épître aux gentils, dans laquelle il expose les motifs de sa conversion, qu'il discute ensuite dans un dialogue avec le juif Tryphon, il a publié deux apologétiques, dont le premier est particulièrement estimé, et une lettre à Diognète, précepteur de Marc-Aurèle, dans laquelle l'orateur chrétien repousse les imputations dirigées contre l'Église et démontre la folie du paganisme.

Hermias (2^e siècle ap. J. C.), philosophe chrétien, tourna contre les philosophes, au profit de la vraie religion, l'arme puissante de la raillerie, que Lucien employa seulement pour détruire.

Saint **Clément** d'Alexandrie, mort en 217 ap. J. C., sortit de l'école des philosophes pour venir se reposer de leurs disputes dans la foi. Jeune encore, il fut le chef de l'école chrétienne d'Alexandrie, où il compta Origène parmi ses disciples. La persécution de l'empereur Sévère (202 ap. J. C.) le força de fuir, sans le décourager, et il alla porter en Orient, dans l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, l'autorité de son enseignement et l'exemple de ses vertus. Saint Clément n'est pas moins remarquable par l'étendue de son érudition que par l'élégance de son style. Son *Exhortation aux gentils* ruine les fondements de l'idolâtrie et établit avec solidité les principes du christianisme. Son *Pedagogue* est un excellent guide de la vie chrétienne, et ses *Stromates*, recueil de pensées religieuses et philosophiques, sont un monument de saine morale et de profonde érudition.

Origène, né à Alexandrie (185 ap. J. C.), formé par les leçons de saint Clément, succéda à son maître dans l'enseignement évangélique et le surpassa. Origène est un des plus beaux génies du christianisme naissant. La pureté des intentions n'a pas toujours préservé de l'erreur sa puissante intelligence dominée par l'imagination; mais son enthousiasme religieux et l'austérité de ses mœurs lui serviraient d'excuse au besoin. Le *Traité contre Celse* est un chef-d'œuvre d'éloquence et de dialectique, où les défenseurs de la religion ont puisé, comme dans un arsenal, leurs armes les plus redoutables. Ses *Homélies* ou *Sermons* offrent encore d'excellents modèles aux prédicateurs : nous en possédons plus de mille.

Quatrième époque.—Les orateurs profanes. Les Pères grecs.

(306 ap. J. C.)

Le règne de Constantin ouvre une époque dans laquelle l'éloquence prend un nouvel essor. La chaire peut dès lors opposer ses prédicateurs aux orateurs de la tribune antique, et le mouvement qu'elle imprime donne à ses adversaires mêmes une force qui manquait aux rhéteurs de l'époque précédente.

Parmi les orateurs profanes, on distingue **Thémiste**, né en Paphlagonie au quatrième siècle après J. C., qui jouit d'une grande faveur auprès des empereurs Constance, Julien, Jovien, Valens et Théodose, et qui, pendant la réaction suscitée par l'empereur Julien, se porta comme médiateur entre le paganisme, qui essayait de ne pas mourir, et le christianisme, qui s'emparait de toutes les âmes. Thémiste est un philosophe auquel l'indifférence en matière de religion rend la tolérance facile; mais il n'en faut pas moins le louer d'avoir employé son influence à prévenir de funestes collisions, des rigueurs homicides, et d'avoir su mériter l'estime et l'amitié des chrétiens, dont il ne partageait pas les

croyances. Son discours consulaire prononcé après la mort de Jovien et le discours sur les religions adressé à Valens, pleins des maximes de la tolérance philosophique, rappellent, par la beauté du langage et l'élévation des idées, les bons orateurs de l'antiquité. Nous avons de Thémiste trente-trois discours qui sont, pour la plupart, ou des harangues officielles, ou des déclamations, soit littéraires, soit philosophiques; de sorte que, malgré la beauté de son génie, c'est encore le rhéteur qui domine en lui le philosophe et l'orateur.

Son disciple **Libanius**, né en 314 à Antioche sur l'Oronte, formé à l'école des philosophes, fut un païen zélé. Il s'associa aux efforts et aux passions de l'empereur Julien dans sa tentative rétrograde pour régénérer le culte défaillant des dieux de l'Olympe. Toutefois son ardeur pour le paganisme ne fit pas de lui un persécuteur; comme son maître Thémiste, il compta des amis et des admirateurs parmi les plus illustres défenseurs de la foi chrétienne. Il enseigna l'éloquence à Constantinople; mais l'envie, éveillée par l'éclat de ses succès, le força de se retirer à Nicée et à Nicomédie; rappelé à Constantinople, il en fut éloigné de nouveau par les rivalités que son absence avait un instant désarmées. A l'âge de quarante ans, il se retira à Antioche, sa patrie, où il mourut.

L'éloquence des adversaires du christianisme pâlit à côté de celle des Pères de l'Église. L'ardeur de la foi, la vérité des doctrines, donnent aux discours de ces orateurs une puissance irrésistible et une inépuisable fécondité. Leur parole coule de source, alimentée par l'énergie des croyances et poussée d'un mouvement impétueux par une conviction qui, en se répandant au dehors, veut pénétrer les âmes pour les sauver. Ici, l'éloquence n'est plus un exercice, mais un ministère; elle ne disserte pas, elle agit : comme elle est vraie, elle éclaire; comme elle est sincère, elle entraîne.

Les plus remarquables parmi les Pères dogmatiques

sont *saint Athanase, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze*, et au-dessus de tous, *saint Basile et saint Jean Chrysostome*.

L'éloquence chrétienne au quatrième siècle a trouvé dans M. Villemain un digne historien. Les pages consacrées au tableau de cette époque et à l'appréciation des orateurs qui l'ont illustrée ont rappelé l'attention sur les monuments primitifs de l'éloquence religieuse, longtemps négligés, et dont l'étude avait nourri et fortifié le génie de Bossuet. M. Villemain a tout vu dans cette époque qu'il a si bien comprise, et il a nettement indiqué les points qu'il ne lui convenait pas d'étendre. Une histoire complète développerait ce qu'il a resserré, et celui qui analyse ne peut que résumer et choisir, les yeux fixés sur le modèle.

La vie de **saint Athanase** est un long combat contre l'hérésie d'Arius et les empereurs fauteurs de l'arianisme ou restaurateurs du paganisme, combat mêlé de succès et de revers, couronné par une dernière victoire. Né à Alexandrie, vers l'an 296, d'une famille distinguée, saint Athanase se fit remarquer au concile de Nicée par le zèle de son orthodoxie et par son éloquence. Élevé à la dignité d'évêque d'Alexandrie, il fut l'âme de l'Église d'Égypte : intrépide dans sa foi, ardent à l'accomplissement de ses devoirs, il devint l'idole des catholiques; déposé et rappelé tour à tour par plusieurs conciles, favorisé ou persécuté par les empereurs Constantin, Constance, Jovien, Julien et Valens, ses exils étaient des deuils publics, ses retours des triomphes. Il mourut enfin paisible et glorieux, sur son siège épiscopal, le 2 mai 373. Il avait été évêque pendant quarante-six ans. L'éloquence d'Athanase se distingue plutôt par la vigueur que par l'éclat, par le mouvement logique que par le pathétique. Son inflexible orthodoxie ne recherche pas les ornements, mais elle arrive à une simplicité lumineuse et forte qui instruit et qui entraîne. Ses principaux ouvrages sont dirigés contre l'arianisme; ses discours

ou traités dogmatiques offrent aussi de grandes beautés qui ont quelquefois inspiré Bossuet.

Saint **Grégoire** de Nazianze, que nous avons déjà rencontré parmi les poètes, se plaça aussi au premier rang des orateurs. Grégoire, fils de saint Grégoire, évêque de Nazianze, en Cappadoce, naquit à Aziance, bourg voisin de la ville, en 328. Il étudia les lettres et la philosophie dans les villes de Césarée, d'Alexandrie et d'Athènes; c'est dans cette dernière ville qu'il se lia d'amitié avec son condisciple Basile, dont il fit plus tard l'oraison funèbre. Nommé évêque de Constantinople, il résigna cette dignité qu'on lui disputait, se retira à Nazianze, dont il gouverna l'Église pendant quelques années, et finit ses jours (389) dans une paisible retraite que remplissaient les exercices de la piété et la culture de la poésie. Ame tendre et contemplative, ce fut par dévouement qu'il accepta les fonctions laborieuses de l'épiscopat; il les remplit avec zèle, il les quitta sans regret. Les monuments de ses prédications sont nombreux et présentent des modèles aux orateurs chrétiens. L'onction habituelle de ses paroles n'exclut pas l'énergie, et dans ses discours contre Julien l'Apostat il atteint la véhémence des Catilinaires et des Philippiques.

Saint **Basile**, né à Césarée en 329, mort en 379, condisciple et ami de Grégoire, fut le successeur d'Eusèbe au siège de Césarée, qu'il occupa pendant vingt ans. « Sa vie, dit M. Villemain, n'offre pas ces vicissitudes aventureuses qui attachent à l'histoire d'Athanase ou de Jérôme, mais elle impose par le spectacle d'une vertu constante et d'un beau génie. Saint Basile fut le véritable évêque de l'Évangile, le père du peuple, l'ami des malheureux, inflexible dans sa foi, mais infatigable dans sa charité. Pauvre lui-même de cette pauvreté qui devenait rare dans l'Église chrétienne, il n'avait qu'une seule tunique et ne vivait que de pain et de grossiers légumes; mais il employait des trésors à embellir Césarée. »

Citons encore : « Saint Basile et Grégoire de Nazianze

sont les premiers modèles de cette docte et pieuse éloquence attachée à l'enseignement régulier du peuple. Dans leur bouche, la religion n'a plus cette ardeur où se consumait le zèle d'Alhanase; elle n'est plus le glaive qui coupe et qui divise, mais le lien qui rapproche et unit doucement les âmes. Moins occupée du dogme, elle s'applique surtout à la réforme des mœurs et à la consolation des affligés : souvent c'est le langage simple et tout moral des chaires protestantes, mais animé de cette grâce orientale et de ce jeune enthousiasme dont brillait le christianisme à sa naissance. »

Le chef-d'œuvre de saint Basile est l'*Hexaméron* ou ouvrage de six jours, qui contient neuf homélies dans lesquelles l'orateur chrétien célèbre et explique les merveilles de la création. Ses œuvres se composent d'homélies dogmatiques et morales, de panégyriques, d'écrits polémiques, de traités ascétiques et de lettres, véritable trésor pour l'histoire et la morale.

Saint Grégoire de Nysse, frère puiné de Basile, courut la même carrière avec un éclat presque égal. Les mêmes études développèrent son génie; et, après avoir enseigné la rhétorique et pratiqué le barreau, il entra dans les ordres et devint, en 372, évêque de Nysse, siège qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 396. Né vers 331, il mourut âgé de soixante-cinq ans environ. La pureté, la force et la magnificence de son style le placent à un rang élevé parmi les orateurs chrétiens.

Le plus célèbre des Pères grecs, saint Jean Chrysostome, n'a de rival dans l'éloquence chrétienne que saint Basile, qu'il surpasse au moins par sa fécondité. Chrysostome, né à Antioche vers l'an 344, fut formé à l'éloquence par Libanius, dont il conserva toujours l'amitié. Il passa par le barreau avant d'aborder la chaire chrétienne, dont il fut l'oracle. Pendant la révolte de sa ville natale, il déploya son éloquence pour abaisser les passions du peuple, consoler ses misères et calmer les ressentiments de Théodose. Appelé plus tard au siège

de Constantinople, il y montra le même zèle et la même puissance oratoire; mais les intrigues d'une cour corrompue parvinrent à le déposséder, et ce glorieux apôtre de la foi chrétienne mourut dans l'exil, abreuvé d'outrages. Cette vie de dévouement et d'éloquence, terminée par le martyre, est une des plus belles pages de l'histoire du christianisme, comme les discours de l'orateur sont les plus magnifiques monuments du génie chrétien. On a souvent comparé Chrysostome à Cicéron, et l'orateur romain n'a pas à se plaindre de la comparaison. La connaissance approfondie des œuvres de Chrysostome peut suffire à former un théologien consommé et un excellent orateur; c'est par l'étude assidue des Basile et des Chrysostome que l'éloquence chrétienne peut reflourir et produire de nouveaux miracles¹.

Après ces maîtres de la parole chrétienne, dans un rang inférieur, mais élevé encore, il convient de nommer **Synésius**, que nous avons déjà cité comme poète; saint **Astère**, archevêque d'Amasie, dont nous possédons six homélies pleines de mouvement et d'éclat; **Théodoret**, évêque de Cyr, en Asie; saint **Nil**, ami de saint Chrysostome.

§ 2. Historiens, Moralistes, Écrivains divers.

Les premiers historiens de la Grèce furent les poètes épiques et cycliques, qui embellissaient dans leurs récits les traditions des âges précédents. Ils eurent pour successeurs les logographes, qui commencèrent à recueillir en prose les faits contemporains, préparant ainsi, par leurs travaux, la naissance de la véritable histoire qui raconte et qui apprécie les événements.

1. Les œuvres de saint Jean Chrysostome forment treize volumes, divisés en vingt-six tomes, dans la belle édition que MM. Gaume ont publiée.

Parmi les logographes, il faut nommer **Hécátée** de Milet et **Hellanicus** de Lesbos, dont on a conservé quelques fragments. Hérodote, au début de son Histoire, mentionne Hécátée, et quoiqu'il le combatte à plusieurs reprises, cette mention exclusive est pour le chroniqueur un signe d'estime et un titre d'honneur. Hécátée avait composé deux ouvrages importants, une *Périégèse*, ou tour du monde, travail exclusivement géographique, et, sous le titre de *Généalogies*, la suite des faits héroïques et historiques.

Réunissant ce qu'Hécátée de Milet avait séparé, renfermant dans un cadre unique la géographie, la chronologie et le tableau des événements dont il indique les causes et dont il montre les acteurs, **Hérodote**¹ a été proclamé à juste titre le père de l'histoire. Ce grand homme, témoin de la lutte qui mit aux prises l'Orient et l'Occident, formé par de longs voyages en Asie, en Égypte, en Grèce et en Italie, passa la première moitié de sa vie à recueillir les matériaux de son Histoire, et la seconde à les élaborer. Les premiers essais de son Histoire, soumis au jugement de la Grèce assemblée aux jeux Olympiques, si toutefois cette tradition n'est pas une fable, mais certainement au peuple d'Athènes, excitaient déjà l'admiration; ces suffrages ne furent pour lui qu'un encouragement à perfectionner son travail. Son œuvre, telle qu'elle nous est parvenue, est divisée en neuf livres, à chacun desquels les Grecs ont donné le nom de l'une des neuf Muses. Les quatre premiers livres traitent de l'histoire en général et particulièrement de celle des Assyriens, des Mèdes, des Perses et des Égyptiens, et servent d'introduction aux cinq derniers, qui renferment les récits de la guerre d'Ionie et des guerres médiques, ces grandes expéditions dirigées successivement contre la Grèce par Darius et par Xerxès. « Dans

1. Né à Halicarnasse, en Carie, 484 avant J. C.; mort, selon Suidas, à Thurium, en Italie.

Hérodote, a dit M. Guigniaut¹, on sent presque partout non pas l'imitation, mais l'inspiration d'Homère : même clarté, même simplicité, même abondance, un peu diffuse quelquefois, mais pleine de naturel et d'harmonie : même grâce naïve, même variété pittoresque dans les descriptions comme dans les narrations. Quoique le but de l'histoire soit encore et par-dessus tout, chez Hérodote, de raconter et de peindre ; quoiqu'il juge rarement et se livre peu aux réflexions générales, pourtant la vie intérieure des hommes qu'il met en scène, leurs motifs, les causes des événements, se révèlent par le mouvement même et la vérité du récit. Il y sème, dans ce dessein, des discours, plus souvent encore des dialogues ; mais ces discours ne ressemblent point aux harangues étudiées de Thucydide : comme ses dialogues, ils sont la simple exposition des faits avec leurs principes et leurs conséquences ; ils en contiennent la moralité et quelquefois la philosophie. Le mélange de tous ces éléments donne à la narration d'Hérodote un caractère à la fois épique et dramatique. Tout vit dans ses tableaux, tout y est en action, tout y reproduit la nature avec fidélité et énergie. Pour tout dire en un mot, c'est le fait même identifié avec la pensée de l'écrivain par la puissance de l'imagination et par le double sentiment de l'idéal et du réel, principe de la vraie beauté dans les arts. »

Thucydide (475 av. J. C.), né à Athènes, comptait Miltiade parmi ses ancêtres. Homme d'État et guerrier, il est le premier des historiens politiques. Il prit part à la guerre du Péloponnèse. Commandant de la flotte athénienne dans la mer Égée, et n'ayant pu arriver à temps pour prévenir la prise d'Amphipolis, attaquée à l'improviste par le général lacédémonien Brasidas, il fut condamné à l'exil. Nous devons peut-être son Histoire à l'injuste sévérité des Athéniens. C'est dans son exil de vingt

1. *Encyclopédie* déjà citée, article *Hérodote*.

années qu'il la composa, sans toutefois pouvoir la terminer, car elle ne comprend que les vingt et une premières années de cette longue lutte contre Sparte et Athènes.

Thucydide a pris l'histoire au point où l'avait laissée Hérodote, pour raconter exclusivement la guerre du Péloponnèse; mais il ne ressemble en rien à l'historien qu'il continue. Style, méthode, esprit général, tout diffère. « Hérodote, dit Quintilien, est naïf, doux et fécond; Thucydide est concis et condensé : *brevis et densus*; l'éloquence du premier est insinuante, celle du second passionnée; l'un excelle dans les entretiens, l'autre dans les harangues solennelles; Hérodote attire par le plaisir, Thucydide entraîne par sa vigueur. » Thucydide, asservi à l'ordre chronologique, marche droit à son but; Hérodote aime les digressions; Thucydide attribue l'issue heureuse ou funeste des événements à l'habileté, aux fautes des hommes d'État et des généraux; Hérodote y voit l'accomplissement des ordres du destin. Thucydide possède à un degré éminent le talent de raconter et de décrire, et les réflexions profondes qu'il mêle à ses récits et à ses tableaux en redoublent l'intérêt; mais ce qui orne surtout son Histoire, ce sont les harangues, dans lesquelles il a su faire entrer la politique, la morale et la tactique militaire; il y a mis son âme tout entière et sa science. « Il a su, dit M. Daunou, composer des harangues véritablement guerrières, qui commencent en quelque sorte les combats qu'elles annoncent et qui retentissent déjà comme des coups portés à l'ennemi. Souvent elles expliquent et peignent les manœuvres et les choses qui vont suivre; elles instruisent, ébranlent et animent les armées qui les écoutent. Cependant c'est dans ses harangues politiques que se fait le plus admirer le talent de l'historien; sans elles, nous ne saurions pas combien son âme était sensible, sa pensée profonde, son éloquence flexible et entraînante. » On remarque particulièrement dans

l'Histoire de Thucydide, divisée en huit livres, l'oraison funèbre des Athéniens morts dans les combats, prononcée par Périclès; la description de la peste d'Athènes, modèle de la plupart des descriptions qui ont suivi, et qui demeure supérieure à toutes les imitations; les harangues de Diodote en faveur des Mityléniens et d'Antimaque pour les Platéens. Le septième livre, où la catastrophe des Athéniens en Sicile est racontée dans tous ses détails, passe pour le morceau le plus dramatique de cette admirable Histoire¹.

Xénophon d'Athènes (445-356 av. J. C.), fils de Gryllus, disciple de Socrate pour la philosophie et d'Isocrate pour l'éloquence, a été surnommé *l'abeille attique* à cause de l'exquise douceur et de la grâce de son style. Historien, il a continué Thucydide, comme celui-ci avait continué Hérodote, sans l'imiter. Son Histoire, qui prend les événements au point précis où se termine la narration de Thucydide, pour les conduire jusqu'à la bataille de Mantinée, a le titre d'*Helléniques*, ou affaires de la Grèce. Dans le cours de sa vie active, Xénophon avait pris part, comme ami de Cyrus le jeune, à l'expédition de ce prince contre son frère Artaxerxès; et après le massacre des vingt-cinq généraux de l'armée grecque, quoique simple volontaire, ce fut lui qui dirigea cette admirable retraite des Dix mille dont il fut plus tard l'historien.

Les *Helléniques* et l'*Anabase*, qui contient l'expédition de Cyrus et la retraite des Dix mille, sont, avec la *Vie* ou plutôt l'*Éloge d'Agésilas*, les seuls ouvrages historiques de Xénophon; car la *Cyropédie* n'est guère qu'un roman politique dans lequel l'auteur développe, à travers des événements et sous des noms empruntés à l'histoire des Perses, ses idées sur l'éducation et sur l'art de la

1. Il faut lire sur Thucydide l'excellente étude de M. Jules Girard, maître de conférences à l'école normale supérieure. Ce mémoire, aussi bien écrit que fortement pensé, a été couronné par l'Académie française.

guerre. Ses autres écrits, également remarquables, sont ou philosophiques ou politiques. Disciple de Socrate, il a recueilli les enseignements de son maître avec plus de fidélité que Platon, dans le *Banquet* et dans les *Dits mémorables*, et il a vengé sa mémoire dans son *Apologie*.

Xénophon fut banni comme Thucydide, non pour un échec militaire, mais comme justement suspect d'attachement aux Lacédémoniens, après avoir pris part à l'expédition d'Agésilas en Asie. Son exil dura trente ans; on ne sait pas s'il usa de la liberté qui lui était rendue de revoir sa patrie, et il est certain qu'il mourut à Corinthe, âgé, dit-on, de quatre-vingt-dix ans¹.

Après les historiens attiques, nous rencontrons les historiens de l'époque gréco-romaine, à la tête desquels il faut nommer, dans l'ordre des temps et du génie, **Polybe** de Mégalopolis (203 ans av. J. C.), qui étudia sous Philopœmen l'art de la guerre. Prisonnier des Romains, il accompagna au siège de Carthage Scipion, dont il était l'ami. Son histoire universelle, qui comprenait les guerres puniques et qui s'étendait jusqu'à la guerre de Macédoine, est malheureusement mutilée; mais les parties considérables qui nous en sont parvenues suffisent pour placer Polybe au premier rang parmi les historiens politiques et militaires. Son livre est la Bible des guerriers et l'objet des méditations des hommes qui étudient la tactique².

Strabon, né vers le milieu du premier siècle avant J. C., avait composé des mémoires historiques qui ne nous sont pas parvenus; mais sa supériorité comme géographe nous autorise à lui donner place à côté des historiens célèbres, puisque la géographie est un des yeux de l'histoire. Strabon avait beaucoup voyagé, et c'est en témoin oculaire qu'il parle de la plupart des

1. On consultera avec fruit sur Xénophon un remarquable travail de M. Letronne, inséré dans la *Biographie universelle*.

2. Polybe a été récemment traduit avec succès par M. Félix Bouchot, professeur de l'université.

contrées qu'il décrit. Le nombre et la précision des détails qu'il donne sur les divisions de la terre chez les anciens et sur les différents peuples qui l'habitaient jettent une grande lumière sur l'histoire. Il a d'ailleurs, comme écrivain, un mérite incontestable.

Denys d'Halicarnasse a laissé, sous le nom d'*Antiquités romaines*, une histoire des premiers temps de Rome. Les onze livres que nous possédons s'arrêtent à l'an de Rome 312. L'exactitude de ses recherches et la sagacité de sa critique contrôlent utilement les récits poétiques de Tite-Live.

Diodore de Sicile, contemporain d'Auguste, avait résumé dans sa *Bibliothèque universelle*, composée de quarante-quatre livres, les travaux des historiens antérieurs sur l'Égypte, la Perse, la Grèce, Rome et Carthage. Il ne nous reste guère que le tiers de son ouvrage, qui est encore pour l'érudition une mine inépuisable.

L'auteur de l'*Histoire des Juifs*, **Flavius Josèphe**, né à Jérusalem l'an 37 de l'ère chrétienne, fut gouverneur de la Galilée. Engagé malgré lui dans une guerre contre les Romains, il la prépara avec vigueur et la poussa avec intrépidité. Fait prisonnier après le sac d'une ville qu'il avait longtemps défendue, il fut honorablement traité par Vespasien et il accompagna Titus au siège de Jérusalem. Ses exhortations ne purent vaincre la fatale opiniâtreté des Juifs. Jérusalem fut prise et saccagée. C'est l'histoire de cette terrible catastrophe que Josèphe a écrite avec talent, et qui forme dans son livre un tableau vraiment dramatique.

Plutarque, né à Chéronée, en Béotie, vers l'an 50 de J. C., a élevé la biographie à la dignité de l'histoire¹. Ses

1. Voici en quels termes J. J. Rousseau, admirateur passionné de Plutarque, apprécie sa manière d'écrire l'histoire : « Plutarque excelle par les mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grâce inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses ; et il est si heureux dans le choix de ses

Vies des hommes illustres, où il fait connaître les héros de la Grèce et de Rome rapprochés par l'analogie des caractères et comparés dans des *Parallèles* peut-être trop artificiels; ces *Vies*, grâce aux détails qu'elles renferment et à cet art simple et ingénieux qui peint les personnages, représentent au vif les mœurs, les usages et les caractères des temps antiques. Il y a peu de lectures aussi attachantes, aussi instructives, aussi propres à élever les âmes. C'est surtout à propos de Plutarque qu'on peut dire avec La Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. » Le même éloge revient aussi légitimement à ses nombreux *Traité de morale*, qui renferment tous les trésors de la sagesse antique.

Arrien, né à Nicomédie, en Bithynie (105 ap. J. C.), rappelle par son caractère et ses travaux les grands historiens de l'époque antérieure, et on ne saurait douter qu'il n'ait pris Xénophon pour modèle. Élève du philosophe Épictète, comme Xénophon le fut de Socrate, il se

traits, que souvent un mot, un sourire, un geste, lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant, Annibal rassure son armée effrayée et la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie; Agésilas, à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand roi; César traversant un pauvre village et causant avec ses amis décèle, sans y penser, le fourbe qui disait ne vouloir qu'être l'égal de Pompée; Alexandre avale une médecine et ne dit pas un mot : c'est le plus beau moment de sa vie; Aristide écrit son propre nom sur une coquille, et justifie ainsi son surnom; Philopœmen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre. La physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions : c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes ou trop apprêtées, et c'est uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter. » La lecture des *Vies* de Plutarque était un des plus vifs plaisirs de Henri IV, qui a exprimé dans une lettre remarquable son admiration pour cet historien.

mêla, à l'exemple de son devancier, à la politique et à la guerre; et dans ses ouvrages, où il aborde la philosophie, l'histoire et la tactique militaire, il a traité du même style des sujets analogues. En récompense de sa bravoure et de ses talents militaires, Adrien le fit citoyen romain et gouverneur de la Cappadoce, qu'il défendit contre les Alains l'an 134 de J. C. Après les exploits de cette guerre, il obtint le titre de sénateur et fut élevé à la dignité consulaire. Plusieurs des ouvrages historiques et philosophiques d'Arrien ont été perdus : parmi ceux qui nous restent, les plus importants sont, en philosophie, le *Manuel d'Épictète*; en histoire, les sept livres des *Expéditions d'Alexandre*, le meilleur sans comparaison de tous les ouvrages composés sur le vainqueur de l'Asie. On voit qu'ils sont dus à un homme d'Etat et de guerre, habile écrivain.

Appien d'Alexandrie, contemporain d'Arrien, qu'il n'égale pas comme écrivain, a cependant maintenu la dignité de l'histoire. Jeune, il vint à Rome, où il se distingua d'abord comme avocat : nommé surintendant du palais impérial, il s'éleva, dit-on, à la dignité de gouverneur de la province d'Égypte. Polybe fut le modèle qu'il se proposa comme historien. Son *Histoire romaine*, divisée en vingt-quatre livres, comprenait l'histoire des rois, de la république, et des cent premières années de l'empire. Dix seulement de ces vingt-quatre livres nous sont parvenus : les plus précieux sont les cinq où sont racontées les guerres civiles de la république. Appien excelle dans le récit des opérations militaires et réussit assez dans les discours. Son style, sans ornement, est clair et généralement pur. On lui reproche d'avoir distribué les faits, non dans l'ordre synchronique comme la plupart des historiens, mais d'avoir établi ses divisions d'après le théâtre des événements : de sorte qu'il consacre tel livre au récit de toutes les expéditions faites dans un même pays, et qu'il réserve pour d'autres livres les faits accomplis aux mêmes époques, mais dans

des lieux différents : chaque livre forme ainsi une histoire particulière. Cette innovation, dont Appien se félicite parce qu'elle a, dit-il, l'avantage de ne pas dépayser le lecteur, morcelle l'histoire générale et introduit dans le temps l'inconvénient qu'il veut éviter dans l'espace ; car, si l'attention se fatigue à passer brusquement d'un lieu dans un autre, elle n'est pas moins désagréablement éprouvée en voyageant par secousses à travers la durée.

Cassius, né en Bithynie (155 ap. J. C.), fils du sénateur romain Cassius Apronianus, descendant par sa mère de Dion Chrysostome, ajouta à son nom celui de **Dion**. Il occupa sous les empereurs, depuis Commode jusqu'à Alexandre Sévère, d'importants emplois publics. Sénateur sous Commode, il obtint plus tard le gouvernement de Smyrne ; consul, proconsul en Afrique et en Pannonie, il fut enfin collègue d'Alexandre Sévère dans le consulat. Il fut donc mêlé activement aux affaires publiques : excellent apprentissage pour écrire l'histoire, qui demande une connaissance approfondie des hommes et des choses. Dion Cassius composa, en quatre-vingts livres, une *Histoire romaine* qui, remontant au berceau de Rome, conduisait les événements jusqu'à l'an 229 de J. C. Une partie très-considérable de cet ouvrage nous est parvenue et forme un des monuments les plus précieux de l'histoire romaine. Il y a certaines époques où le témoignage de Dion est le seul flambeau de l'historien. Dion Cassius, quoique bien inférieur à Polybe, qu'il s'est aussi proposé pour modèle, est encore au nombre des bons historiens. Son style est inégal ; on trouve qu'il manque quelquefois de critique, et plus souvent d'impartialité : il est sévère jusqu'à l'injustice contre Cicéron.

Hérodien, qui vécut dans le cours du troisième siècle après J. C., est encore un disciple fidèle des grands historiens de l'antiquité. Dans la retraite paisible qui succéda pour lui à des emplois honorablement remplis, il écrivit l'histoire des empereurs romains depuis

la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avènement de Gordien le jeune, c'est-à-dire pendant une période de cinquante-neuf ans. L'*Histoire* d'Hérodien porte l'empreinte de la probité et de la véracité; sa narration est claire et élégante; les harangues qu'il mêle au récit, toujours judicieuses et vraisemblables, sont souvent éloqu岸tes. Toutefois, il est bien éloigné d'avoir le nerf et l'énergie pittoresque de Thucydide, qu'il avait pris pour modèle.

Deux biographes méritent encore d'être cités à la suite de ces historiens. Le premier est **Diogène Laërce** ou de **Laërte**, auteur des *Vies des anciens Philosophes*, ouvrage qui ne manque pas d'intérêt, précieux surtout par les nombreux passages tirés d'ouvrages importants de philosophie qui ne nous sont pas parvenus. Le second est **Philostrate**, auteur de la *Vie d'Apollonius de Tyane*, ce philosophe thaumaturge dont les miracles n'ont pas eu plus d'effet qu'ils n'ont d'authenticité. La légende que Philostrate nous en a donnée n'en est pas moins un curieux monument de l'ambition et de la faiblesse de l'esprit humain. Ces deux écrivains paraissent avoir vécu vers la fin du second siècle ou au commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne.

Après Constantin, l'histoire trouve encore des interprètes dignes d'être cités.

Eusèbe, évêque de Césarée en Palestine, a composé un grand nombre d'ouvrages historiques. Les plus remarquables sont l'*Histoire ecclésiastique*, en dix livres, depuis la naissance de J. C. jusqu'à la défaite de Licinius par Constantin, et une *Chronique*, en deux livres, qui contient beaucoup de faits curieux. Eusèbe est un médiocre écrivain, partisan déclaré de l'arianisme.

Zosime, qui appartient au cinquième siècle de notre ère, n'est pas un historien sans valeur ni sans intérêt. Hostile au christianisme, il n'en est pas précisément le détracteur : il déplore surtout la perte de la liberté et la décadence de l'empire; trompé par le rapport des temps, il attribue au christianisme les maux qui en accompa-

gnent les progrès, tandis qu'il en est réellement la seule compensation et qu'il en sera le remède. Historien philosophe, Zosime recherche les causes morales et politiques des événements. Son *Histoire de Rome*, depuis Auguste jusqu'à l'an 410 de l'empire, est un précis curieux et rapide, écrit par un homme supérieur.

Procopé, né à Césarée, en Palestine, vers le commencement du sixième siècle, est l'historien de Bélisaire, dont il fut le conseiller et le compagnon dans ses expéditions contre les Goths et les Vandales. Les huit livres de son *Histoire contemporaine* nous font connaître le règne de Justinien et les grandes guerres de cette époque. L'impartialité de Procopé nous laisse ignorer s'il était chrétien ou païen. Après avoir raconté et célébré les événements publics du règne de Justinien, Procopé écrivit, sous le titre d'*Histoire secrète*, le complément ou plutôt la contre-partie de son premier ouvrage. L'*Histoire secrète* est la chronique scandaleuse du palais, qui dévoile tant de turpitudes et de faiblesses, qu'on a pu soupçonner la véracité de l'écrivain. Ces curieux mémoires témoignent au moins de sa malignité et de sa mauvaise humeur; ils n'en sont que plus piquants. Procopé, d'abord rhéteur, puis avocat, devint sénateur et préfet de Constantinople; mais il éprouva des disgrâces passagères, et il est probable que l'*Histoire secrète* est le produit de ses ressentiments, tandis que l'*Histoire contemporaine* exprime son admiration et sa reconnaissance. Procopé écrit purement et donne du charme à ses récits.

Les historiens byzantins proprement dits, annalistes vulgaires et complaisants de l'empire d'Orient, n'ont aucune importance littéraire; nous nous bornons donc à nommer après **Agathias**, qui continua Procopé jusqu'à la fin du règne de Justinien, les quatre historiens dont les écrits forment le corps de l'histoire byzantine et présentent sans solution de continuité toute la suite des faits depuis l'avènement de Constantin jusqu'à la prise

de Constantinople par les Turcs : ce sont **Zonaras**, **Nicétas Acominatus**, **Nicéphore Grégoras** et **Laonicus Chalcondyle**.

Le dénombrement que nous venons de faire des poètes, des orateurs et des historiens grecs laisse encore de côté des écrivains célèbres qui doivent cependant trouver place dans l'histoire des lettres. Il importe donc de les passer en revue pour ne rien omettre de considérable. Nous suivrons dans cette énumération l'ordre chronologique.

Nous avons d'abord à nommer le père de la médecine, **Hippocrate de Cos** (460-356 av. J. C.), dont les nombreux écrits renferment tous les trésors de la science antique sur l'hygiène et la thérapeutique. Hippocrate est un grand écrivain, remarquable par la pureté, la précision, l'élégance et l'énergie de l'expression. Observateur exact, penseur profond, son style est l'image fidèle de son génie. Les *Aphorismes* sont le plus célèbre de ses ouvrages, et nulle part l'art d'unir la brièveté à la clarté n'a été porté plus loin. Le *Traité des airs, des eaux et des climats* est un chef-d'œuvre.

Socrate n'a rien écrit, mais il a laissé après lui des disciples qui ont transmis ses entretiens à la postérité. **Platon** (430-349 av. J. C.) n'est pas le plus fidèle, mais il est le plus brillant de ses témoins et de ses interprètes : son langage a tant d'éclat et de force, son imagination tant de puissance, sa pensée tant d'élévation et d'étendue, que, tout en demeurant le prince des philosophes, il pourrait être rangé parmi les orateurs et parmi les poètes. Nous n'avons pas ici à exposer le système philosophique de Platon, qui établit entre l'âme humaine et l'essence divine un commerce et une affinité tels que sa philosophie présente un caractère profondément religieux. C'est la méditation des choses divines, la contemplation assidue des idées ou archétypes du beau et du bien absolus, qui donnent l'essor au génie de Platon. Parmi

ses traités, qui ont tous la forme du dialogue, les principaux sont le *Gorgias* et le *Protagoras*, où les sophistes, ces corrupteurs des âmes et des intelligences, reçoivent par le ridicule une flétrissure ineffaçable; le *Phédon*, qui affermit par des arguments invincibles la croyance à l'immortalité de l'âme; le *Banquet*, discussion ingénieuse, profonde, poétique, qui démontre la spiritualité de l'amour, dont le véritable objet est la vertu; la *République* ou l'*État*, idéal chimérique d'une société organisée selon l'idée du juste, prise dans un sens absolu, hypothèse qui aboutit, comme on sait, à d'étranges résultats, dont Platon lui-même ne tarde pas à faire justice dans ses *Lois*, où, passant de l'absolu au relatif, le philosophe indique les règles de morale et de politique compatibles avec la nature de l'homme; enfin le *Criton*, qui nous montre Socrate, enchaîné par le devoir et le respect de la loi, refusant de se soustraire à la mort qu'il n'a pas méritée, comme le prouve l'*Apologie*, autre chef-d'œuvre de Platon. Ce philosophe enseignait sa doctrine dans les jardins d'Académus, et de là son école a pris le nom d'Académie.

Aristote, né à Stagire, en Macédoine (380 av. J. C.), recut à Athènes les leçons de Platon et devint plus tard le chef d'une école rivale. Précepteur d'Alexandre, il ne suivit pas son élève dans son expédition contre l'Asie; mais il put, grâce à la faveur de ce prince, réunir les objets d'étude et les matériaux nombreux qui lui servirent à composer son *Histoire des animaux*. Pendant qu'Alexandre soumettait l'empire des Perses, Aristote ouvrait à Athènes, dans le Lycée, une école de philosophie, et son enseignement embrassa les principes de toutes les connaissances humaines. Ses ouvrages ne nous sont pas tous parvenus; mais tout ce qui en demeure atteste l'étonnante fécondité et l'étendue de son génie. L'*Organon* ou logique d'Aristote a mis en honneur les catégories, les analytiques et les topiques, c'est-à-dire les principes des arguments, les arguments eux-

mêmes, et les lieux communs. C'est de là que le moyen âge a tiré toutes les armes de la scolastique. La *Poétique* d'Aristote a défrayé longtemps toute la critique littéraire des anciens et même des modernes. Sa *Rhétorique* a fourni la matière de tous les traités qui ont suivi : c'est un chef-d'œuvre qu'on ne saurait trop étudier. Les hommes d'État ont encore beaucoup à apprendre dans sa *Politique*. Les douze livres sur la *Morale* seront toujours utiles pour la pratique de la vie. Sa *Métaphysique* semble un défi jeté à la pénétration des esprits les plus vigoureux et les plus subtils. Aristote est mort 317 ans avant l'ère chrétienne.

Théophraste, disciple d'Aristote, fut aussi son successeur, et continua au Lycée les leçons du maître. Le nom sous lequel il est connu, et qui signifie le *divin parleur*, lui fut donné par Aristote, en échange de celui de Tyrtame. Né dans l'année 371 av. J. C., il prolongea, dit-on, sa vie au delà de cent ans, et pendant cette longue carrière, toujours paisible et glorieuse, il ne cessa pas un seul instant de cultiver et d'enseigner la science. La plupart de ses ouvrages, et ils sont nombreux, se rapportent à l'histoire naturelle ; mais il doit surtout sa célébrité au livre des *Caractères moraux*, dans lequel il suit les traces de son maître Aristote, qui lui avait donné, dans un chapitre de sa *Rhétorique*, l'exemple de ces études sur les mœurs de l'homme. On sait que La Bruyère, après avoir traduit les *Caractères* de Théophraste, a imité et surpassé le moraliste grec dans un ouvrage original qui compte parmi les chefs-d'œuvre de notre langue.

Marc-Aurèle (121-180 ap. J. C.) nous offre le curieux spectacle d'un philosophe couronné et d'un empereur romain qu'il faut ranger parmi les écrivains grecs. Ce prince, formé à l'école des stoïciens, sembla réaliser sur le trône le vœu prophétique de Platon, qui faisait du règne de la philosophie la condition du bonheur des peuples. Marc-Aurèle a laissé, outre le souvenir de ses

bonnes actions et de la sagesse de son règne, le recueil de ses pensées morales, distribuées en douze livres, sous le titre de *Τὰ εἰς ἑαυτόν*, *ad se ipsum*. On trouve le témoignage de sa sincérité dans les fluctuations mêmes de sa pensée.

Un autre empereur figure encore au nombre des écrivains grecs : c'est **Julien**, qui a reçu le surnom d'Apostat. Neveu de Constantin, il entreprit de détruire le christianisme, dont son oncle avait favorisé le triomphe. Tous ses écrits renferment ou l'éloge du paganisme qu'il voulait restaurer, ou la satire de la religion qu'il prétendait renverser. Orateur, philosophe, théologien, il porte partout les qualités brillantes d'un esprit qui s'égare. Les plus célèbres de ses ouvrages sont le *Banquet* et le *Misopogon*. Le projet de régénérer le polythéisme, conçu par un homme tel que Julien, prouve que le génie ne sait pas toujours se garder des entreprises chimériques.

Dans cette revue rapide des prosateurs célèbres, nous ne devons pas omettre le nom d'un philosophe qui a porté dans l'étude et l'exposition des problèmes les plus épineux de la métaphysique une sagacité, une imagination et, malgré de graves défauts, un talent de style qu'on s'étonne de rencontrer à une époque de décadence. Les *Ennéades* de **Plotin** (205-270 ap. J. C.) sont encore pour les philosophes un sérieux sujet de méditation¹. Restituons-lui, en passant, la célèbre définition du beau, qu'il appelle la splendeur du vrai : définition digne de Platon sans doute, mais qu'il ne fallait pas lui attribuer, puisqu'elle appartient à Plotin. **Porphyre** (233-304 ap. J. C.), autre philosophe néoplatonicien, mérite aussi de n'être pas oublié : c'est lui qui a recueilli

1. Cet important ouvrage est enfin traduit, pour la première fois, dans notre langue. M. Bouillet, inspecteur général de l'université, a consacré de longues années à cette œuvre, dont l'achèvement fait le plus grand honneur au talent de l'écrivain et à la science du philosophe.

et rédigé les *Ennéades* de Plotin, dont il avait suivi les leçons.

Citons encore, pour terminer, deux écrivains qui doivent en partie l'honneur de ne pas être oubliés à l'avantage d'avoir été traduits par Amyot. **Héliodore**, évêque de Tricca en Thessalie, florissait au quatrième siècle, et composa, sous le titre d'*Éthiopiennes*, le récit des aventures de Théagène et Chariclée : on sait que cet ouvrage fut la lecture favorite et furtive de Racine à Port-Royal. **Longus** est postérieur à Héliodore. On ne sait pas où il est né, et l'époque où il a vécu n'est pas déterminée avec exactitude. Sa pastorale de *Daphnis et Chloé* préserve son nom de l'oubli : elle a été popularisée en France par la traduction d'Amyot, qui est un chef-d'œuvre. Le nom de *roman* attribué aux écrits d'Héliodore et de Longus est un anachronisme, puisqu'il fait remonter ce mot, qui a commencé d'avoir cours au moyen âge, jusqu'à des ouvrages composés avant la naissance de la langue romane, d'où il tire son origine.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA

LITTÉRATURE LATINE.

PREMIÈRE PARTIE. POÉSIE.

Époques de la poésie latine.

Si la poésie latine offre dans ses monuments une grande ressemblance avec la poésie grecque, la même analogie n'existe pas dans l'ordre des développements. Cette différence et ce rapport tiennent à une même cause : l'imitation de modèles qui, présentés en même temps, agissent simultanément sur l'imagination.

Les cinq premiers siècles de Rome, remplis par cette suite de guerres qui achevèrent laborieusement la conquête de l'Italie, laissèrent Rome sans littérature. La grossièreté des mœurs, les travaux de la guerre et de l'agriculture, ne donnaient point lieu à ce délassement des peuples civilisés qu'on appelle la poésie. Aussi, pour trouver quelque chose qui en donne l'idée, faut-il se rattacher à ces chants barbares que poussaient les habitants de la campagne parmi les orgies de la moisson ou des vendanges, et à ces prières que les prêtres de Mars entonnaient en promenant les boucliers sacrés. On trouve encore un germe de poésie dans les *Atellanes*, espèces de farces licencieuses qui se jouaient dans les campagnes et que Rome emprunta aux Osques. Cette

première période n'a pas, à proprement parler, d'histoire littéraire¹.

La littérature romaine ne commence réellement qu'à la fin de la première guerre punique, par l'introduction de la poésie grecque; c'est alors seulement qu'il est permis de l'étudier et de la diviser. Elle se divise naturellement en quatre époques : la première (240-51 av. J. C.) s'étend depuis le temps des Scipions jusqu'au siècle d'Auguste, et comprend environ deux cents ans; le siècle d'Auguste forme une époque distincte, qui est la seconde (51 av. J. C. — 14 ap. J. C.); la troisième (14-98 ap. J. C.) est comprise entre la mort d'Auguste et le siècle des Antonins; la quatrième (98-476 ap. J. C.), ouverte par les Antonins, s'étend jusqu'au sixième siècle de l'ère chrétienne et clôt l'histoire de la littérature romaine proprement dite. Nous n'avons pas à nous occuper des développements ultérieurs des lettres latines, qui se confondent dans l'histoire des différents peuples de l'Europe avant et après l'avènement des littératures modernes.

La première époque est déjà riche en monuments, mais elle manque d'originalité. La littérature s'introduit dans Rome au lieu d'y naître; les essais antérieurs sont rejetés dans l'ombre par cette importation étrangère. A une enfance chétive et barbare succède brusquement une jeunesse robuste et presque polie, qui sera suivie d'une maturité vigoureuse et brillante : des tentatives d'épopée, des succès dans la tragédie et dans la comédie, la satire et le poème didactique, signalèrent cette époque, pendant laquelle le génie de Rome commence à s'humaniser et à s'assouplir sous la discipline des Grecs. Nous voyons alors Ennius, Pacuvius, Lucilius, poètes rudes encore, mais non barbares, donner la main à Plaute et à Térence, ces maîtres de la comédie

1. On consultera avec fruit, sur ces temps reculés, le curieux et savant recueil : *Latini sermonis vetustioris reliquiæ selectæ*, publié par M. Egger.

latine, auxquels succèdent, pour d'autres œuvres, Lucrèce et Catulle, qui annoncent les Virgile et les Horace.

La seconde époque, ou le siècle d'Auguste, cet âge d'or de la poésie latine, présente la fusion harmonieuse du génie grec et du génie romain. C'est le point de perfection de cette alliance qui aboutit à une poésie exquise, originale dans l'imitation. Horace et Virgile, dans l'ode, l'épopée, le genre didactique, la pastorale et la satire, opposèrent des chefs-d'œuvre rivaux aux chefs-d'œuvre de la Grèce; Ovide, Properce et Tibulle, dans la poésie érotique, s'élevèrent à la hauteur de leurs modèles, qu'ils ont souvent surpassés.

Dans la période suivante, qui forme une troisième époque, on s'éloigne de la perfection; mais la décadence n'est pas une chute absolue. L'influence des modèles grecs se fait moins sentir, et la poésie, dans son infériorité relative, est plus romaine qu'à l'époque qui a précédé. Parmi les poètes épiques, Lucain ne relève que de lui-même et de son siècle; Stace et Silius imitent Virgile sans remonter à Homère. Les poètes satiriques Perse et Juvénal s'inspirent des mœurs de leur époque et des souvenirs d'Horace. Sénèque le tragique n'emprunte aux Grecs que leurs sujets. L'épigrammatiste Martial est exclusivement Romain.

La quatrième époque offre le tableau d'une déplorable décadence. Sous les empereurs qui suivirent Auguste et qui précédèrent Marc-Aurèle, l'altération du goût était tempérée par la puissance du talent qui brille dans les vers faciles de Stace et dans les énergiques peintures de Perse et de Juvénal; mais dans les trois siècles qui s'écoulaient depuis les Antonins jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, le talent manque aussi bien que le goût, et nous trouverons à peine quelques noms à citer pendant ce long espace de temps.

Ainsi le génie romain, abandonné à ses propres forces pendant cinq siècles, demeure complètement stérile;

fécondé au contact de la Grèce, il imite longtemps avec puissance, mais sans originalité; lorsque ce long noviciat d'une imitation docile l'a mis en possession de ses propres forces et des ressources étrangères qui l'ont éveillé, il prend son essor et devient créateur en présence des modèles qui l'inspirent; bientôt, n'obéissant plus qu'à lui-même, il conserve en partie sa force empruntée, mais il ne tarde pas à dégénérer et à s'éteindre.

Première époque. — Époque d'imitation.

(240-31 av. J. C.)

La période de cinq cents années qui précède l'importation de la littérature grecque à Rome n'a laissé que des souvenirs obscurs et de rares monuments. Nous ne savons pas pourquoi on appelait *fescennins* les chants barbares des moissonneurs, et à peine connaît-on la mesure de l'horrible vers saturnin¹ qu'on y employait. Les chants des saliens, ou *Axamenta*, nom qu'on fait dériver d'*axare*, et qui signifierait invocations, étaient composés dans une langue qu'on ne comprenait plus au temps d'Horace². Les *Atellanes*, farces grossières que les Osques avaient transmises aux Romains, n'ont pas laissé de traces, et on ignore également ce qu'étaient les ébauches dramatiques jouées par les histrions d'Étrurie. Toutefois, nous possédons de cette époque quelques inscriptions, des textes de lois, et la chanson des frères Arvales, objet de discussion entre les savants. M. Niebuhr a cru reconnaître dans le texte de Tite-Live des fragments de chants héroïques composés aux premiers siècles de Rome.

Le contact de la Grèce donna, comme par enchantement, une littérature aux Romains. Il est vrai que, dans

1.

Horridus ille

Defluxit numerus saturnius?

HORACE.

2. M. Egger a cité, dans son recueil, des fragments du chant des Arvales et de celui des Saliens.

l'origine, tout fut d'emprunt, les poètes comme la poésie ; mais Rome eut l'honneur d'applaudir et d'encourager les efforts de ces étrangers.

Genre dramatique. — Ce fut un Grec de Tarente, tombé au pouvoir des Romains après la prise de sa ville natale, **Livius Andronicus**, qui fit représenter à Rome la première pièce de théâtre (an 509 de Rome) ; Andronicus fut poète et acteur. Il transporta sur la scène qu'il avait élevée dix-neuf pièces traduites du grec, qui donnèrent aux Romains le goût des représentations dramatiques.

Quintus Ennius, né à Rudies, près de Tarente, dans la Grande Grèce, étranger comme Andronicus, fut conduit à Rome par Caton l'ancien, et il y répandit parmi les jeunes patriciens l'étude de la langue grecque. Ennius fit passer sur le théâtre romain plusieurs tragédies grecques, parmi lesquelles on cite l'*Hécube* et la *Médée*, imitées d'Euripide. Ennius, dans ses pièces, n'était ni un poète original ni un traducteur servile ; il abrégeait ou amplifiait son modèle, et introduisait au besoin quelques changements dans l'action.

Pacuvius, neveu d'Ennius, Grec comme lui et né à Brindes, est le troisième des tragiques romains. Supérieur dans ce genre à ses devanciers, sa réputation se soutint jusqu'au siècle d'Auguste, où Horace, contemporain des vieux poètes, lui accorde encore, un peu ironiquement, il est vrai, le titre de docte¹. Il avait composé au moins dix-neuf tragédies, dont nous avons les titres

1.

Aufert

Pacuvius docti famam senis.

La raillerie perce dans tous les passages où Horace parle des anciens poètes de Rome. Dans cette sévérité, la délicatesse de son goût est stimulée par la rancune que lui a laissée la brutalité d'Orbilius, son premier maître, qui commentait si énergiquement les vers dont il chargeait la mémoire de ses élèves :

Carmina Livi

. . . . Memini quæ plagosum mihi parvo

Orbillium dictare.

Eptst., 1, lib. II.

et des fragments peu considérables : parmi ces titres on remarque celui de *Paulus*, pièce qui doit être le premier essai de la tragédie nationale à Rome.

Lucius Attius, né à Rome et fils d'un affranchi, a composé un grand nombre de tragédies, parmi lesquelles on cite un *Décus* et un *Brutus*, nouveaux exemples de cette tragédie nationale inaugurée par le *Paulus* de Pacuvius.

M. Patin a montré l'importance trop méconnue de ces essais tragiques dans l'histoire de la littérature latine. Nous citerons les conclusions auxquelles il s'est arrêté après un examen approfondi : « L'histoire de la tragédie latine se résume dans trois noms que le temps a rendus vénérables : Ennius, Pacuvius, Attius, dont les longues vies et les nombreux ouvrages remplissent une période de plus de cent années. Là est la tragédie latine tout entière; plus tard elle n'est plus ou elle est autre chose. Cette tragédie, au temps de sa véritable existence, ne se presse pas de choisir ses sujets dans l'histoire du pays, et même elle ne le fit que par exception, et fort rarement; elle préféra les fables grecques, qui étaient d'ailleurs pour elle, par suite de la communauté des croyances religieuses, des souvenirs nationaux. Son imitation n'était pas servile : à tout instant elle laissait paraître la préoccupation des mœurs locales et contemporaines; elle abusait même de la liberté au point de remplacer l'élégance du modèle par de la rudesse; sa simplicité, sa naïveté, par de l'emphase et de grands mots. Mais elle avait en même temps des mérites qui lui étaient propres : de la franchise et de la noblesse chez Ennius, de l'énergie chez Pacuvius, de l'élévation et de l'éclat chez Attius. Telle qu'elle était, avec ses défauts, ses beautés, elle plaisait, et beaucoup, quoi qu'on en ait dit, au public pour qui elle était faite. Cicéron témoigne, à chaque page, de ce goût qu'il partageait¹. »

1. *Mélanges de littérature.*

La tragédie romaine périt opprimée par la magnificence du spectacle, lorsque les Romains préférèrent aux émotions dramatiques la représentation des triomphes militaires et les processions de bêtes féroces défilant pendant quatre heures sur la scène. La tragédie, ainsi évincée du théâtre, ne fut plus qu'un exercice purement littéraire, comme nous le verrons en parlant des tragédies de Sénèque.

La comédie fut inaugurée à Rome par Livius Andronicus, qui avait déjà introduit la tragédie; il se contenta de traduire quelques comédies grecques. Nævius, qui parut à la même époque, voulut user sur le théâtre de Rome de la liberté qu'avaient eue à Athènes les poètes de la comédie ancienne; mais cette tentative aristophanesque fut promptement réprimée, et Nævius expia son audace par l'exil. Il mourut à Utique, l'an 204 av. J. C.

Cicéron, Varron et Aulu-Gelle parlent avec éloge de **Cécilius Statius**. On indique encore d'autres poètes comiques distingués¹. **Licinius Imbrex** est cité par Ci-

1. Aulu-Gelle (XV, 25) donne des vers d'un certain *Volcatius Sédigitus*, renfermant une classification des comiques latins dans un ordre bien opposé à l'opinion qui a prévalu. Voici ce curieux passage :

Multos incertos certare hanc rem vidimus,
 Palmam poetæ comico cui deferant.
 Eum meo judicio errorem dissolvam tibi,
 Ut, contra si quis sentiat, nil sentiat.
 Cœcilio palmam statio do comico,
 Plautus secundus facile exsuperat ceteros,
 Dein Nævius, qui fervet, pretio tertio est,
 Si erit quod quarto detur, dabitur Licinio;
 Post insequi Licinium facio Attilium;
 In sexto sequitur hos loco Terentius;
 Turpillius septimum, Trabea octavum obtinet;
 Nono loco esse facile facio Lucium;
 Decimum addo, causa antiquitatis, Ennium.

Varron place Cécilius au premier rang pour l'intrigue, Térence pour les mœurs, Plaute pour le dialogue : « In argumento Cœcilius poscit palmam, in ethesi Terentius, in sermonibus Plautus. » — Balzac dit quelque part, à propos de cet étrange classement des

céron, ainsi qu'**Attilius**, qu'il caractérise par l'épithète de *ferreus*. **Turpilius** est très-souvent cité par Varron et Nonius; Cicéron fait mention de **Trabéa**, dont il rapporte quelques vers. Donat parle de **Lucius**, qui avait composé le *Pison*.

Aux yeux des modernes, toute la gloire de la comédie latine est dans **Plaute** et **Térence**, qui ont laissé dans leurs imitations de la comédie grecque des modèles que le théâtre moderne a souvent reproduits. Plaute, **Ombrien** de naissance¹, poète et acteur, avait gagné à ce métier quelque argent qu'il perdit dans des spéculations : réduit pendant quelque temps à tourner la meule au service d'un meunier, cette misérable condition ne l'empêchait pas de travailler pour le théâtre. Térence, né à Carthage², d'abord esclave, puis affranchi, devint l'ami de Scipion et de Lélius, qui l'aiderent, dit-on, dans la composition de ses comédies. Ces deux poètes imitèrent la comédie nouvelle des Grecs, en l'appropriant au goût et aux mœurs des Romains.

Plaute avait composé un très-grand nombre de comédies; Varron porte à cent trente celles qu'on lui attribuait, mais il n'en reconnaît que vingt et une qui lui appartiennent réellement. Les autres avaient été mises sous le patronage de son nom. Il nous en reste vingt, dont voici les titres : *Amphitryo*, *Asinaria*, *Aulu-*

poètes comiques de Sédigitus : « N'y a-t-il pas eu un certain faquin de l'antiquité qui, s'étant mêlé de donner des rangs aux poètes comiques, a eu l'effronterie d'en mettre six (c'est cinq qu'il fallait dire) devant Térence, après lequel tous les autres doivent être? y eut-il jamais juge plus injuste que celui-là, qui méritât mieux de perdre sa charge et d'être chassé de son tribunal avec ignominie? » *Dissertation au P. André*.

1. Né à Sarsine ou Saline, vers l'an 227; mort vers 184 avant J. C.

2. 193 avant J. C., mort vers l'an 139, peu de temps après un naufrage, au retour d'un voyage en Grèce, et, dit-on, de la douleur qu'il éprouva d'avoir perdu dans ce sinistre les manuscrits d'un grand nombre de comédies traduites ou imitées de Ménandre qu'il rapportait à Rome.

*laria, Captivi, Curculio, Casina, Cistellaria, Epidicus, Bacchides, Mostellaria, Menechmi, Miles gloriosus, Mercator, Pseudolus, Pœnulus, Persa, Rudens, Stichus, Trinummus, Truculentus*¹. Molière, après Rotrou, a imité l'*Amphitryon* de Plaute; il lui a emprunté l'*Avare*, tiré de l'*Aulularia*. Rotrou et Regnard ont traité les *Ménechmes*, l'un comme traducteur ou à peu près, l'autre en poète original.

Térence n'a laissé que six comédies : *Andria, Eunu-chus, Heautontimoroumenos, Adelphi, Phormio, Hecyra*. L'*Andrienne* a été transportée sur la scène française par Baron; Molière a trouvé dans les *deux Frères* (*Adelphi*) le sujet de l'*École des Maris*. Le *Phormio* a fourni l'idée des *Fourberies de Scapin*.

M. Patin va nous dispenser de caractériser les deux comiques romains : « Plaute, a-t-il dit², c'est le poète populaire qui veut plaire à tous, qui fait la part de tous, qui a, au besoin, une élégance exquise même dans les emportements de sa licencieuse gaieté; pour la populace, au contraire, force lazzis et quolibets; pour la masse du public, de l'observation, du comique qui fait au vice une rude guerre, l'exposant tout nu sur la scène, sans pitié et sans vergogne, à la risée des spectateurs, le faisant expirer, en moraliste impitoyable, sous les coups d'un sanglant ridicule.

« Térence, c'est le poète de la bonne compagnie, du beau monde, aimé des premiers rangs qu'il fait sourire, déserté de la foule dont il ne tient guère à provoquer la grosse gaieté; il ne peint que des vices aimables, d'intéressants désordres; il se complait surtout dans la peinture naïvement élégante des affections les plus générales, les plus universelles, du cœur humain, de celles qui

1. La traduction de Plaute, par M. Naudet, reproduit fidèlement les beautés de l'original, et le savant commentaire qui l'accompagne dissipe les obscurités du texte au double flambeau de l'histoire et de la philologie.

2. *Mélanges de littérature*.

résultent, pour l'homme, de la différence des sexes, de la diversité des âges, des rapports de famille. Le tableau des quatre âges, dans Horace, est comme une analyse du théâtre de Térence. Pour Plaute, je l'appellerais volontiers le Juvénal de Rome républicaine. »

Immédiatement après Térence, qui, comme Plaute, avait laissé à ses personnages le costume grec tout en peignant souvent les mœurs romaines, la comédie prit un caractère plus national, en recherchant ses modèles dans la société romaine; de *palliata* qu'elle était, elle devint *togata*, et elle eut pour principaux interprètes **Atta**¹, que nous connaissons seulement par la mention qu'en fait Horace, et **Afranius**², également cité par le satirique latin, et recommandé par les éloges que lui accorde Quintilien. Nous possédons quelques fragments d'Afranius.

Lorsque le goût frivole et fastueux des dernières années de la république eut arrêté l'essor de la comédie, on vit reparaître les *Atellanes*, canevas donnés par le poète et brodés par les acteurs, petits drames plaisants et licencieux ébauchés dans l'orgie. **L. Pomponius** et **Q. Nénius** s'y firent un nom. Les *Mimes*, genre analogue aux *Atellanes*, envahirent surtout le théâtre et se rapprochèrent par la liberté du langage de la comédie ancienne des Grecs. La satire politique y prit place à côté des sentences morales. Les maximes recueillies sous le nom de **Publius Syrus** sont tirées des mimes de ce poète, qui se distingua au théâtre, du temps de Jules César, avec ce **Labérius** qui, forcé par l'autorité du dictateur de venir lui-même remplir un rôle dans une de ses pièces, déplora cette contrainte imposée à la vieillesse d'un chevalier romain, dans des vers admirables que **Macrobe** nous a conservés. **Cnéius Mattius** écrivit aussi des *Mimiambes* en vers scazons.

1. Nonius rapporte quelques vers isolés de ce poète.
2. Le vers d'Horace sur Afranius est légèrement ironique :

Dicitur Afrani toga convenisse Menandro.

Genre épique. — Les poèmes épiques de cette époque ont laissé peu de traces. Nous retrouvons dans ce genre les noms déjà illustrés par la tragédie ou la comédie. Livius Andronicus traduisait l'Odyssée, Cn. Nénius composa, dans le mètre saturnin, le récit héroïque de la première guerre punique. Ennius surpassa ces essais par ses *Annales romaines*, épopée historique qui, remontant jusqu'au berceau de Rome, s'arrêtait à l'époque où vivait ce poète. De nombreux fragments d'Ennius, malheureusement peu étendus, attestent une composition rude, mais vigoureuse.

Cicéron, dans sa jeunesse, composa sur les guerres de Marius un poème héroïque dont nous possédons, entre autres fragments, une fort belle comparaison, que Voltaire a traduite. Plus tard, l'orateur romain célébra en vers son propre consulat. On serait tenté de croire que le vers rapporté par Juvénal :

O fortunatam natam me consule Romam !¹

est une méchante invention du satirique, s'il n'était pas cité par le grave Quintilien. Plutarque traite favorablement les essais poétiques de Cicéron.

Genre satirique. — Suivant Quintilien, la satire est d'origine romaine² : on en attribue l'invention à Ennius. Elle avait pour objet principal la censure des mœurs, et elle suppléait la comédie personnelle des Grecs, que la rigueur des lois romaines bannissait du théâtre. Pacuvius entra dans la même voie, et il y fut suivi par Lucilius, qui surpassa ses devanciers. Ce poète, né à Suessa 148 ans avant J. C., écrivit trente livres de

1. On a traduit ainsi ce vers ridicule :

O Rome fortunée
Sous mon consulat née !

2. *Satira tota nostra est.* Cela est vrai de la forme, et non du fond. L'esprit satirique est de tous les temps.

satires, dont il nous reste des fragments. Comme écrivain, Lucilius est supérieur à Ennius et à Pacuvius. Cicéron l'estimait, et il a été loué par Quintilien. Horace, si sévère à l'égard des poètes qui l'avaient précédé, mêle cependant quelques éloges aux reproches qu'il lui adresse :

Quam flueret lutulentus, erat quod tollere velles¹.

Après Lucilius, **Varron** d'Atax, né dans la Gaule narbonnaise, tenta la satire sans y réussir beaucoup, si nous en croyons le témoignage d'Horace².

Marcus Térentius Varron, né à Rome 116 ans avant J. C., mort âgé de quatre-vingt-dix ans, grammairien, philosophe, historien et poète, le plus savant des Romains, composa des satires auxquelles il donna le nom de *Ménippées*, du nom de Ménippe, philosophe cynique renommé par la vivacité mordante de son esprit. Ennius avait employé dans ses satires des mètres différents; Varron alla plus loin, et il entremêla de la prose à des vers de différente mesure. Nous ne connaissons ces compositions que par le témoignage des anciens et de courts passages que rapporte Nonius. Ainsi les seuls monuments de la satire romaine pendant cette période sont quelques vers épars d'Ennius et de Pacuvius et les nombreux fragments de Lucilius.

Genre didactique. — La poésie didactique débuta à Rome par un chef-d'œuvre. Titus **Lucretius Carus**, contemporain de Cicéron, avait étudié la philosophie à

1. « Il y avait quelque chose à prendre au milieu de ce courant bourbeux. »

2. Hoc erat, experto frustra Varrone Atacino,
Atque quibusdam aliis, melius quod scribere possim.
Sat. I, x, 46.

« Après les essais avortés de Varron d'Atax et de quelques autres, la satire était ce que j'avais de mieux à faire. »

Athènes. Il en rapporta une vive admiration pour le système de Démocrite et d'Épicure et une conviction profonde. Il composa son poème sur la *Nature des choses* autant par prosélytisme que par inspiration. Cette philosophie matérialiste, qui supprime les craintes comme les espérances d'une autre vie, lui paraissait la condition du bonheur de l'homme ici-bas : étrange et déplorable erreur ! Mais cette foi ardente de Lucrèce donne aux parties même les plus didactiques de son poème un mouvement de logique passionnée qui entraîne ; lorsqu'il raconte, qu'il décrit ou qu'il chante, sa forte imagination, son inspiration véhémement, enfantent une poésie rude encore, mais sublime, qui frappe plus vivement peut-être que la perfection soutenue de Virgile¹. On pense que Lucrèce est mort fou à l'âge de quarante-quatre ans. L'athéisme eût suffi à troubler sa raison, et on croit qu'il y ajouta l'intempérance.

Poésies fugitives. — Catulle (86-40 av. J. C.), contemporain de César, que ses épigrammes n'ont pas épargné, semble, par la perfection de son style, un poète du siècle d'Auguste ; mais il ne faut pas oublier les dates au détriment de sa gloire. Dans des pièces de peu d'étendue, ce poète a répandu à pleines mains le sel attique, la grâce ingénue, le sarcasme amer, la délicatesse du sentiment. Génie varié et puissant, inimitable dans les genres secondaires, au niveau de la grande poésie, il a devancé Virgile dans ses *Noces de Thétis et de Pélée*, où il décrit la passion et le désespoir d'Ariane

1. M. Villemain, qui n'a pas ménagé les doctrines de Lucrèce, admire le poète aussi vivement qu'il blâme le philosophe : « Quelle passion, s'écrie-t-il, et quelle poésie Lucrèce n'a-t-il pas mêlée aux dogmes d'Épicure ! avec quelle inimitable énergie et quel sombre pathétique n'a-t-il pas décrit la formation et les souffrances de la société ! Saint-Lambert a rencontré le même sujet dans son quatrième chant ; mais où est la poésie de Lucrèce ? où sont ces vers qu'on n'oublie pas. ces expressions qui animent la nature, et cette sensibilité qui la divinise pour le poète athée ? »

avec une vérité et une énergie que le chantre de Didon n'a pas surpassées.

Lucrèce et Catulle forment la transition de la période qu'ils terminent au siècle d'Auguste ; et ici je ne puis m'empêcher de citer une ingénieuse et poétique comparaison, que j'emprunte encore à M. Patin : « La maturité, qui n'a manqué à aucune littérature, que nous avons connue aussi, qui s'est produite chez nous absolument comme chez les Romains, est quelquefois pressentie, devancée même par des génies heureux, par des Catulle, des Lucrèce même. Il y a dans l'année des jours intermédiaires qui ne sont déjà plus l'hiver, qui ne sont pas encore le printemps, et où certaines plantes, sentant, on le croirait, l'approche de la tiède saison, se couvrent prématurément, imprudemment, comme disent les poètes, de fleurs et de feuillage. Eh bien ! c'est ainsi que fleurit, que verdit, dans les vers de Lucrèce et de Catulle, la poésie de Virgile et d'Horace. »

Deuxième époque. — Siècle d'Auguste ou époque classique

(âge d'or de la poésie latine).

(44 av. J. C. — 14 ap. J. C.)

Par scrupule de méthode nous appliquerons encore à cette période la division par genres, qui nous force à scinder en différentes parties le génie des poètes qui l'ont illustrée. Nous verrons reparaître sous différents chefs Virgile, Horace, Ovide, qui ont pris le parti de chercher et qui ont trouvé la gloire dans des compositions diverses.

Genre épique. — Parmi les poètes qui tentèrent l'épopée avant Virgile, Horace nomme avec éloges **Pollion** et **Varius** :

Pollio regum

Facta canit, pede ter percusso : forte epos. acer

Ut nemo, Varius ducit¹.

1. « Pollion chante les exploits des rois, en frappant trois fois

L'éloge peut être suspect à l'égard du consul Pollion ; quelques vers de Varius qui nous sont parvenus attestent un véritable talent poétique. Tibulle parle bien haut de son ami **Valgius** :

Valgius, æterno propior non alter Homero¹.

On cite encore **C. Rabirius** : *cognitione non indignus, si vacat*, dit Quintilien, mince éloge qui arrête nos regrets, et **Furius Bibacélus**, mentionné par Catulle, Suétone, Tacite, Quintilien ; le vers d'Horace :

Furius hibernas cana nive conspuat Alpes²,

lui assure l'immortalité.

Tous ces poètes, quelle qu'ait été leur valeur, paieraient sans doute à côté de **Virgile**³. *L'Énéide* est un de ces monuments impérissables qui ne lassent pas l'admiration. Cependant Virgile ne l'avait pas conduite au point de perfection qu'il voulait atteindre. Il est vrai que, pour l'intérêt de l'action et le dessin des caractères, Virgile est resté au-dessous d'Homère ; mais la beauté continue du style, le charme des descriptions, la vérité des passions, l'intérêt des épisodes, placent encore au premier rang ce poème que son auteur voulait sincèrement dérober à la postérité. *L'Énéide* renferme une *Odysée* et une *Iliade* ; l'*Odysée* est en récit, l'*Iliade* est en action, et elle remplit les derniers chants du poème, qui paraissent inférieurs aux premiers⁴.

la mesure (en vers trimètres) ; Varius, dans son incomparable énergie, entraîne l'épopée. »

1. « Valgius, plus voisin que personne de l'immortel Homère. »

2. « Furius conspuat (conspuer, couvrir de salive) de blanche neige les Alpes glacées. »

3. Né à Andes, village près de Mantoue, le 15 octobre, 70 ans avant J. C. ; mort à Brindes, l'an 19 avant J. C., à l'âge de cinquante et un ans.

4. Parmi tous les ouvrages composés à l'occasion de l'*Énéide*, il convient de distinguer les *Études sur Virgile*, par M. Tissot.

Les *Métamorphoses* d'Ovide ¹ appartiennent au genre héroïque; elles se composent de deux cent quarante-six fables, qui commencent au chaos et qui se terminent à la mort de César. L'auteur a su réunir ces fables disparates, qui n'ont de commun qu'un dénouement analogue, par un lien léger et flexible, que d'ingénieux artifices prolongent avec bonheur et conduisent, à travers mille détours, jusqu'au terme de ces récits mêlés et distincts, dont la suite présente comme une galerie de tableaux dans un cadre unique. Ovide n'est pas le plus éminent, mais le plus facile de tous les génies poétiques, et, seul entre tous, il a cet honneur d'avoir improvisé pour la postérité. L'esprit, dont il abuse, a prévenu la perte de son génie qu'il dissipe. Dans sa prodigalité, qui ne l'épuise pas, il disperse sa force; mais il conserve une vive lumière, et c'est par là qu'il échappe aux conséquences presque inévitables de l'improvisation poétique.

Genre lyrique. — La poésie lyrique, à part quelques essais de Catulle, est tout entière dans les odes d'Horace ²; mais les odes d'Horace représentent sous toutes ses faces la poésie lyrique, depuis le dithyrambe jusqu'à la chanson. On ne louera jamais assez la flexibilité de ce talent si pur, si varié, si puissant, qui a touché toutes les cordes de la lyre. Quelle majesté et quelle grâce! quelle force et quelle délicatesse! Tous les tons lui sem-

Ce livre de saine critique, plein de savoir, de nobles pensées, de rapprochements utiles, est une excellente lecture qui doit être recommandée à nos jeunes humanistes.

1. Né à Sulmone, 43 ans avant J. C., mort à Tomes, sur le Pont-Euxin, l'an 17 de J. C., âgé de cinquante-neuf ans.

2. Horace, né à Vénuse, dans la Pouille, 65 ans avant J. C., mourut à Rome, l'an 8 avant J. C., à l'âge de cinquante-sept ans. On peut consulter sur Horace la savante biographie de M. Walckenaer, *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*; et on doit lire dans les *Mélanges* de M. Patin plusieurs morceaux sur la littérature du siècle d'Auguste. M. H. Rigault a finement apprécié le génie lyrique d'Horace dans une étude qui précède la traduction en vers des odes par M. Anquetil.

blent naturels, soit qu'il nous introduise dans le conseil des dieux pour y recueillir des oracles qui annoncent la grandeur de Rome, ou que, dans le sénat romain, il mette sous nos yeux le dévouement de Régulus ; s'il déplore la chute des croyances, on croit entendre un prêtre inspiré, et s'il célèbre les victoires d'un jeune héros, il suit avec Pindare l'essor de l'aigle dans les hautes régions de la poésie ; il emprunte la voix des oracles pour menacer le perfide ravisseur d'Hélène ; puis, quittant ces hauteurs, avec quelle grâce il réconcilie deux amants ! quelle touchante sympathie, lorsqu'il console, par sa propre douleur, la douleur d'un ami ! quelle douce mélancolie, lorsqu'il voit fuir d'un vol rapide les années qui emportent nos plaisirs ! Tantôt c'est Pindare ou Stésichore, tantôt Anacréon ou Sappho, et toujours c'est Horace ; car il met partout son empreinte par la vérité de ses émotions et par l'originalité de son style, ce style dont Montaigne a dit excellemment : « Horace ne se contente point d'une superficielle expression, elle le trahirait : il voit plus clair et plus outre dans les choses ; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures, pour se représenter ; et les luy faut outre l'ordinaire, comme sa conception est outre l'ordinaire. »

Genre didactique. — Dans le *genre didactique*, nous retrouvons **Virgile**, avec ses *Géorgiques*, qui passent, à bon droit, pour le chef-d'œuvre de la poésie latine, et **Ovide**, qui, dans ses *Fastes*, a paré d'une poésie élégante une érudition solide. *L'Art d'aimer*, le *Remède d'amour*, ou, comme on l'a traduit ingénieusement, l'Art de ne plus aimer, appartiennent, ainsi que *l'Art de conserver la beauté* et un fragment sur la *Pêche*, au même genre. *L'Épître aux Pisons* ou *l'Art poétique* d'Horace est un chef-d'œuvre de poésie didactique. On rapporte avec vraisemblance au siècle d'Auguste le poème de **Manilius** sur *l'Astronomie*, quoiqu'il tienne, par l'obscurité et

l'effort continu, à la manière qui caractérise l'époque suivante. Manilius se montre véritablement poète dans quelques-uns de ses épisodes; il l'est surtout par le style, riche d'images et de métaphores. Nous possédons encore un poème sur l'*Astronomie* par **Germanicus**. On doute qu'il soit l'ouvrage du grand Germanicus, et il paraît appartenir à un temps de décadence.

Genre bucolique ou pastoral. — La *poésie pastorale* est représentée au siècle d'Auguste par les *Bucoliques* de Virgile. Ces admirables essais du prince des poètes latins atteignent déjà la perfection. Tous les genres de beauté s'y trouvent réunis, depuis l'élégante simplicité de la pastorale jusqu'à la majesté de l'épopée et l'inspiration de l'ode ¹.

Genre élégiaque. — L'élégie a eu pour interprète **Ovide**, qui s'est fait, dans ses *Héroïdes*, le secrétaire des amantes délaissées, et qui a exprimé ses propres douleurs et ses passions dans trois autres recueils d'élégies, les *Amours*, les *Tristes* et les *Épîtres écrites du Pont*. Ovide avait été précédé par Cornélius **Gallus**, auquel Virgile a dédié sa dixième églogue, et qui composa plusieurs livres d'élégies dont il ne nous reste rien; par **Propertius** et **Tibulle**, qui brillent au premier rang des poètes érotiques. Propertius, né en Ombrie 52 ans avant J. C., peint avec énergie les transports de l'amour; son

1. « Virgile, dit M. Tissot, a pris successivement, et avec le même bonheur, le ton de la pastorale, de l'élégie, de la fable, de l'épopée, de l'ode, de la comédie même. » On lit dans Marmontel : « Il n'est pas de galerie si vaste qu'un peintre habile ne pût décorer avec une des églogues de Virgile. » Cette opinion d'un homme à qui l'on ne reprochera pas un excès d'admiration pour les anciens est le plus bel éloge des *Bucoliques*. Elle suffirait pour mettre le poète latin hors de toute comparaison avec ses nombreux imitateurs. — Cela est vrai, mais Virgile ne surpasse pas Théocrite son modèle. M. Rossignol a publié un important travail sur les églogues de Virgile : Heyne n'avait pas épuisé la matière.

style pur a plus de fermeté que n'en comporte habituellement le genre qu'il a cultivé; il emploie, souvent avec goût, une érudition mythologique qui multiplie dans ses vers d'ingénieux rapprochements. Tibulle est le symbole de la grâce et de la mollesse voluptueuse. Boileau a heureusement caractérisé l'aimable génie de ce poète :

Amour dictait les vers que soupirait Tibulle.

Genre satirique. — Horace reparait encore, et toujours avec la même supériorité, comme représentant de la *satire* et comme inventeur de l'*épître*, dans laquelle il aborde familièrement la morale, la philosophie et l'histoire littéraire.

Genre dramatique. — Le théâtre, sous Auguste, ne présente guère que les *Mimes*, petites comédies d'ordre secondaire dans lesquelles *Labérius* et *Publius Syrus* avaient rivalisé de talent à la fin de l'époque précédente. La comédie proprement dite vivait sur les pièces de Plaute et de Térence : la tragédie était abandonnée, et il est probable que les pièces de ce genre composées à cette époque n'étaient pas destinées à la représentation. Aucune de ces tragédies ne nous est parvenue, et on regrette surtout la perte de la *Médée* d'*Ovide* et du *Thyeste* de *Varius*.

Troisième époque. — Siècle de la décadence.

(14-139 ap. J. C.)

La poésie ne pouvait se soutenir longtemps à la hauteur où l'avait portée le siècle d'Auguste : aussi ne tarda-t-elle pas à dégénérer sous ses successeurs. Cette seconde époque n'est pas sans éclat. Elle offre encore, notamment dans la poésie héroïque et dans la satire, des noms glorieux.

Genre épique. — Un homme de génie, enlevé prématurément à la poésie, *Annéus Lucain*¹, victime de

1. Né l'an 42 de J. C., mort à vingt-neuf ans.

Néron, dont il avait été l'admirateur, aborda avec succès la poésie héroïque. La *Pharsale* n'est pas, à proprement parler, une épopée, mais un poème héroïque et philosophique remarquable par la force du style, l'élévation des pensées et la vigueur des caractères. Le stoïcisme, qui domine, nuit à la vérité des passions; l'absence forcée du merveilleux laisse aux héros des proportions humaines, et la suite des événements, accomplis sur différents théâtres, ne constitue pas une véritable unité. Malgré ces défauts, auxquels il faut ajouter l'enflure d'un style constamment tendu, sonore plutôt qu'harmonieux, la *Pharsale* est encore une œuvre de haute poésie.

Silius Italicus (25-100 de J. C.), dont la patrie n'est pas bien connue, passa par toutes les dignités de l'empire, vécut dans l'opulence et mourut dans la retraite: possesseur des maisons de campagne de Cicéron et de Virgile, qu'il admirait et qu'il prit pour modèles, il ne lui manquait que leur génie. Dans sa jeunesse, il s'était distingué comme orateur, et, dans sa vieillesse, il essaya de devenir poète. Le sujet de son poème, qui se compose de dix-sept chants, est la seconde guerre punique. Silius manque d'inspiration, mais il rencontre des traits heureux, et on remarque des descriptions de batailles et quelques discours. Il a suivi, en maigre historien, l'ordre des temps, et il a ajusté aux événements un merveilleux sans intérêt ni vraisemblance.

Publius Papinius Statius fut, sous Domitien, le poète favori des Romains. Il dépensait son esprit, et il en avait beaucoup, à composer une foule de pièces de circonstance, qui nous sont parvenues sous le nom de *Silves*; mais il s'exerça aussi dans la grande poésie. La *Thébaïde*, en douze chants, célèbre la guerre civile des fils d'Œdipe, et ne manque pas d'intérêt. L'exagération gâte ses inventions, qui ne sont pas sans hardiesse, et l'affectation, son style. Stace s'était mis sous le patronage de Virgile, qu'il désespérait d'égaliser, modestie bien

rare aux époques de décadence. On sait que son poëme se termine ainsi :

Nec tu divinam Æneida tenta,
Sed longe sequere, et vestigia semper adora¹.

Stace mourut trop tôt pour achever son *Achilléide*, autre essai d'épopée : né à Naples l'an 61 de J. C., il mourut en 96.

Valérius Flaccus fleurit sous Vespasien, et mourut jeune encore (88 de J. C.) à Padoue, où il était né, selon toute vraisemblance, et où il passa sa vie. Ce poëte, dont le style et la versification sont remarquables, a imité les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes. Il abonde en descriptions poétiques et en comparaisons ingénieuses ; il a de l'énergie et de la couleur, mais l'affectation le conduit souvent à l'obscurité. La multiplicité des épisodes nuit à l'unité, et par conséquent à l'intérêt de son poëme.

Genre satirique. — La satire, dans laquelle Horace avait porté la piquante délicatesse de son esprit sensé et railleur, reçut de Perse et de Juvénal un nouveau caractère. Aulus **Persius Flaccus**, né à Volaterra l'an 34 de J. C., mort à Rome l'an 62, formé par les leçons du philosophe stoïcien Annéus Cornutus, prit sa mission de satirique de son ardent amour de la vertu et du dégoût que lui inspirait la corruption de ses contemporains, à laquelle, du reste, il ne fut jamais mêlé. La timidité de son caractère et la faiblesse de sa santé l'éloignèrent du commerce des hommes. Né dans l'opulence, élevé dans la vertu, il n'a pas cette amertume que l'envie donne aux misérables, ni, dans la poursuite du vice, cette impudence de langage qui rend le poëte lui-même complice de la corruption qu'il flétrit. La corruption, pour Perse, est quelque chose d'abstrait : aussi l'attaque-

1. « N'essaye pas d'atteindre la divine Énéide ; contente-toi de la suivre de loin et de baiser religieusement la trace de ses pas. »

Il en général, et non dans les individus. Il moralise envers et avec indignation, voilà tout. Ses satires sont des sermons de stoïcien qui n'atteignent personne directement, et que d'ailleurs on peut fort bien ne pas comprendre. L'obscurité de Perse est proverbiale; elle désespérerait saint Jérôme, qui, par un assez mauvais jeu de mots, voulut le rendre clair en le brûlant. La méthode est trop expéditive, car si Perse est obscur, il est digne qu'on se donne la peine de le pénétrer. Son style plein d'images est d'un poète ¹.

Juvénal (Décimus Junius), né 42 ans environ après J. C., passa sa jeunesse dans les écoles des rhéteurs, où il prit le goût de la déclamation. Il n'a rien de commun avec Perse, dont il fut le contemporain. De générale qu'elle était chez l'élève du stoïcien Cornutus, la satire devint personnelle dans Juvénal. L'indignation du poète s'attaque aux individus, et laisse soupçonner moins de haine contre le vice que de colère ou d'envie contre les corrompus heureux. Juvénal conçoit la vertu et connaît le vice; Perse conçoit le vice, connaît et pratique la vertu. Juvénal, malgré la véhémence de ses invectives et le faste de ses protestations vertueuses, ou plutôt par cela même, n'inspire pas une grande confiance :

La vérité n'a point cet air impétueux.

BOILEAU.

J'ajouterai que, s'il eût eu autant de respect pour la vertu que de haine pour le vice, il n'aurait pas souillé ses vers de tant d'images obscènes. Un satirique ne devrait pas donner prise contre lui, même au soupçon. Quoi qu'il en soit, Juvénal, déclamateur éloquent, est un écrivain distingué, vraiment poète. Ses seize satires, parmi lesquelles on distingue surtout la sixième, sur les *Femmes*, la huitième, sur la *Noblesse*, et la dixième, sur

1. M. Théry a traduit Perse avec une concision énergique et souvent élégante. M. Desportes a également réussi dans ce périlleux travail; mais il commente quelquefois l'original pour arriver à la clarté.

les *Vœux*, sont le monument le plus durable de la poésie de cette époque ; il est vrai de dire avec Boileau :

Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses vérités,
Étincellent pourtant de sublimes beautés.

Juvénal mourut dans un âge avancé, à Syène, en Égypte, ou à Pentapolis, en Libye, où Adrien l'avait relégué comme chef d'une cohorte : honneur dérisoire et homicide qui expiait une allusion peut-être involontaire¹.

On nomme encore, parmi les satiriques de cette époque, **Pétrone**, dont le *Satyricon*, roman licencieux mêlé de vers, contient un long morceau fort remarquable contre les mœurs des Romains, et **Sulpicia**, dame romaine, qui a composé un poème de soixante et dix vers qui a été conservé.

Il faut ajouter à ces noms celui de **Turnus**, qui vivait sous le règne de Néron. Nous n'avons de ce poète qu'un seul vers et un hémistiche. Les trente vers contre les poètes flatteurs de Néron, que Wernsdorf² a mis sous son nom par une méprise étrange, récemment relevée, appartiennent à Balzac, et font partie d'une pièce plus étendue, adressée au marquis de Montausier, qui figure parmi les poésies latines de notre prosateur.

L'épigramme, dans le sens moderne, est de la satire en petite monnaie. Celles de **Martial** sont bien frappées, et les meilleures parmi celles qu'il a laissées circulent encore. Martial n'avait eu dans ce genre d'autre devancier que Catulle, et il a servi de modèle aux épigrammatistes français. Le recueil des *Épigrammes* de Martial, formant quatorze livres, jette une vive lumière sur les mœurs de Rome sous les derniers Césars. Martial, né à Bilbilis, en Espagne (40 ans après J. C.), passa à Rome la plus grande partie de sa vie, vivant de flatterie et de

1. Parmi les nombreuses traductions de Juvénal qui ont paru de nos jours, on remarque surtout la traduction en vers de M. Jules Lacroix et la traduction en prose de M. Eugène Despois.

2 Volume III du recueil *Poete latini minores*.

médiance : Domitien le fit chevalier et tribun. Dans sa vieillesse, il retourna en Espagne, où il mourut âgé de plus de soixante ans.

Apologue ou fable. — **Phèdre**, qu'on croit affranchi d'Auguste, aurait vécu sous Tibère et composé à cette époque ses *Fables*, dont les sujets, empruntés à Ésope, sont relevés par le choix des détails et l'élégance du style. La vie et les fables de Phèdre ont été l'objet de beaucoup de controverses¹; mais on est d'accord pour admirer la pureté et l'élégante simplicité de son style.

Genre dramatique. — Les tragédies mises sous le nom de **Sénèque** (3-68 ap. J. C.), au nombre de dix, ne sont pas, à proprement parler, des œuvres dramatiques. Composées pour l'école et non pour le théâtre, elles présentent peu d'intérêt; mais elles offrent des détails ingénieux et une foule de vers remarquables. La recherche des antithèses, l'affectation de la forme sententieuse, la subtilité des idées, sont rachetées de temps en temps par des beautés d'un ordre supérieur. La plupart des critiques attribuent ces compositions à Sénèque le philosophe, précepteur et victime de Néron; d'autres pensent qu'elles sont d'un autre Sénèque, contemporain de Trajan. Quoi qu'il en soit, le style des deux auteurs présente beaucoup d'analogie; le tragique, s'il est distinct du philosophe, aurait écrit en prose comme son homonyme, et le philosophe n'aurait pas écrit en vers autrement que le tragique².

Il nous reste, sous le nom de Sénèque, dix tragédies, dont voici les titres : *Médée*, *Hippolyte*, les *Troyennes*, *Agamemnon*, *Œdipe*, *Thyeste*, *Hercule furieux*, *Hercule*

1. Ces discussions ont été résumées et éclaircies avec sagacité par un savant professeur de l'université, M. Fleutelot, dans une dissertation intéressante qui précède sa traduction du fabuliste.

2. On peut consulter sur les poètes de cette époque Schœll, t. II, *Histoire de la littérature romaine*, et surtout M. D. Nisard, *Études sur les poètes latins de la décadence*.

au mont *Cæta*, la *Thébaïde*, *Octavie*. Cette dernière est la seule dont le sujet soit tiré des annales de Rome. On cite encore, sous les empereurs, d'autres poètes tragiques, entre autres *Émilius Scaurus*, qui, soupçonné d'une allusion offensante et accusé par Tibère, se donna la mort (il avait composé un *Atrée*) ; *Curatius Maternus*, auteur d'une *Médée*, d'un *Thyeste*, et de quelques tragédies sur des sujets romains, tué par ordre de Domitien. *Pomponius Sécundus*, contemporain de Sénèque, a été loué par Pline le jeune et par Quintilien ; mais les éloges contemporains ne font pas autorité¹.

Genre didactique. — Le dixième livre du traité de *Columelle*, de *Re rustica*, étant écrit en vers, appartient à la poésie didactique. Il a pour objet les jardins, *cultus hortorum*. Columelle remplit avec une élégante simplicité la lacune que Virgile regrettait de laisser dans ses *Georgiques*, lorsqu'il disait :

Verum hæc ipse equidem spatilis exclusus iniquis
Prætereo, atque aliis post commemoranda relinquo.

On rapporte à la même époque le poème technique, et pourtant élégant, de *Térentianus Maurus* sur la prosodie latine. C'est dans ce poème que se trouve

1. Pline le jeune parle, dans une de ses lettres, de *Verginius Romanus*, qui avait réussi dans la comédie. Voici ce que dit sur ce poète M. Schæll, dans son *Histoire de la littérature latine* : « Après avoir fait des mimes dont Pline parle avec enthousiasme et des comédies dans lesquelles il imita Ménandre, et pour lesquelles il mérita d'être nommé à côté de Plaute et de Térence, Verginius s'essaya aussi dans le genre de l'ancienne comédie et y montra du génie, de la grandeur, de l'esprit et de l'élégance. Il exalta, ajoute Pline, la vertu et châtia le vice, en usant avec décence des noms fictifs et avec vérité de ceux qui n'étaient pas déguisés. Après un tel éloge, il est bien à regretter pour l'histoire du théâtre romain que le temps ne nous ait pas conservé le moindre fragment des pièces de Verginius. Comment à Rome, et surtout sous les empereurs, pouvait-on reproduire, même dans les sociétés particulières, la liberté de l'ancienne comédie grecque antérieure à Ménandre ? »

l'hémistiche si souvent cité : *Habent sua fata libelli*. **Priscien** et **Aviénus** ont mis en vers, à la même époque, la description de la terre.

Quatrième époque. — Chute de la poésie.

(139-476 ap. J. C.)

La quatrième époque de la poésie latine, où se produisent les premiers poètes chrétiens, ne présente parmi les païens que deux écrivains dignes d'attention : **Calpurnius** et **Claudien**.

Calpurnius, originaire de Sicile, vivait sous le règne de Dioclétien. Ce poète bucolique ne manque ni de grâce ni d'élégance. Né sous le même ciel que Théocrite, il a cultivé le même genre, et il a su conserver à la langue de Virgile, dans une époque de décadence, quelques-unes des qualités que les grands écrivains lui avaient données. On lit encore **Calpurnius**. Il serait injuste de ne pas nommer, à côté de **Calpurnius**, un autre poète bucolique d'un mérite à peu près égal, **Némésianus**, dont nous possédons quatre églogues qui ne sont pas sans valeur. **Calpurnius** et **Némésianus** manquent d'originalité.

Claudien (365-408 ap. J. C.), né à Alexandrie, en Égypte, florissait sous Honorius et Arcadius. On ne sait pas s'il a survécu à la disgrâce de Stilicon, dans laquelle il fut enveloppé. **Claudien** excita l'admiration de ses contemporains ; il jouit de la faveur des princes, et on lui éleva une statue. L'emphase de ce poète, toujours tendu, devait plaire à un siècle dégénéré. Le style déclamatoire, la recherche constante de l'effet, la monotonie du rythme, n'étouffent pas complètement certaines qualités qui maintiennent **Claudien** au rang des poètes. Il a souvent une force réelle et de l'élévation ; mais il manque de souplesse et fatigue par ses hyperboles. Ses invectives contre **Rufin** sont éloquentes. Le plus connu de ses poèmes, *l'Enlèvement de Proserpine*, contient des dis-

cours et des descriptions qui, réserve faite des défauts communs à tous ses ouvrages, attestent le sentiment poétique ; on s'étonne de trouver encore de pareilles inspirations dans le voisinage de la barbarie qui envahissait l'empire romain.

Au commencement du cinquième siècle, nous rencontrons un poète, Gaulois d'origine, dont les vers ont encore une certaine élégance. **Rutilius Numatianus**, né à Poitiers, devint préfet de Rome vers l'an 415, et revint en Gaule quelques années après. Ce voyage est le sujet d'un petit poème ou itinéraire dont la première partie nous est parvenue. On y trouve une foule de détails agréables dans les descriptions et quelques traits de philosophie mélancolique bien exprimés. Je citerai le distique suivant :

Non indignemur mortalia corpora solvi :
Cernimus exemplis oppida posse mori.

Voici encore deux vers descriptifs qui font image :

Incipit obscuros ostendere Corsica montes,
Nubiferumque caput concolor umbra levat.

Ajoutons le trait suivant, dont les nageurs apprécieront la vivacité pittoresque et la justesse poétique :

Captiva natantibus unda
Sustinet alterno brachia lenta sono.

Rutilius était un païen zélé.

Parmi les chrétiens, il faut citer les suivants :

Ausone, né à Bordeaux l'an 309 de J. C., poète ingénieux et fécond ; il a traité avec talent un très-grand nombre de sujets et a surtout réussi dans le genre épigrammatique et le genre descriptif.

Saint Paulin, évêque de Nola, vers l'an 553, formé à la poésie par les leçons d'Ausone, mais inférieur à son maître.

Prudence, né en Espagne (348 ap. J. C.), poète

lyrique et didactique qui florissait dans les dernières années du quatrième siècle de notre ère. Il a composé des hymnes pour les jours de fête et d'autres en l'honneur des principaux martyrs de la foi chrétienne. On a de lui deux poèmes : l'un, sur Dieu, dans lequel il réfute la doctrine des sabelliens ; l'autre qui retrace les combats intérieurs de l'âme humaine partagée entre le devoir et la volupté, et qui a pour titre *Psychomachie*. Un autre poème, contre Symmaque, est peut-être le monument le plus remarquable du talent poétique de saint Prudence.

Saint **Prosper** d'Aquitaine (403-463 ap. J. C.), fervent admirateur de saint Augustin, a composé sur la *Grâce* un poème polémique dirigé contre les pélagiens et leurs successeurs les semi-pélagiens. Ce poème, où l'intolérance éclate en invectives véhémentes, est versifié avec talent et écrit d'un style assez correct dans sa rude et sombre énergie. Le titre *In Ingratos*, pour désigner les adversaires de la Grâce, semble un jeu de mots.

Sidoine Apollinaire, né à Lyon en 430, appartenait à une des familles les plus considérables de la Gaule méridionale : gendre d'Avitus, qui devint empereur, il fut préfet de Rome et patrice ¹, et plus tard évêque de Clermont. Ses poésies, parmi lesquelles on remarque trois panégyriques d'empereurs, sont remarquables par la facilité. Formé à l'éloquence et à la poésie dans les écoles encore florissantes de Lyon, Sidoine se rapproche des modèles de l'antiquité. « J'ai souvent trouvé, dit un juge compétent en matière de poésie latine ², dans saint Prosper, Sidoine Apollinaire et surtout Prudence, un heureux reflet du langage de la bonne époque. »

Cent ans plus tard, nous trouvons encore parmi les chrétiens deux poètes qui conservent, au milieu de la

1. Avitus lui fit élever une statue dans la bibliothèque de Rome.

2. M. L. Quicherat, membre de l'Institut.

barbarie commune, quelques traces de culture littéraire : c'est d'abord l'évêque africain **Corippus**, imitateur industriel des poètes du siècle d'Auguste dans le *Panegyrique de Justin le jeune*, et **Fortunat** (Venantius Fortunatus), que l'histoire des Mérovingiens nous montre à la cour de Sigebert et de Chilpéric, faisant force vers pour Brunehaut, et même en l'honneur de Frédégonde. Fortunat, né à Trévise¹, avait pris en Italie le goût des lettres pendant cette renaissance éphémère qui marqua le règne de Théodoric. La barbarie prévalut, et Fortunat, auprès des rois francs, oublia quelque peu la prosodie et la grammaire. C'est avec lui que finit la poésie latine².

DEUXIÈME PARTIE. PROSE.

§ 1^{er}. Orateurs.

Dans Rome républicaine, l'éloquence fut une puissance avant d'être un art; elle se développa naturellement au sénat, au forum et dans les camps. La nécessité de haranguer pour convaincre et pour émouvoir fit du don de la parole la condition du succès dans l'administration des affaires et le commandement des armées. L'art perfectionna plus tard le talent naturel de la parole, lorsque la Grèce envoya ses rhéteurs aux Romains.

L'histoire de l'éloquence romaine se partage naturellement en quatre époques : la *première époque*, qui commence avec la république, s'étend jusqu'à la lutte de Marius et de Sylla; la *seconde* embrasse les deux trium-

1. En 530.

2. On peut voir sur Ausone, saint Paulin, Sidoine et Fortunat, l'ouvrage de M. J. J. Ampère. Les *Récits mérovingiens* de M. A. Thierry contiennent sur Fortunat des détails piquants et pleins d'intérêt.

virats et finit avec la liberté romaine; la *troisième* comprend les premiers siècles de l'empire; et la *quatrième*, qui commence avec Constantin, se termine à la chute de l'empire d'Occident.

La première de ces époques nous a légué plus de noms illustres que de monuments; la seconde est tout entière dans Cicéron, les discours de ses rivaux d'éloquence politique ne nous étant pas parvenus; la troisième, qui conserve quelques traces de l'éloquence politique dans les délibérations du sénat dégénéré, est le règne des rhéteurs, des avocats, et l'avènement des premiers orateurs chrétiens; la quatrième nous montre le triomphe de l'éloquence chrétienne à côté des déclamations de l'école.

Première époque. — Naissance de l'éloquence latine.

(509-78 av. J. C.)

L'éloquence politique de cette première époque se retrouve fortifiée de toutes les ressources de l'art oratoire dans les harangues que Tite-Live prête aux personnages de son histoire. Ce ne sont pas des monuments originaux, mais des restitutions faites selon la vraisemblance des temps et des caractères. Nous n'avons ici à citer que quelques noms, sur la foi de la renommée: Cornélius **Céthégus**, dont Ennius, dans un passage rapporté par Cicéron, constate les succès et la popularité¹; **Caton** le censeur (232-147 av. J. C.), si célèbre par son animosité contre Carthage, et dont toutes les harangues se terminaient par le terrible *delenda est Carthago* (Cicéron admirait les discours de Caton); les deux **Gracques**, ces

1. Voici ce passage tel qu'il est rapporté dans *Brutus* :

Additur orator Cornelii' suaviloquenti
 Ore Cethegus Marcu', Tuditano collega,
 Marci filius.
 . . . Is dictus ollis popularibus olim,
 Qui tum vivebant homines, atque ævum agitabant,
 Flos delibatus populi, Suadæque medulla.

patriciens, tribuns populaires dont la parole était si puissante, que le sénat ne put en triompher que par l'épée et le poignard; **Marius**, dont la rude éloquence soulevait les passions de la multitude.

Parmi les orateurs du barreau on distingue **Servius Sulpicius Galba**, **Licinius Crassus**, le principal interlocuteur du *de Oratore* de Cicéron, et **Marc Antoine**, aïeul du triumvir, surnommé l'Orateur¹.

Deuxième époque. — Age d'or de l'éloquence latine.

(78-43 av. J. C.)

Trois noms illustres remplissent cette époque, qu'on appelle l'âge d'or de l'éloquence romaine : **Hortensius**, **Jules César** et **Cicéron**.

Ortalius Hortensius, né l'an 640 de Rome, d'une famille plébéienne, s'éleva par son éloquence aux plus hautes dignités de la république. Successivement édile, préteur et augure, il ne cessa pas de briller au barreau, et la modération de son caractère lui permit de traverser sans persécution les temps périlleux des guerres civiles, de la dictature et du triumvirat. Ses succès au barreau furent éclatants, et Cicéron seul put les surpasser. L'amitié qui unit ces deux rivaux de gloire les honore également. Les discours d'Hortensius ne nous sont pas parvenus; nous savons seulement qu'ils ne conservaient pas à la lecture la puissance qu'ils avaient dans la bouche de l'orateur. Une mémoire prodigieuse, une élocution animée et abondante, des gestes expressifs, un organe agréable et sonore, l'art d'enchaîner les preuves et de les résumer avec méthode : tels étaient les éléments de sa force oratoire. Une grande puissance de travail, une activité infatigable, et, au plus haut degré, le don

1. On peut consulter, sur cette époque de l'éloquence latine, le traité de Frédéric Ellendt, intitulé : *Historia eloquentiæ romanæ usque ad Cæsares primis lineis adumbrata*, et placé en tête du *Recueil des fragments des orateurs romains*, par Henri Meyer.

de l'improvisation, multiplièrent ses succès, auxquels il ne manquait, pour être durables, que le talent de l'écrivain.

Jules César (100-44 av. J. C.) porta dans l'éloquence toutes les qualités de l'homme d'État et du guerrier, la vivacité, la fermeté, la précision. Chez lui la parole ne se distingue pas de la pensée; la perfection de l'art efface les traces mêmes du travail. Nous jugeons ainsi sur le témoignage de Quintilien, et, par induction, d'après la manière dont il a écrit l'histoire, car ses discours n'ont pas été conservés. Il est probable cependant que Salluste a dû reproduire, sinon les paroles, au moins le sens du discours qu'il prononça dans le sénat sur la peine à infliger aux complices de Catilina, et dans cette circonstance son éloquence, simple et nerveuse, aurait sans aucun doute manqué d'élevation morale et de pathétique.

L'orateur romain pour la postérité, c'est **Cicéron** (106-43 av. J. C.), le premier de tous les orateurs dans l'éloquence judiciaire, et le second dans l'éloquence politique, puisqu'il n'égale pas Démosthène. Sa vie appartient à l'histoire, et nous n'essayerons pas même de la crayonner ici¹. Ses œuvres oratoires se composent, pour la politique : 1° du discours sur la *loi Manilia*; 2° de trois discours sur la *loi agraire* contre le tribun Publ. Servilius Rullus; 3° des quatre *Catilinaires*; 4° des quatre discours ou *Philippiques* contre Antoine. Les autres discours de Cicéron, au nombre de trente-quatre, appartiennent au genre judiciaire, et ont été prononcés par Cicéron comme accusateur ou comme défenseur. Les plus célèbres dans cette catégorie sont : le discours *pro Roscio*, brillant début où l'éloquence est déjà complète et le goût encore imparfait; les sept *Verrines*, ou discours contre Verrès, et le *pro Milone*.

1. On peut voir, sur Cicéron, la notice écrite par M. Villemain, tome VIII de la *Biographie universelle*.

Le caractère de Cicéron a été diversement jugé. La faiblesse ou plutôt l'indécision qu'on lui reproche, malgré tant de marques d'intrepidité, paraît tenir à l'étendue de ses lumières et à sa probité. Aux époques de discorde et de corruption, où la ligne du devoir n'est pas bien tracée, ceux qui veulent la suivre ne se décident pas aussi facilement que les ambitieux et les intrigants, qui vont à l'assaut du pouvoir et de la fortune sans égard aux moyens. Ce qu'on ne saurait contester à Cicéron, c'est le désintéressement et l'ardent amour de la patrie. Son malheur, et aussi sa gloire, c'est d'avoir cherché le bien commun, de s'être attaché exclusivement aux intérêts de la république, lorsque les plus clairvoyants ne savaient pas s'il fallait, pour les servir, remonter avec effort vers le passé ou se laisser entraîner à la suite du succès vers un avenir inconnu.

Le génie de Cicéron n'a pas cessé, depuis l'antiquité, d'être un sujet d'étonnement. « Ce grand homme, dit M. Villemain, n'a rien perdu de sa gloire en traversant les siècles : il reste au premier rang, comme orateur et comme écrivain. Peut-être même, si on le considère dans l'ensemble et dans la variété de ses ouvrages, est-il permis de voir en lui le premier écrivain du monde. » Puisse encore à la même source l'appréciation des harangues de Cicéron : « Elles abondent en pensées fortes, ingénieuses et profondes ; mais la connaissance de son art l'oblige à leur donner toujours ce développement utile pour l'intelligence et la conviction de l'auditeur, et le bon goût ne lui permet pas de les jeter en traits détachés. Elles sortent moins au dehors, parce qu'elles sont, pour ainsi dire, répandues sur toute la diction. C'est une lumière brillante, mais égale ; toutes les parties s'éclairent, s'embellissent et se soutiennent ; et la perfection générale nuit seule aux effets particuliers. »

Les nombreux écrits de Cicéron sur la théorie de l'art oratoire le placent encore au premier rang des critiques : les uns expliquent et appliquent les principes des rhé-

teurs précédents; les autres ajoutent à la science par les observations personnelles du grand orateur. Comme moraliste, Cicéron n'a pas d'égal parmi les anciens. Le *Traité des devoirs* marque la limite où s'est arrêtée la morale avant le christianisme¹. Les *Tusculanes* ne sont pas moins importantes; elles donnent contre la douleur et la mort tous les remèdes qu'offre la sagesse humaine. Le *Songe de Scipion*, épisode et fragment de la *République*, se rattache à la morale et à la politique par les conseils de prudence et d'expérience touchant le gouvernement des États.

Troisième époque. — Les rhéteurs. Les apologistes chrétiens.

(43 av. J. C. — 306 ap. J. C.)

Après Cicéron l'éloquence politique se réfugie dans l'enceinte du sénat, où elle ne produit guère que des harangues officielles, pâle reflet de l'éloquence animée de la place publique. Le barreau continue d'illustrer et surtout d'enrichir l'élite de la jeunesse romaine sortie des écoles des rhéteurs et des jurisconsultes, mais il ne lègue aucun monument à l'histoire.

Les exercices oratoires qui nous sont parvenus sous le nom de **Sénèque** le philosophe donnent une idée des sujets que les rhéteurs proposaient à leurs disciples et de la manière dont ils devaient être traités. On trouve dans les déclamations qui composent le recueil de Sénèque quelques traits éloquents; mais le mauvais goût domine dans ces compositions, où le sophisme est employé à défendre des causes ou paradoxales ou puériles.

Quintilien, né à Calagurris, ville de l'Espagne tarraconaise, 42 ans après J. C., avait composé des déclamations dans le genre de Sénèque. Le temps, qui les a épar-

1. La traduction du *de Officiis* par M. Burnouf reproduit fidèlement la sévère beauté du texte latin.

gnées, nous a envié ses plaidoyers d'avocat; mais la gloire de Quintilien n'était pas là. Elle survit tout entière dans ses *Institutions oratoires*, chef-d'œuvre de la critique romaine, où se trouvent réunis avec la science des rhéteurs précédents les résultats d'une longue expérience personnelle classés méthodiquement et exposés dans un langage digne du siècle d'Auguste. On ne sait pas avec précision dans quelle année mourut Quintilien. L'auteur du dialogue sur les *Causes de la corruption de l'éloquence*, Quintilien ou Tacite, car la critique a longtemps hésité entre ces deux noms, était digne de vivre dans un temps où il aurait pu exercer l'art dont il déplore la chute¹.

Le pouvoir absolu des empereurs, enlevant à l'éloquence le droit de conseil et d'accusation, ne laissait que la liberté de l'éloge. De là vint l'usage du panégyrique, qui ne fut jamais mieux placé que dans la bouche de Pline le jeune parlant à l'empereur Trajan. **Pline** le jeune, né sous le règne de Néron vers l'an 62 de J. C., neveu et pupille de Pline l'ancien, ami de Tacite, fut l'écrivain le plus ingénieux et le meilleur orateur de son temps. Son mérite l'éleva aux premières dignités de l'empire; nommé consul (100 de J. C.), il prononça devant Trajan, sous forme de remerciement, le panégyrique de ce prince. C'était le germe de celui qu'il écrivit plus tard et qui nous est parvenu. On ne voit pas comment, sous l'empire, l'éloquence aurait pu produire un morceau plus achevé. L'éloge obligé et d'ailleurs mérité y descend rarement à la flatterie, et peut souvent être pris pour un conseil indirect ou un encouragement; les sentiments sont nobles et dignes, les pensées fortes et ingénieuses: la parure du style y est encore sévère, si on la compare aux ornements affectés que prodiguait la rhétorique contemporaine. Ajoutons à cela que le *Panégyrique de Tra-*

1. On s'accorde aujourd'hui à faire honneur à Tacite de ce morceau remarquable.

jan est plein de faits que l'histoire a recueillis. Les *Lettres* de Pline le jeune ont la même importance historique avec le charme d'une variété infinie, relevée par un style élégant, nerveux et piquant.

Parmi les panégyristes antérieurs à Constantin, on cite **Claudianus Mamertus**, Gaulois de naissance, qui prononça à Trèves en 292, pendant la fête anniversaire de la fondation de Rome, l'éloge de l'empereur Maximien Hercule. Ce discours nous est parvenu, ainsi qu'un autre panégyrique du même prince par le même orateur prononcé à l'occasion de la naissance de son fils Maxence.

L'éloquence chrétienne commença à jeter un vif éclat pendant cette période. A la tête des Pères de l'Église latine, apologistes du christianisme, accusateurs de la religion des païens, il faut placer l'Africain **Tertullien** (160-245 ap. J. C.), dont les ouvrages nous étonnent par l'ardeur de la passion, la véhémence et le sombre éclat du langage, la profondeur et l'originalité des idées. De graves défauts se mêlent à ces qualités; mais ces défauts mêmes sont tellement incorporés au génie de l'orateur, qu'ils font partie de sa puissance: dans la langue qu'il s'est faite et qui n'appartient qu'à lui, l'obscurité paraît ajouter à la profondeur et la rudesse à la force. Si on essaye par la pensée de lui ôter ce que réprouve la délicatesse de notre goût, on le dénature et on l'amoin-drit.

Après Tertullien, nous devons nommer saint **Cyprien**, qui appartient aussi à l'Église d'Afrique, si féconde en orateurs véhéments. Evêque de Carthage, il mérita de souffrir le martyre en 258. Fénelon caractérise en peu de mots l'éloquence de saint Cyprien: « Quoique son style et sa diction sentent l'enflure de son temps et la dureté africaine, il a pourtant beaucoup de force et d'éloquence. On voit partout une grande âme, une âme éloquente qui exprime ses sentiments d'une manière noble et touchante. On trouve, il est vrai, dans son style des ornements affectés et trop de fleurs semées; mais

dans les endroits où saint Cyprien s'anime fortement, il laisse là tous les jeux d'esprit ; il prend un tour véhément et sublime. »

Lactance (Lucius Célius Firmianus), qui vivait à la fin du troisième siècle et au commencement du quatrième, fut témoin de la persécution des chrétiens sous Dioclétien et de leur triomphe sous Constantin. On pense qu'il est né en Afrique, et il est mort à Trèves vers 325. Dioclétien l'avait appelé à Nicomédie pour y enseigner l'éloquence, et Constantin le fit précepteur de Crispe, son fils. D'abord païen, Lactance embrassa le christianisme et devint le plus illustre des apologistes latins. Il n'a pas fait de discours, mais ses traités sont des monuments de haute éloquence. La pureté et l'abondance de son style l'ont fait surnommer par saint Jérôme le Cicéron chrétien. Ses *Institutions divines*, divisées en sept livres, passent pour un chef-d'œuvre. Sans parler de la langue, qui est celle des meilleurs écrivains, on y admire la force et l'enchaînement des idées. Lactance est surtout remarquable comme apologiste de la religion chrétienne et comme philosophe ; dans l'exposition de la doctrine, il n'a pas la même autorité. Il s'est élevé avec force contre la persécution, dont le spectacle avait déchiré son cœur, mais à laquelle il avait eu le bonheur d'échapper malgré son courage et l'éclat de ses talents. Lactance avait eu pour maître d'éloquence à Sicca, ville d'Afrique, **Arnobé**, orateur célèbre et païen converti, qui écrivit, pour témoigner de la sincérité de sa foi, une des meilleures et des plus éloquents apologies de la religion chrétienne : c'est le traité *adversus Gentes*, divisé en sept livres. Arnobé y emploie souvent la raillerie contre ses adversaires. On a longtemps considéré comme formant un huitième livre de ce traité le dialogue apologétique intitulé *Octavius*, qui appartient réellement à **Minucius Félix**, autre païen converti, habile orateur, écrivain ingénieux, né en Afrique vers le commencement du troisième siècle.

Quatrième époque. — Les panégyristes. Les Pères de l'Église latine.

(306-504 ap. J. C.)

L'éloquence profane, après Constantin, ne nous offre guère que le nom de **Symmaque**, qui occupa des emplois considérables sous les empereurs Gratien, Valentinien II et Théodose. Sa vie embrassa la plus grande partie du quatrième siècle et les premières années du cinquième. Symmaque essaya de ranimer le paganisme expirant. Sa plus grande préoccupation fut le rétablissement de l'autel de la Victoire abattu par l'empereur Gratien. Il le demanda à plusieurs reprises et fatigua l'empereur de ses requêtes opiniâtres. En qualité de préfet de Rome, il adressa à l'empereur Valentinien II, au nom du sénat, sur ce sujet, le discours qui nous a été conservé parmi ses lettres, et auquel saint Ambroise fit une réponse éloquente. Le discours de Symmaque, élégant et judicieux, manque de force et de chaleur, malgré quelques mouvements de belle rhétorique. Les raisons qu'il allègue sont celles qu'on apporte si volontiers pour la défense du passé, arguments de bon sens et d'honneur, mais toujours impuissants lorsque la Providence entraîne les sociétés dans des voies nouvelles. Symmaque réclame protection et tolérance pour un culte qui doit périr parce que la foi qui le soutenait ne vit plus au fond des cœurs, et que les plus zélés de ses partisans n'ont plus que des regrets qu'ils prennent encore pour des croyances. Quoi qu'il en soit, Symmaque inspire de l'estime pour la modération de ses idées et la loyauté de ses sentiments. Les harangues et les panégyriques par lesquels Symmaque s'était placé de son temps au premier rang des orateurs ne nous sont pas parvenus.

Avant d'arriver aux orateurs chrétiens, il convient de citer parmi les panégyristes des empereurs le Gaulois

Latinus Pacatus, compatriote et ami d'Ausone, qui prononça devant Théodose, à l'occasion de la victoire de ce prince sur Maxime, un discours où se rencontrent de véritables beautés, et **Ausone** lui-même, dont le *Panegyrique de Gratien*, composé à l'imitation du discours de Pline le jeune, porte trop souvent l'empreinte du bel esprit et du mauvais goût qui dénaturaient alors l'éloquence.

Les grands orateurs chrétiens, parmi les Pères dogmatiques, sont saint Hilaire de Poitiers, saint Ambroise, saint Jérôme et saint Augustin. Cette matière est inépuisable; elle a été traitée ailleurs, comme je l'ai dit, avec une incontestable supériorité¹.

Saint Hilaire, évêque de Poitiers, né à la fin du troisième siècle, mourut vers l'an 370. Ce fougueux apôtre de la foi chrétienne fut l'Athanase de l'Église d'Occident. Comme lui, et sur un autre théâtre, il combattit et vainquit l'arianisme. Comme Athanase, il eut à supporter l'exil, dont il revint en triomphateur. Saint Jérôme a caractérisé la nature de son éloquence avec cette énergie qui lui est familière, en l'appelant le Rhône de l'éloquence latine : en effet, le mouvement de sa pensée a l'irrésistible impétuosité du fleuve auquel il le compare. Saint Hilaire, emporté par le zèle de la foi, n'a pas gardé la mesure que la charité lui commandait dans ses rapports avec le pouvoir politique : ses invectives contre l'empereur Constance sont d'une violence extrême. La même ardeur éclate dans ses démêlés avec l'évêque arien de Milan, Auxence, qui fut remplacé par saint Ambroise. Le traité de saint Hilaire sur la *Trinité* a précisé le sens de la foi catholique sur ce mystère.

Saint Ambroise, né en 340, d'une famille illustre, fils du préfet de la Gaule méridionale, se forma dans les écoles de Lyon. Dans sa jeunesse, il se distingua au

1. *De l'éloquence chrétienne dans le quatrième siècle*; Nouveaux Mélanges de M. Villemain.

barreau, et, nommé plus tard procureur de la Ligurie, il prit possession de son gouvernement au moment où l'assemblée des évêques hésitait sur le successeur qu'elle devait donner à Auxence, qui venait de mourir. L'exclamation d'un enfant qui désigna Ambroise parut au peuple la voix de Dieu. Ambroise ne put se soustraire à ce pénible honneur, et on sait quel zèle et quel courage il apporta dans l'exercice de son ministère. Son refus d'admettre Théodose dans la cathédrale de Milan avant l'expiation du massacre de Thessalonique et la résistance qu'il oppose à l'empereur sur le seuil du temple forment une des scènes héroïques de l'Église primitive. On a tout dit sur l'éloquence de saint Ambroise. Fénelon le juge en ces termes : « Saint Ambroise suit quelquefois la mode de son temps : il donne à son discours les ornements qu'on estimait alors ; mais, après tout, ne voyons-nous pas saint Ambroise, nonobstant quelques jeux de mots, écrire à Théodose avec une force et une persuasion inimitables ? Quelle tendresse n'exprime-t-il pas quand il parle de son frère Satyre ! Nous avons même, dans le Bréviaire romain, un discours de lui sur la fête de saint Jean, qu'Hérode respecte et craint encore après sa mort : prenez-y garde, vous en trouverez la fin sublime. » Saint Ambroise mourut à Milan en 397, âgé de cinquante-sept ans, après avoir pris une part active et courageuse, surtout comme médiateur, aux démêlés qui troublèrent alors l'empire d'Occident.

Saint Jérôme, né en Dalmatie vers 331, mourut à Bethléem l'an 420 de J. C. La vie de ce Père du désert, comme on l'appelle, est un des épisodes les plus curieux de l'histoire du christianisme. Doué d'une imagination puissante, nourri de l'étude des lettres profanes et des saintes Écritures, saint Jérôme est le plus original des écrivains catholiques. « Ses expressions, dit Fénelon, sont mâles et grandes ; il n'est pas régulier, mais il est bien plus éloquent que la plupart des gens qui se piquent de l'être. » Les querelles religieuses auxquelles il prit

part, le monde dont les passions le troublèrent, les austérités du désert, les courses lointaines qu'il entreprit, l'agitation des villes et le calme de la solitude, tout contribua à nourrir et à exalter son imagination, et les combats intérieurs de son âme donnèrent une force nouvelle à son génie. Peu d'écrivains possédèrent au même degré le don de saisir et de dominer les esprits. Ses œuvres ne nous offrent pas un seul morceau qui appartienne par la forme au genre oratoire ; mais l'éloquence éclate à chaque page dans les lettres admirables qui témoignent de la sensibilité de son âme, de la pureté de ses doctrines, de sa profonde érudition et de son enthousiasme religieux.

Saint Augustin (354-430 ap. J. C.) est un de ces noms privilégiés qu'on rencontre à de longs intervalles dans l'histoire et qui emplissent l'imagination. Les vastes proportions de son génie, les orages de sa vie, la prodigieuse variété de ses écrits, étonnent et déconcertent la critique, qui n'a plus de mesure pour régler ses jugements. Je me trompe, et voici un passage qui me dément : « Nous arrivons, dit M. Villemain, à l'homme le plus étonnant de l'Église latine, à celui qui porta le plus d'imagination dans la théologie, le plus d'éloquence et même de sensibilité dans la scolastique. Donnez-lui un autre siècle, placez-le dans une meilleure civilisation, et jamais homme n'aura paru doué d'un génie plus vaste et plus facile. Métaphysique, histoire, antiquités, science des mœurs, connaissance des arts, Augustin avait tout embrassé. Il écrit sur la musique comme sur le libre arbitre ; il explique le phénomène de la mémoire comme il raisonne sur la décadence de l'empire romain. Son esprit subtil et vigoureux a souvent consumé dans des problèmes mystiques une force de sagacité qui suffisait aux plus sublimes conceptions. Son éloquence, entachée d'affectation et de barbarie, est souvent neuve et simple ; ses ouvrages, immense répertoire où puisait cette science théologique qui a tant agité l'Europe, sont la plus vive

image de la société chrétienne à la fin du quatrième siècle. »

Les travaux de saint Augustin sont l'histoire de sa vie : ils attestent ses combats contre lui-même, ses erreurs et ses retours, et ses luttes courageuses contre les sectaires de son temps. La gloire de sa conversion revient à saint Ambroise, qui conquiert pour l'Église ce champion redoutable. Né à Tagaste en Afrique, élevé à Madaure et à Carthage, Symmaque l'envoya à Milan pour y professer l'éloquence : c'est là que le christianisme fixa les incertitudes de son esprit et calma les inquiétudes de son cœur. De retour en Afrique, et devenu évêque d'Hippone, il dirigea pendant le reste de sa vie l'Église d'Afrique, dominée et éclairée par son génie. Saint Augustin mourut pendant le siège de Carthage par les Vandales, pressentant la déchéance de cette florissante colonie chrétienne dont il avait augmenté l'éclat. Il faut ajouter, pour être juste et tempérer l'admiration qu'inspire le génie de saint Augustin, que sa doctrine sur la grâce, qui met en péril le libre arbitre, a été l'occasion de débats qui ont souvent agité l'Église.

Les ouvrages les plus célèbres de saint Augustin sont la *Cité de Dieu* et les *Confessions*. Ses traités contre les hérésiarques, ses sermons et homélies, ses ouvrages philosophiques, attestent, par leur nombre et par leur mérite, la fécondité et la puissance de son génie.

Après ces grands orateurs, il faut nommer saint **Léon**, pape de l'an 440 à 461 ; **Salvien**, prêtre de Marseille au cinquième siècle¹, et saint **Grégoire le Grand**, pape de 490 à 504, avec lequel s'éteignirent dans l'Occident, et pour plusieurs siècles, les derniers restes de l'éloquence sacrée. « Saint Léon, dit Fénelon, est enflé, mais il est grand. Saint Grégoire, pape, était encore dans un siècle pire : il a pourtant écrit plusieurs choses avec beaucoup de dignité. » Ces quelques mots d'un

1. On peut voir sur Salvien M. J. J. Ampère (2^e vol., p. 178.)

maître suffisent à l'éloge de ces derniers des Pères de l'Église latine.

§ 2. Historiens, Moralistes et Écrivains divers.

Pendant plusieurs siècles, le seul historien de Rome fut le grand pontife, qui inscrivait sur des tables de bois, année par année, sinon jour par jour, comme le veut le grammairien Servius, tous les faits dignes d'être conservés. Ces tables étaient exposées dans la maison du pontife, afin que le peuple pût les consulter. Ces documents historiques sont connus sous le nom d'*Annales des pontifes*. M. Le Clerc les définit ainsi : « Les Annales des pontifes étaient des espèces de tables chronologiques, tracées d'abord sur des planches de bois peintes en blanc, et où le grand pontife, peut-être depuis le premier siècle de Rome, mais au moins depuis l'an 550 jusqu'à 625 ou peu de temps après, indiquait, année par année, d'un style bref et simple, les événements publics les plus remarquables¹. »

Le premier historien latin est **Fabius Pictor**, qui vivait pendant la seconde guerre punique, et dont les historiens postérieurs citent souvent les *Annales*. Ces citations ont transmis jusqu'à nous quelques fragments de cet auteur. Après lui, **Caton** le censeur publia son ouvrage des *Origines*, qui comprenait sept livres, malheureusement perdus : il n'en reste que des passages peu étendus. La même époque produisit un grand nombre d'historiens et d'annalistes dont les noms seuls nous sont parvenus. La perte la plus regrettable est celle des mémoires que Sylla avait écrits sur sa vie.

Maintenant nous avons à citer de grands noms et des œuvres immortelles.

1. On peut consulter, sur les origines de l'histoire romaine, l'ouvrage de M. Le Clerc : *Des journaux chez les Romains*. On sait que ce livre est un des plus beaux monuments de l'érudition moderne.

Jules César (100-44 av. J. C.) s'est placé au premier rang des historiens latins en ne croyant écrire que des mémoires. Il a mis dans ses *Commentaires* sur les guerres des Gaules et sur les guerres civiles, écrits sans apprêt, et, pour ainsi dire, au cours de ses victoires, la supériorité de son génie. La clarté, la rapidité, l'héroïque simplicité de la narration, l'exactitude des détails stratégiques, font de ces mémoires le plus précieux monument de l'histoire romaine. Il a fallu, pour qu'on eût quelque chose à comparer aux *Commentaires* de César, que le plus grand capitaine des temps modernes dictât à son tour le récit de ses campagnes d'Italie. Le même génie a reproduit le même style.

Le premier des grands historiens latins dans l'ordre des dates, après César, est **C. Salluste**¹, qui avait composé une *Histoire romaine* depuis Sylla jusqu'à la conjuration de Catilina; nous possédons de cet ouvrage quelques discours admirables. La *Guerre de Jugurtha* et la *Conjuration de Catilina* sont des ouvrages du premier ordre : la clarté du récit, l'éloquence des discours, la beauté des portraits, l'élévation des sentences morales, l'énergie et la pureté du style, expliquent le jugement de Martial sur cet écrivain :

Primus romana Crispus in historia.

Il est fâcheux que la pure et sévère morale exprimée dans les ouvrages de Salluste n'ait pas été la règle de sa vie.

La chronologie amène, à côté de César et de Salluste, **Cornélius Népos**, ami de Cicéron, de Catulle et d'Atticus. Nous ne pouvons pas le juger comme historien, puisque les *Annales* qu'il avait composées ne nous sont pas parvenues; ses *Vies des grands Capitaines* lui assurent un rang élevé parmi les biographes. Cornélius Né-

1. Crispus Sallustius, né à Amiterne 85 ans avant J. C.

pos écrit avec élégance et pureté ; mais on a relevé dans ses récits de graves inexactitudes.

Tite-Live, né à Padoue 59 ans avant J. C., consacra plus de vingt ans à la composition de sa grande *Histoire romaine*. Ce beau monument élevé à la gloire de Rome nous est arrivé mutilé par le temps. Des cent quarante livres qu'il contenait, nous n'en possédons que trente-cinq, dont le rare mérite redouble les regrets qu'inspire la perte des autres. Tite-Live sait donner aux événements un intérêt dramatique ; il met en scène les héros de son histoire, et les discours qu'il leur prête sont des modèles de convenance et d'éloquence. Son style, abondant et précis, a du nerf et de la couleur. Nous ne savons sur quelles parties porterait le reproche de *pata-vinité*, si Pollion l'adressait à ce style qui nous paraît irréprochable¹. L'accusation qui repose sur une trop grande facilité à accueillir des faits merveilleux est mieux fondée ; mais Tite-Live les admet comme traditions accréditées et à titre d'ornements. Nous n'avons pas le courage de blâmer sa partialité en faveur des Romains ; car ce sentiment fait l'unité de son œuvre, et il lui a donné l'ardeur nécessaire pour accomplir cet immense travail².

Troque Pompée, contemporain de Tite-Live, est placé par les anciens au rang des grands historiens. Malheureusement son *Histoire universelle*, qui comprenait quarante-quatre livres, ne nous est connue que par l'abrégé de **Justin**³, travail qui manque de critique et de proportion. Il est vraisemblable que cet abrégé, dont

1. On a dit, non sans vraisemblance, que ce grief porte sur les opinions de Tite-Live, resté fidèle au souvenir de la république et à la mémoire de Pompée, qui conservait encore, sous Auguste, de nombreux partisans à Padoue.

2. Tite-Live a été traduit en grande partie, avec talent, par M. Liez, professeur distingué et habile administrateur, dont l'Université a déploré la mort prématurée ; voyez la Bibliothèque latine publiée par C. L. F. Panckoucke.

3. Justin vivait sous les Antonins.

le style est inégal, contient, dans ses parties les plus estimées, des fragments assez étendus de l'ouvrage même de Trogue Pompée.

C. Velléius Paterculus, né 19 ans avant J. C., se distingua dans les armées avant d'écrire l'histoire. Il accompagnait Tibère dans ses expéditions en Germanie, en Pannonie et en Dalmatie. Il resta attaché à ce prince, et continua de le louer lorsque les vices et les cruautés de l'empereur eurent souillé les exploits du guerrier. On pense que Velléius, impliqué dans la disgrâce de Séjan, fut mis à mort avec les autres amis du ministre de Tibère. Son précis d'histoire universelle offre de grandes beautés. Velléius aime à tracer des portraits, qu'il dessine avec énergie; son récit abonde en réflexions judicieuses et profondes, et il serait un excellent moraliste s'il n'avait pas, dans l'illusion de son dévouement, atténué les torts de Tibère et de Séjan. On peut dire à sa décharge que, suivant Tacite lui-même, l'impénétrable Tibère ne se démasqua complètement qu'après la mort de Séjan. L'histoire de Velléius est malheureusement mutilée.

Valère-Maxime, contemporain de Velléius, est moins un historien qu'un compilateur. Il a recueilli en dix livres les dits et faits mémorables tirés de l'histoire des différents peuples. Le caractère de cet écrivain et son talent inspirent peu d'estime; il flatte avec bassesse et compile sans discernement. Son unique mérite est d'avoir conservé quelques faits curieux.

De Valère-Maxime à Tacite, la transition est un peu brusque. Il est dur de placer à côté d'un compilateur vulgaire le plus éloquent et le plus profond des historiens.

Tacite (Caius Cornelius Tacitus), né vers l'an 69 de J. C. à Interamna, en Ombrie, d'origine plébéienne, s'éleva successivement jusqu'au consulat, qu'il obtint en 87 sous le règne de Nerva. Il fut l'ami de Pline le jeune et le gendre d'Agricola. Nourri des souvenirs de la répu-

blique, il vit avec une indignation contenue les restes de l'ancienne liberté périr sous la tyrannie de Domitien. Son indignation, qu'il concentra tout en prenant part aux affaires publiques, put s'exhaler lorsque, sous Nerva, il fut permis de penser ce qu'on voulait et de dire ce qu'on pensait¹. La contrainte qu'il avait subie trempa plus fortement son génie, et donna dans son âme une énergie nouvelle au sentiment de la vertu. Quoiqu'il écrive librement, on sent que sa pensée a reçu sa forme dans une époque où elle était obligée de se cacher : c'est le principe de son énergie et de sa profondeur. On croit, en lisant Tacite, entendre les confidences intimes d'un homme de bien, indigné et prudent, qui frémit et se contient jusque dans les épanchements de l'amitié. On devait parler ainsi sous l'inspiration de la haine et dans la crainte des délateurs. Tacite, il faut s'en souvenir, n'a pas bravé la tyrannie qu'il a flétrie ; il en a souffert davantage, et il la punit de l'avoir supportée. Un poëte, M. J. Chénier, l'a dit avec raison :

Tacite en traits de flamme accuse nos Séjans,
Et son nom prononcé fait pâlir les tyrans ;

mais sa présence ne les a pas intimidés, et il a préféré la vengeance au martyr.

Il nous reste de Tacite quatre ouvrages : le livre des *Mœurs des Germains*, tableau fidèle et satire indirecte ; la *Vie d'Agricola*, chef-d'œuvre d'un auteur qui, dit Montesquieu, n'a fait que des chefs-d'œuvre. Ces deux ouvrages sont complets ; les deux autres, les *Histoires* et les *Annales*, sont mutilés². Les Annales embrassaient l'histoire des événements depuis la mort d'Au-

1. Rara temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, et quæ sentias dicere licet. TACITE.

2. On peut voir sur Tacite l'introduction, la remarquable traduction, les commentaires de M. Burnouf, et les travaux publiés par M. Panckoucke. Il faut y ajouter la traduction de M. Louandre.

guste jusqu'à celle de Néron. Sur les seize livres qui formaient l'ensemble des Annales, nous possédons les quatre premiers et un court fragment du cinquième, le sixième et les derniers, depuis le onzième (le début de ce livre manque) jusqu'au seizième, qui n'est pas complet. Le règne de Caligula est perdu tout entier, et nous n'avons que la fin du règne de Claude. Trois années du règne de Tibère, ainsi que les dernières années de Néron, sont perdues. Le savant Brottier a rempli ces lacunes par des suppléments, comme Freinshemius avait fait pour Tite-Live. Les Histoires ont bien souffert de l'injure du temps. On ignore de combien de livres elles se composaient; mais on peut mesurer approximativement l'étendue de la perte que nous avons faite, puisque les quatre premiers livres et le commencement du cinquième ne contiennent qu'un peu plus d'une année, et que l'ouvrage entier embrassait une période de vingt-neuf ans. On doute que Tacite ait écrit les règnes de Nerva et de Trajan, qu'il réservait pour sa vieillesse ¹.

Suétone, qui vivait sous Trajan et Adrien, est l'impassible témoin des temps dont Tacite fut le peintre énergique et l'accusateur. Les *Vies des douze Césars* ont l'importance de l'histoire et l'attrait de la biographie. Nous pénétrons avec Suétone dans l'intimité des maîtres du monde, et nous voyons les détails de cette corruption qui prépare la décadence de l'empire. Peu de livres sont aussi intéressants ².

Lucius Annéus Florus, d'origine espagnole, et vraisemblablement de la famille de Sénèque, vivait sous Trajan. Son précis de l'histoire romaine, qui prend Rome au berceau et qui se termine au moment où Auguste ferme les portes du temple de Janus, est plutôt un

1. Quod si vita suppeditet, principatum divi Nervæ et imperium Trajani, uberiorem securioremque materiam, senectuti seposui. *Hist.*, lib. 1, cap. 1.

2. M. E. Personneaux, professeur au lycée Napoléon, a donné en 1856 une nouvelle et fort bonne traduction de Suétone.

panégyrique de Rome qu'une histoire. Il est remarquable par l'unité de composition et de pensée. Écrit avec verve, il présente un tableau animé de l'enfance, de la jeunesse et de la maturité du peuple romain. L'énergique concision du récit, la grandeur des lignes, l'éclat des images, et souvent la profondeur des idées, compensent l'affectation du style et le ton déclamatoire qui déparent trop souvent ce précis rapide et coloré, écrit par un rhéteur éloquent.

On n'est pas d'accord sur l'époque où vécut **Quinte-Curce** (Quintus Curtius Rufus), qui écrivit l'histoire ou plutôt le roman de la vie d'Alexandre. Historien sans critique et sans conscience, Quinte-Curce est un écrivain ; il a l'art de plaire et d'intéresser ; ses récits sont attachants ; son style, souvent déclamatoire, est toujours pur ; et dans ses harangues invraisemblables, s'il n'atteint pas l'éloquence de Tite-Live, qu'il avait pris pour modèle, il l'imité avec bonheur. Il lui a manqué, pour prendre place à côté des grands historiens, la science des faits et l'amour de la vérité. Personne ne s'est joué de l'histoire avec plus d'habileté.

Après les habiles écrivains que nous venons de nommer, la décadence de l'histoire est rapide : les compilateurs de l'*Historia Augusta*, **Spartien**, **Lampride**, **Vopiscus**, **Pollion**, **Capitolinus** et **Gallicanus**, n'ont aucune valeur littéraire ; leur principal mérite, à nos yeux, est d'avoir conservé la série des faits sous trente empereurs ou prétendants à l'empire, depuis Adrien jusqu'à Dioclétien, et d'avoir inséré dans leurs récits quelques fragments originaux.

On estime assez l'abrégé, *Compendium rerum romanarum*, écrit par **Eutrope**, contemporain de Julien. A la même époque, **Aurélius Victor**, personnage considérable qui fut préfet de Rome et consul, écrivait, sous le titre de *de Viris illustribus urbis Romæ*, une suite de biographies intéressantes. Ses autres ouvrages historiques, et notamment l'histoire des Césars, *de Cæsaribus hi-*

storiæ, peuvent être lus avec plaisir et consultés utilement. **Ammien Marcellin**, qui vivait dans le même temps, n'est pas, il s'en faut de beaucoup, un auteur à dédaigner. Son *Histoire*, malheureusement mutilée, prenait les faits au point où les avait laissés Tacite et les conduisait jusqu'au temps de l'empereur Valens. Ammien est un disciple dégénéré des bons historiens; les défauts de son temps obscurcissent des qualités précieuses qu'une autre époque aurait mises en lumière. Il est impartial et judicieux, il connaît bien ce qu'il raconte et ce qu'il décrit, et il est doué d'une forte imagination. La recherche et la dureté du style lui viennent du siècle où il a vécu. Il est mort à la fin du quatrième siècle, vers 390.

Nommons encore dans cette époque de décadence : **Paul Orose**, qui composa, à la sollicitation de saint Augustin, une histoire universelle dans laquelle il prouve par des faits concluants que les souffrances des peuples ne sont ni une nouveauté ni une exception; **Cassiodore**, qui fut revêtu des dignités les plus importantes de l'empire, sous Théodoric, et qui écrivit une *Histoire des Goths*, dont l'abrégé, rédigé par Jornandès, est encore un précieux document; enfin, **Sulpice Sévère**, qu'on a flatté en le nommant le Salluste chrétien, mais dont l'*Histoire sacrée*, résumé de l'histoire universelle, est du moins écrite avec pureté : chose rare et presque merveilleuse au commencement du cinquième siècle.

Si nous poussions plus loin cette rapide revue des historiens qui ont écrit en latin, nous rencontrerions le père de notre histoire, **Grégoire**, évêque de Tours. Ce nom nous avertit que nous sommes arrivé aux limites de cette partie de notre travail.

Il convient de donner place, dans cette revue rapide des grands écrivains de la littérature latine, à quelques auteurs qui ne sont illustres ni dans la poésie, ni dans

l'éloquence, ni dans l'histoire, et qui cependant méritent de ne pas être oubliés.

Celse (Aurélius Cornélius) a reçu de ses admirateurs le surnom d'Hippocrate latin. Il le mérite sinon par la science, au moins par cette élégante précision du langage qu'il est si nécessaire et si difficile d'atteindre en traitant des sciences. On ne sait pas si Celse a exercé la médecine, mais il en connaissait tous les secrets, et son livre est devenu pour les praticiens un manuel qu'ils consultent aussi utilement que les Aphorismes d'Hippocrate. Cet ouvrage, qui forme un ensemble complet, est détaché d'une espèce d'encyclopédie dont toutes les parties n'avaient pas sans doute un mérite égal. Quintilien mêle un peu d'ironie à l'éloge lorsqu'il dit, en parlant de Celse, qu'il mérite, par la seule volonté qu'il a eue de tout connaître, que l'on croie qu'il n'a ignoré aucune des choses dont il parle : *Dignus vel ipso proposito ut eum scisse omnia ista credamus*. Quoi qu'il en soit, ce qui nous reste de lui nous fait regretter la perte de ce qui ne nous est pas parvenu. La pureté de son style ne permet pas de douter qu'il ait vécu du temps d'Auguste.

Nous devons revenir ici avec quelque détail sur Sénèque, que nous avons cité pour les tragédies qu'on lui attribue, mais qui est surtout remarquable comme prosateur et comme philosophe dans les traités de morale et dans les lettres qu'il nous a laissés. Annéus **Sénèque**, né à Cordoue l'an 2 de J. C., fut élevé à Rome, où le conduisit son père, rhéteur célèbre. Après avoir débuté au barreau avec éclat, il fut poursuivi à l'instigation de Messaline et relégué en Corse, d'où il fut rappelé après huit ans d'exil, grâce à Agrippine, qui le chargea d'instruire son fils Néron. Sous le règne de son élève, il fut comblé d'honneurs et de richesses jusqu'au moment où un caprice du tyran le força de se donner la mort. Il mourut avec courage, laissant un grand nom taché par le soupçon d'avoir écrit l'apologie du meurtre d'Agrippine. Parmi les écrivains de la décadence, Sénèque est

un des plus remarquables : il éblouit et séduit ses contemporains par les qualités et les défauts de son style ; ses ouvrages, partout admirés, furent mis aux mains des jeunes gens et firent négliger dans les écoles les modèles du siècle d'Auguste. Quintilien combattit cet engouement et ne put le vaincre. Les brillants défauts de Sénèque convenaient à des âmes qui n'avaient plus assez de pureté pour goûter la simplicité et la noblesse des maîtres de l'âge précédent. Le vice de Sénèque est de ne rien écrire naturellement : il vise toujours à l'effet, et il y arrive par des procédés uniformes, la brusquerie des tours, la phrase coupée, le langage métaphorique et l'antithèse. Quintilien exprime fort bien le plus grave de ces défauts en disant : *Pondera rerum minutissimis sententiis fregit*¹. Oui, dans Sénèque la pensée a du poids et de la valeur, mais elle est dépréciée par le morcellement. L'écrivain brise à plaisir le bloc de marbre ou de porphyre dont il dispose pour en tailler les fragments en figurines, saillantes et brillantes sans aucun doute, mais qui sont loin de valoir la statue qu'un art supérieur aurait tirée de la même matière. Le même critique dit encore : « Il a beaucoup de pensées lumineuses et de maximes morales, mais il les gâte par l'élocution : écrivain d'autant plus dangereux qu'il abonde en défauts qui séduisent. » Toutefois Quintilien ajoute que si les exemples qu'il donne sont pernicieux à la jeunesse, les esprits robustes et déjà affermis par une discipline plus sévère peuvent le lire avec avantage, parce qu'il exerce doublement le goût, appelé à discerner en lui les beautés et les vices de ses écrits. Sénèque, qui a pris aux stoïciens leur sévère morale en laissant de côté leur mauvaise métaphysique, offre pour la conduite de la vie des préceptes si sages et si purs, qu'on a cru qu'il les avait puisés dans l'Évangile. Sans doute les lettres qu'il aurait échangées avec saint Paul et qu'on a publiées

1. « Il a divisé le poids des choses en menues sentences. »

sont apocryphes ; mais rien ne prouve qu'il n'ait pas connu le grand apôtre, et il est vraisemblable que le voisinage de la doctrine des chrétiens a épuré les principes du disciple des stoïciens. Le traité de la *Colère*, celui de la *Clémence*, où se trouve le récit qui a fourni à Corneille le sujet de *Cinna*, le traité de la *Providence*, les sept livres des *Bienfaits*, et surtout le recueil de ses *Lettres à Lucilius* qui contiennent, par morceaux détachés, un cours complet de philosophie morale¹, abondent en leçons de sagesse qu'il importe de méditer.

Pline l'ancien est encore un des noms qui honorent le plus la littérature latine. Né l'an 23 de J. C., il mourut en 79, étouffé par les cendres que vomissait le cratère du Vésuve pendant la terrible éruption qui ensevelit sous la lave Herculanium et Pompéies. Son *Histoire naturelle* est un monument imposant, non pas de recherches originales, mais de savoir étendu et passionné. Ici nous devons recueillir le jugement de M. Villemain sur cet écrivain fécond et infatigable qui déroba au soin des affaires publiques de longues veilles employées à l'étude : « C'est dans le déclin de la haute poésie et de l'éloquence, après la chute de la liberté qui les emportait toutes deux avec elle, que s'élève Pline, compilateur curieux, comme Aristote était observateur inventif, n'ayant pas un Alexandre qui lui envoyât des échantillons de toute la nature et lui dit : « Fais le catalogue de tous les êtres vivants que renferment mes conquêtes, » mais ayant Rome pour spectacle, avec ses richesses enlevées à tous les peuples, son luxe raffiné, son sanguinaire amphithéâtre, son cirque de bêtes féroces, ses antiquités et ses bibliothèques. Lorsque Pline composa son livre, que restait-il aux Romains, privés d'existence publique et ayant passé l'âge le plus heureux du génie ? Il leur restait à regarder ce monde extérieur qu'ils avaient vaincu.

1. Un choix de ces lettres, fait avec goût, a été ajouté, par un arrêté du 21 juillet 1864, à la liste des livres prescrits pour l'enseignement classique de la philosophie.

A côté de cette passion de savoir, de cette curiosité infatigable qui semble remplacer, dans Pline, les passions de la vie publique, je remarque aussi un sentiment nouveau, inconnu aux beaux temps de la liberté grecque et romaine : c'est une sorte d'affection et d'intérêt pour l'humanité ; c'est le nom d'*homme* substitué à celui de *barbare* ; c'est le reproche adressé à César pour le sang qu'il a versé et la grande injure qu'il a faite au genre humain ; c'est l'éloge accordé à Tibère lui-même pour le soin qu'il a eu d'abolir en Germanie et en Afrique des superstitions homicides ; c'est un esprit de philosophie cosmopolite et tolérante à laquelle se mêle pourtant un scepticisme amer et mélancolique. » Pline n'a pas la pureté des écrivains du siècle d'Auguste ; souvent recherché et quelquefois obscur, il touche à la déclamation lorsqu'il lui arrive d'être éloquent.

Boëce (460 après J. C. — 526), philosophe chrétien, ministre de Théodoric, pendant la captivité qui suivit la faveur dont il avait joui et qui précéda son supplice, écrivit le célèbre traité de la *Consolation philosophique*, où la forme du dialogue n'exclut pas l'éloquence. Boëce puisait la consolation à ses véritables sources, dans le sentiment religieux et dans la résignation aux décrets de la Providence.

PRÉCIS HISTORIQUE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PREMIÈRE PARTIE. POÉSIE.

Époques de la poésie française.

Le berceau de la poésie française écrite ne remonte guère au delà du douzième siècle; elle commence à bégayer dans la langue romane, encore imparfaite. Ces faibles commencements languissent dans le voisinage du latin, qui continue d'être la langue de l'Église et de la politique. Les trouvères, c'est le nom des poètes de la langue d'oïl¹ ou roman du nord, qui renfermait différents dialectes dont les progrès et la fusion ont formé la langue française, ne prennent une importance réelle que vers la fin du douzième siècle.

Avec le règne de Philippe Auguste commence, sinon l'éclat, au moins la fécondité de la poésie française. Le

1. *Langue d'oïl*, par opposition à la *langue d'oc* ou roman provençal. *Oïl* et *oc* ont le sens de *oui*. Il est probable que *oïl* se prononçait *ouil*, qui a formé *oui*, par l'omission de la consonne finale. *Oc* se prononce *ô* dans le roman provençal tel qu'il se parle encore aujourd'hui, et vient de l'adjectif *hoc*. *Oui* n'est pas, comme on l'a dit, le participe passé du verbe *ouïr*; il vient de *o-il* (langue d'oïl), qui paraît formé, par une double syncope, de *hoc-illud*. Ainsi les deux adverbes affirmatifs qui servent à désigner les deux grands dialectes de notre langue romane ont une étymologie commune et le même sens.

moyen âge a produit, dans des genres différents, une masse considérable d'ouvrages qui méritent de fixer l'attention. Cette *première époque*, qu'on peut appeler celle des trouvères, formera la première division de ce résumé. La poésie du moyen âge finit avec Charles d'Orléans, poète ingénieux et délicat, qui semble encore de la famille des trouvères. La poésie moderne commence avec Villon, qui ouvre la *seconde époque*, fermée par Marot; Ronsard et la pléiade remplissent la *troisième*, Malherbe donne son nom à la *quatrième*, Boileau inaugure et règle la *cinquième*, et la *sixième* a Voltaire pour représentant.

Ainsi, le moyen âge formera une première époque qui nous conduira jusque vers la fin du quinzième siècle. La première moitié du seizième inaugure la poésie moderne, dont Villon avait été le précurseur au siècle précédent; la puissante tentative de Ronsard et de ses adhérents nous donnera une époque distincte, terminée par la réforme de Malherbe, qui commence une ère nouvelle. Le second législateur de notre poésie, Boileau, fixe à son tour une époque mémorable qui marque le point de perfection de la précédente, et qui donne une impulsion nouvelle longtemps suivie avec ardeur, mais bien ralentie, lorsque Voltaire vient, en dernier lieu, imprimer à la poésie un mouvement fécond et puissant. Cette détermination des époques poétiques nous paraît légitime, puisqu'en indiquant les phases les plus importantes du développement littéraire, elle en rapporte l'honneur aux promoteurs les plus actifs de ces diverses évolutions.

Nos études ne commençant qu'avec la langue française, nous laisserons de côté les origines latines de notre littérature; on sait que cette partie de notre histoire se trouve développée dans le vaste monument que les bénédictins ont commencé¹, et que l'académie des inscriptions

1. *Histoire littéraire*. Cette publication est arrivée au vingt-quatrième volume. Ce dernier volume contient l'admirable discours de M. J. V. Le Clerc sur l'état des lettres au quatorzième siècle.

poursuit avec courage; elle est contenue aussi dans un livre excellent et plus abordable, celui de M. Ampère¹.

Première époque. — Le moyen âge : les trouvères.

(1100-1454. — 12^e-15^e siècle.)

! L'histoire de la poésie en France au moyen âge se trouve comprise dans le tableau général de la littérature de cette époque, tracé par M. Villemain². C'est là qu'il faut aller chercher le mouvement et la physionomie. De récentes publications, faites avec soin et discernement³, ont mis sous nos yeux plusieurs monuments remarquables de cette époque, autrefois trop dédaignée parce qu'elle était mal connue, aujourd'hui trop vantée, comme il arrive dans toutes les réactions. Nous n'avons pas la prétention d'indiquer ces richesses antiques; il nous suffira, en choisissant quelques noms, de mettre sur la voie et d'éveiller une ardeur qui pourra se satisfaire ailleurs.

Les compositions en vogue au moyen âge sont, dans le genre épique, de grands poèmes qu'on appelle chansons de gestes, et dont les sujets sont tirés, en général, des exploits de Charlemagne et des douze pairs; il faut y ajouter les romans de la Table ronde et les poèmes sur Alexandre. Dans les genres inférieurs, les contes sérieux

1. *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle.*

2. *Tableau de la littérature au moyen âge, en France, en Italie et en Angleterre.*

3. Parmi ces publications, il faut distinguer le *Roman de Brut*, publié par M. Le Roux de Lincy; *Parthénopex de Blois*, par M. Crapelet; le *Roman de Rou ou Rollon*, par M. Pluquet; *Berte aux grans piès*, *Garin le Loherain*, le *Romancer français*, dus à M. Paulin Paris, membre de l'Institut; *Ogier le Danois*, par M. Barrois; les *Œuvres de Ruteboëuf*, par Achille Jubinal, et les nombreuses exhumations de M. Francisque Michel, remarquables par le choix et par la correction des textes. On trouvera quelques détails sur cette époque dans notre *Histoire de la Littérature française* (liv. I, p. 1-144).

ou badins apparaissent sous le nom de lais et de fabliaux. L'apologue est remis en vogue par des recueils appelés *Isopets*, d'Ésope qui en a fourni les matériaux, aussi bien que ceux des fables agréablement versifiées de Marie de France.

L'allégorie, qui devient, à la fin du treizième siècle et pendant les siècles qui suivent, la principale muse du moyen âge, enfante l'interminable *Roman de la Rose*, épopée et encyclopédie du treizième et du quatorzième siècle.

Le théâtre, qui succéda à la vogue des chansons de gestes et des romans chevaleresques, nous offre les *Miracles*, les *Mystères*, les *Moralités*, les *Farces* et les *Soties*.

Genre héroïque. — Entre les poètes du douzième et du treizième siècle, auteurs de récits historiques, on distingue après **Robert Wace**, qui a composé les *Romans de Brut* et de *Rou* ou *Rollon*, et qui n'est qu'un chroniqueur en vers, car il n'invente pas, **Chrestien de Troyes**, véritable trouvère, dont les poèmes font partie de ce qu'on appelle le cycle des chevaliers de la Table ronde. La Table ronde était un ordre de chevalerie institué par le roi Arthus pour la recherche du Saint Graal, vase sacré qui avait servi à la Cène et dans lequel Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang de Jésus-Christ pendant sa passion. Ce cycle, où l'on remarque le *Saint Graal*, *Tristan le Léonnois*, *Perceval le Gallois*, *Lancelot du Lac*, embrasse toutes les aventures que M. Creuzé de Lesser a réunies, de nos jours, dans un poème ingénieux par lequel il aspirait à devenir l'Arioste de la Table ronde. Charlemagne et ses douze pairs fournirent aux trouvères le sujet de chants héroïques qui entretenaient l'ardeur guerrière dans les esprits. La *Chanson de Roland* ou *Poème de Roncevaux* est la plus célèbre de ces rapsodies héroïques qui se chantaient comme autrefois les poèmes d'Homère; elle a pour auteur **Théroulde**,

en latin **Tuoldus**, qui paraît l'avoir composée dans la seconde moitié du onzième siècle¹. **Huon de Villeneuve** fut, pour cet autre cycle, ce que Chrestien de Troyes avait été pour le précédent : c'est à lui qu'appartiennent *Renaud de Montauban, les Quatre fils Aymon, Maugis, Doon de Mayence, etc.* **Adenès** ou **Adam le Roi** (ce surnom lui vient de ce qu'il fut sans doute roi des ménestrels) n'a pas composé moins de deux cent mille vers, remarquables par la facilité et une certaine élégance de versification. Il est l'auteur de *Berte aux grans piés* et des *Enfances d'Ogier le Danois*. Toute la légende héroïque sur Ogier avait été recueillie et mise en vers de dix syllabes par **Raimbert** de Paris, chevalier et trouvère tout ensemble, dont le style est d'une remarquable énergie. Parmi les poèmes qui se rapportent aux expéditions de Charlemagne, il faut encore citer la *Chanson des Saxons*, par **Jean Bodel** d'Arras, poème écrit en vers alexandrins.

A côté des poèmes qui célèbrent Arthus et Charlemagne, on rencontre d'autres épopées sur les exploits d'Alexandre², qui, élevé par les âges précédents aux proportions d'un héros mythologique, prend au moyen âge le caractère chevaleresque. Le *Poème d'Alexandre*, récemment publié en Allemagne, est l'œuvre de deux poètes contemporains de Philippe Auguste, **Lambert** le

1. Le manuscrit d'Oxford, d'après lequel M. Francisque Michel a publié cette chanson célèbre, paraît antérieur au douzième siècle. On pense que le Théroulde qui se déclare l'auteur du poème était le précepteur de Guillaume le Conquérant. On sait, par la chanson de Rou, que le jongleur Taillefer chanta à la bataille d'Hastings quelques strophes de ce poème. M. Génin a donné une édition critique de la chanson de Roland : les amis de notre vieille littérature attendaient avec impatience cette importante publication.

2. Notre vers héroïque tire son nom du *Poème d'Alexandre*, écrit en vers de douze syllabes. Ce mètre avait été employé antérieurement, mais le nom d'alexandrin date de la célébrité du *Poème d'Alexandre*.

Court, clerc de Châteaudun, et **Alexandre** de Bernay ou de Paris : ces deux trouvères, dont la versification est remarquable pour le temps où ils ont vécu, ont suivi dans leurs récits Quinte-Curce quelquefois, et plus souvent le faux Callisthène, qui a débité tant de fables sur le héros macédonien. Nos deux poètes ne manquent pas de donner à Alexandre, pour compagnons de ses exploits, douze pairs, comme à Charlemagne ; de plus, ils le font monter dans les airs sur un véhicule qu'emportent des griffons, et descendre au fond des mers et dans les entrailles de la terre.

Les poèmes du cycle carlovingien, ou *chansons de gestes*, composés de vers de dix ou douze syllabes, sont partagés en stances de longueur inégale, sur une seule rime ; la stance finit lorsque la rime est épuisée. L'imperfection de la langue des trouvères est une des causes de l'oubli où sont tombées en France ces productions originales dans lesquelles l'imagination des poètes se donnait carrière. Le succès du *Roman de la Rose* et la chute des mœurs chevaleresques les firent négliger dès le quatorzième siècle ; mais ils reparurent plus tard, et non sans éclat, dans les traductions en prose. La réaction gréco-latine de l'école de Ronsard les éclipsa de nouveau ; les romans pastoraux et héroïques des d'Urfé et des Scudéry les firent oublier, jusqu'à ce que, rajeunis au dix-huitième siècle par la plume élégante du comte de Tressan, ils charmèrent de nouveau l'imagination. Avant cette tardive réhabilitation, le cycle carlovingien avait fourni à l'Italie la matière d'un chef-d'œuvre, le *Roland furieux* de l'Arioste.

L'amour chevaleresque ne se produit que dans les romans de la *Table ronde*. Il devient une sorte de religion dans les *Amadis*, poèmes dont l'origine est douteuse, qui n'ont pas laissé de traces de leur naissance ou de leur passage en France au moyen âge, et que l'Espagne nous a transmis au seizième siècle, époque à laquelle la traduction d'Herberay des Essarts et l'ardeur chevale-

resque de François I^{er} leur donnèrent chez nous une vogue prodigieuse.

Poésie allégorique. — Le poème le plus populaire du moyen âge, le *Roman de la Rose*, est l'œuvre de deux générations, et se compose de deux parties distinctes : la première, qui appartient au treizième siècle, est de **Guillaume de Lorris**, contemporain de saint Louis : elle comprend quatre mille soixante-dix vers ; c'est une allégorie galante d'une conquête amoureuse semée de détails agréables, de traits de sentiment et de descriptions souvent ingénieuses ; la seconde partie, ou plutôt le second poème, est due à **Jean de Meung**, dit Clopinel : beaucoup plus étendue que la précédente, elle s'en distingue par l'érudition et l'esprit satirique. Le héros de Jean de Meung est Faux-Semblant, symbole de l'hypocrisie et aïeul de Tartufe ; son sujet est le siècle tout entier, avec sa science, sa corruption, ses pratiques superstitieuses et ses préjugés¹.

Genre satirique. — Les poèmes satiriques ne sont pas rares au moyen âge. Dans ce genre, on distingue la *Bible Guiot*, où se trouvent déjà les éternelles railleries contre les moines rajeunies par Rabelais. Mais le plus curieux monument de l'esprit railleur est le *Roman de Renart*. Maître Renard partage la gloire de Charlemagne, d'Alexandre et d'Arthur ; il est le centre d'une épopée non pas héroïque, mais badine, fort divertissante. Les tours de fripon que joue ce maître en fait de tromperies à son compère Isengrin, le Loup, et aux autres animaux

1. « Guillaume de Lorris, dit M. Ampère, est un poète chevaleresque pour le fond des sentiments, bien que déjà la forme soit allégorique. Jean de Meung est un pédant plein de verve, qui, dans le livre où son prédécesseur a placé d'élégantes et un peu mignardes personnifications des sentiments chevaleresques, jette à pleines mains l'érudition, la satire, les idées hardies et les images grossières. » *Histoire de la formation de la langue française.*

composent une curieuse légende qui a fourni le sujet de plusieurs poèmes. C'est là que commence cette république des animaux, image fidèle de la société humaine. Le cycle du Renard est le prélude des fables de La Fontaine, de ce perpétuel symbole qui fait du règne animal la piquante et instructive image de l'humanité. Le premier *Roman de Renart* est l'œuvre collective de plusieurs trouvères, parmi lesquels on cite de préférence **Pierre de Saint-Cloud**, auteur d'une des meilleures branches de cet ensemble poétique formé d'épisodes distincts, plutôt rapprochés pour se suivre que pour composer un tout. Il n'en est pas de même de *Renart le nouvel*, œuvre personnelle de **Jacquemart Gélée**, de Lille, composé dans une intention morale et satirique, sous les auspices de Philippe le Bel, également hostile au pouvoir temporel du clergé et à l'indépendance des seigneurs féodaux. Le style de ce poème est malheureusement diffus et prosaïque.

Les fabliaux, lais ou contes forment une partie considérable de la richesse littéraire du moyen âge. Ils ont défrayé les conteurs les plus spirituels des âges suivants : Molière et La Fontaine en ont tiré parti. Au dix-huitième siècle, les plus intéressants ont été recueillis par Barbasan, et traduits un peu traitreusement par Legrand d'Aussy. Le *Décameron* de Boccace est issu de nos fabliaux, comme le *Roland furieux* est sorti de nos poèmes chevaleresques. L'Italie nous a éclipsés en nous imitant.

Poésie légère ou petits genres. — Au commencement du treizième siècle, nous trouvons, parmi les héros aventureux qui allèrent fonder l'empire latin de Constantinople, **Quesnes de Béthune**, dont le savant éditeur du *Romancero français*, M. P. Paris, a cité quelques pièces, les unes fort piquantes, les autres pleines d'élevation.

Entre les trouvères qui cultivèrent, au treizième siècle, la poésie légère, on distinguait **Thibaut**, comte

de Champagne, qui a mis de la délicatesse et de la grâce dans ses chansons d'amour. Thibaut est un trouvère de l'aristocratie. Parmi ses contemporains, un pauvre plébéien que son talent n'a pu arracher à la misère où le retenaient ses vices et son imprudence, **Rutebœuf**, est également digne d'attention. Il a écrit sur des tons différents et sur des sujets divers. Outre quelques essais dramatiques, tels que le *Miracle de Théophile*, il a composé nombre de complaintes où il déplore, tantôt sa triste destinée, tantôt la mort de quelque grand personnage; des requêtes adressées à de riches seigneurs, requêtes souvent impuissantes, car alors, comme il le dit, « les plus riches étaient les plus chiches, » des lais ou fabliaux quelquefois licencieux, des poésies religieuses, des invectives contre la lâcheté et la corruption, et d'éloquents réclames en faveur du courageux champion de l'université, Guillaume de Saint-Amour. La langue de Rutebœuf, habituellement rude, s'assouplit quelquefois, et fait, par intervalles, d'heureux efforts vers la noblesse.

Il faut signaler sur la limite du quatorzième et du quinzième siècle, outre **Christine de Pisan** et **Alain Chartier**, **Eustache Deschamps**, poète fécond et plein d'élévation, qui a appliqué à des sujets de haute morale et de politique nationale les rythmes de la balade et du rondeau; et **Olivier Basselin**, joyeux campagnard du Val de Vire, foulon de son métier, qui composait, sans renoncer à son moulin et pour le plaisir du voisinage, des chansons bachiques qu'on a recueillies et qui pétillent d'esprit et de franche gaieté. Quelques-uns de ces couplets ont été le moule de nos strophes lyriques les plus harmonieuses.

Au quinzième siècle, nous trouvons un successeur et un rival de Thibaut de Champagne dans **Charles d'Orléans**, fils de Valentine de Milan et de la victime de Jean Sans-Peur : fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, il passa vingt-cinq ans en Angleterre, et il charma

par la poésie les tristes loisirs de sa captivité. Ses vers offrent la dernière et la plus gracieuse fleur de l'esprit chevaleresque. Son génie se forme d'un mélange de délicatesse, de malice et d'enjouement, et son élégance prématurée est un reflet de l'Italie, à laquelle il tenait par sa naissance du côté maternel et par son éducation. L'esprit qu'il possède, dans le sens moderne du mot, lui est propre et le distingue entre ses contemporains¹.

Genre dramatique. — Le théâtre commença sous Charles V à prendre une existence régulière par le privilège accordé aux confrères de la Passion. Cette confrérie était composée d'artisans qui se délassaient de leurs travaux en représentant des scènes dramatiques de l'Ancien et du Nouveau Testament. Deux autres associations, les Enfants sans souci, recrutés parmi les étudiants et les fils de famille, mauvais sujets spirituels, et la Basoche, élite des clercs de procureurs et d'avocats, formaient deux troupes souvent distinctes, quelquefois réunies, qui jouaient des farces, des moralités et des soties, l'une sur des tréteaux publics, l'autre sur la table de marbre dans la grande salle du palais. Les mys-

1. Les poésies de Charles d'Orléans, longtemps enfouies, ont été exhumées en 1734 par l'abbé Sallier (voy. *Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. XIII); une édition incomplète et fort incorrecte a été donnée, en 1803, par Chalvet. Deux éditions complètes et conformes aux meilleurs manuscrits (sauf les accidents de lecture et de typographie) ont été données concurremment en 1842, l'une par M. Champollion, l'autre par M. Guichard. Quelques couplets de Charles d'Orléans donneront une idée de sa manière; en voici deux tirés de sa pièce sur le *Printemps* :

Les fourriers d'esté sont venus
 Pour appareiller son logis;
 Ils ont fait tendre ses tapis
 De fleurs et de perles tissus.

• • • • •
 Le temps a laissé son manteau
 De vent, de froidure et de pluie,
 Et s'est vestu de broderie,
 De soleil riant, cler et beau.

tères et les miracles, en se perfectionnant, auraient pu produire la tragédie; la comédie était en germe dans les farces et dans les soties; mais, au seizième siècle, les rigueurs de l'autorité et le retour aux littératures de l'antiquité étouffèrent ces essais du théâtre national.

Les mystères et les miracles offraient à la multitude l'enseignement de l'histoire religieuse sous forme dramatique; les farces étaient des nouvelles dialoguées, quelquefois piquantes, presque toujours licencieuses; les moralités représentaient allégoriquement les vices et les vertus transformés en personnages; les soties mettaient en scène l'Église, l'État, la société tout entière, et rappelaient souvent, par leur audace, la comédie politique des anciens.

Les mystères, compositions d'une étendue telle que la représentation de quelques-uns employait plusieurs jours consécutifs, n'étaient pas aussi méprisables qu'on le suppose; en cherchant bien, on y découvre quelques traits heureux. La farce a produit un chef-d'œuvre, *Maître Patelin*, attribué, sans titre valable, à P. Blanchet¹, et qui pourrait bien être de Villon. Quelques soties, entre autres l'*Ancien Monde* et le *Nouveau Monde*, sont des tableaux satiriques finement esquissés².

Deuxième époque. — La Renaissance : Clément Marot.

(1454-1548. — 16^e siècle.)

La poésie de cette époque est tout entière dans Villon, précurseur de Marot; dans Marot, qui perfectionne Villon,

1. M. Génin, dans la spirituelle et savante introduction qui précède son édition de la *Farce de maître Patelin*, dépossède Pierre Blanchet et se prononce, sans motifs suffisants, en faveur d'Antoine de la Sale.

2. On peut voir sur ce projet l'*Histoire du théâtre*, par les frères Parfait, et un travail fort curieux de M. Louis Paris : *Toiles peintes et tapisseries de la ville de Reims, ou la mise en scène du théâtre des Confrères de la Passion*.

et dans Mellin de Saint-Gelais, qui continue Marot¹ sans trop de désavantage. Ce n'est pas que les versificateurs aient manqué dans cette période ; mais le dénombrement des versificateurs appartient à l'érudition et non à l'histoire littéraire, qui ne doit recueillir que les choses et les noms dignes de mémoire.

Villon, né en 1430, contemporain de Louis XI, est un véritable enfant de Paris, sans souci, sans scrupule, sans famille, spirituel, goguenard, philosophe à sa manière, et parfois mélancolique. Villon fait époque, parce qu'il tranche avec la poésie sentimentale, alambiquée et pédante qui avait précédé. Il relève de lui-même et de l'esprit français, qu'il reproduit dans des conditions vulgaires, mais avec originalité. Ce jeune libertin, que Louis XI disputa à la potence, ne paraît pas intimidé par la perspective du supplice, et il trouve encore, à la vue du sinistre appareil, d'excellentes plaisanteries ; mais il ne plaisante pas toujours, et lorsqu'il s'attendrit sérieusement, il parle avec une grâce charmante et avec l'accent d'un poète philosophe de la fragilité des biens de la terre. On sait par cœur sa touchante ballade sur les dames du temps jadis, dont on a mille fois cité le refrain :

Mais où sont les neiges d'antan (*de l'an passe*) ?

Cette beauté qui se fond et disparaît comme la neige, n'est-ce pas une pensée profonde et une image poétique ? Que dire de ces méditations que lui inspire la vue

1. L'histoire de la poésie, depuis Villon jusqu'à Malherbe, est esquissée dans plusieurs ouvrages qu'on lira avec fruit. J'indiquerai d'abord les *Tableaux de la Littérature au onzième siècle*, tracés par MM. Saint-Marc Girardin et Philarète Chasles ; l'Académie, appelée à choisir entre ces deux ouvrages, les a couronnés l'un et l'autre pour des mérites divers. L'*Histoire de la poésie au seizième siècle*, par M. Sainte-Beuve, contient plus de détails. On lira aussi avec intérêt le *Tableau historique de la littérature française au quinzième siècle*, par M. Charpentier.

du charnier des Innocents, où sa place est déjà marquée :

Quand je considère ces testes
Entassées en ces charniers,
Tous furent maistres de requestes,
Ou tous de la chambre aux deniers,
Ou tous furent porte-paniers,
Autant puy l'ung que l'autre dire ;
Car d'evesques ou lanterniers
Je n'y congnois rien à redire.

Et ycelles qui s'inclinoient
Une contre aultres en leurs vies
Desquelles les unes regnoient
Des autres craintes et servies,
Là les voy, toutes assouvies
Ensemble, en un tas pestle-mesle :
Seigneuries leur sont ravies,
Clerc ne maistre ne s'y appelle.

Est-ce le même homme qui lègue si gaiement aux Quinze-Vingts ses grandes lunettes (*sans l'étuy*), et qui demande avec tant d'enjouement au duc de Bourgogne de venir en aide à sa détresse? Villon excelle dans la ballade. Ses principaux ouvrages sont le *Petit* et le *Grand Testament*; on lui attribue à tort les *Repues franches*, dont il est le héros et non l'auteur.

Clément Marot¹, de meilleure condition que Villon, d'un génie plus heureux peut-être et mieux cultivé, est le premier poète français qui ait laissé des modèles, dans des genres secondaires, il est vrai, mais enfin des modèles, c'est-à-dire des œuvres qu'on imite et qu'on ne surpasse pas. Marot a atteint la perfection dans l'épître familière, le rondeau, la ballade, le madrigal, et surtout dans l'épigramme; il a consacré une forme et même un langage qu'on a longtemps suivis, et qu'on a renouvelés plus tard avec succès. L'épître dans laquelle Marot raconte comment il a été dérobé par son valet est

1. Né à Cahors en 1495; mort à Turin en 1544.

un chef-d'œuvre d'adresse et de fine plaisanterie. Ses épigrammes, dont le tour est constamment ingénieux, souvent fines ou piquantes, sont quelquefois pleines de délicatesse. Marot arrive même au ton noble et sévère dans le huitain sur la mort de Semblançay¹. Marot a réussi dans la satire; son style n'a pas assez de sensibilité pour l'épigramme, qu'il a tentée, ni assez d'élévation pour le genre lyrique, où il a échoué. Il rivalise avec Martial lorsqu'il le traduit; mais lorsqu'il essaye de transporter en français la noble élégance de Virgile, il est trop souvent sec et vulgaire. Le roi prophète n'a pas moins à se plaindre de lui, et sa version des Psalmes nous semble un travestissement lorsqu'on la compare, je ne dis pas au texte, auquel il ne faut rien comparer, mais aux imitations de Malherbe et de J. B. Rousseau. La langue que Villon lui avait transmise, et qu'il a perfectionnée, se prêtait mal à l'expression des pensées élevées, mais elle le servait à merveille dans le badinage, où il excelle. Marot est un de ces rares auteurs qu'on lira toujours.

1. Voici cette épigramme :

Lorsque Maillart juge d'enfer menoit
 A Montfaucon Semblançay l'ame rendre,
 A votre avis, lequel des deux tenoit
 Meilleur maintien ? Pour vous le faire entendre,
 Maillart sembloit homme qui mort va prendre,
 Et Semblançay fat si ferme vieillard,
 Que l'on cuidoit pour vray qu'il menast pendre
 A Montfaucon le lieutenant Maillart.

Rapprochons de cette énergique peinture le petit tableau suivant, digne d'Anacréon :

Amour trouva celle qui m'est amère,
 Et j'y estois, j'en sçay bien mieux le compte;
 Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mère.
 Puis tout à coup il voit qu'il se mécompte,
 Dont la couleur au visage lui monte,
 D'avoir failli honteux, Dieu sait combien!
 Non, non, Amour, ce dy je, n'ayez honte :
 Plus clairvoyants que vous s'y trompent bien.

La vie de Marot fut courte et agitée : mêlée de faveurs et de persécutions, elle se termina dans l'abandon et dans la douleur. La galanterie, la poésie, la religion, lui suscitèrent des ennemis ardents et des protecteurs dévoués. Longtemps Marot rencontra dans cette lutte, et pour les opposer l'un à l'autre, l'amour dévoué et les ressentiments de la jalousie, l'admiration sincère et le dénigrement, la faveur du pouvoir politique et l'hostilité du clergé. Le poète aimé du roi François I^{er} et de sa sœur Marguerite eut à supporter deux emprisonnements et autant d'exils, et le dénouement de ce drame, tantôt sérieux, tantôt plaisant, fut une mort dans le délaissement, loin de la patrie et de la famille qui adoucissent tous les maux. Pourquoi faut-il que la misère et l'isolement aient contristé les derniers jours de celui qui avait souri à la vie avec tant d'ivresse et d'insouciance, et qui disait avec attendrissement :

Sur le printemps de ma jeunesse folle,
 Je ressemblois l'hirondelle qui vole
 Puis çà, puis là : l'âge me conduisoit
 Sans peur ni soin où le cœur me disoit.

Mellin de Saint-Gelais mérite d'être mis à côté de Marot; mais on ne peut guère citer que son nom, car ses meilleures épigrammes sont plus spirituelles qu'édifiantes. C'est lui surtout qui a servi de modèle à J. B. Rousseau pour des pièces du même genre qui contrastent singulièrement avec les odes sacrées de ce poète. Saint-Gelais était abbé et même aumônier du Dauphin; il n'en fut pas moins exclusivement homme de plaisir, ordonnateur des fêtes d'une cour voluptueuse qu'il charmait par son esprit. Mellin fut témoin des premiers triomphes de Ronsard, dont il troubla d'abord l'ivresse par de piquantes railleries. Mais cette hostilité ne dura pas longtemps; on réconcilia facilement le successeur de Marot et le chef des novateurs. Né en 1491, fils naturel

ou neveu d'Octavien de Saint-Gelais, Mellin mourut en 1558. Les médecins qui l'entouraient à son lit de mort paraissaient indécis : « Je vais, dit-il en souriant, vous tirer de peine ; » puis, détournant la tête, il s'endormit pour l'éternité.

Troisième époque. — La pléiade : Ronsard.

(1548-1600. — 16^e siècle.)

Vers le milieu du seizième siècle, de jeunes poètes pleins d'ardeur, nourris dans l'admiration des modèles antiques à l'école de Jean Daurat, se prirent d'un profond dédain pour les œuvres légères de leurs devanciers, qu'ils traitèrent d'épiceries. Un des plus intrépides et des plus habiles, Joachim du Bellay, dans son *Illustration de la langue française*, sonna la charge et engagea le combat. Le but était double : détrôner d'abord les faibles successeurs de Marot, et puis régner à leur place, sous les auspices des Grecs et des Romains, dont les dépouilles opimes allaient enrichir notre langue et régénérer notre littérature¹. Le signal fut entendu, et, pour emprunter les expressions d'un contemporain, de l'école de Daurat, comme des flancs du cheval de Troie, sortirent en foule les chefs courageux de cette grande entreprise.

Le plus illustre de ces spoliateurs fut **Pierre de Ronsard**², qui réalisa pour ses contemporains l'idéal

1. Le factum éloquent de Du Bellay est une véritable proclamation militaire : « Là doncques, François, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des serves dépouilles d'elle, comme vous avez fait plus d'une fois, ornez vos temples et vos autels. Ne craignez plus ces oyes criardes, ce fier Maulie et ce traître Camille qui, sous ombre de bonne foi, vous surprennent tout nuds comptant la rançon du Capitole ; donnez en cette Grèce menteresse, et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallo-Grecs. Pillez-moi sans conscience les sacrés trésors de ce temple delphique, ainsi que vous avez fait autrefois. et ne craignez plus ce muet Apollon, ses faux oracles ni ses flèches rebouchées. »

2. Ronsard, né en septembre 1524 au château de la Poisson-

du poète. L'admiration qu'il inspira ne connut point de bornes. Homère et Pindare, si longtemps sans rivaux, étaient enfin, sinon surpassés, au moins égalés. On alla jusqu'à voir dans sa naissance, qu'on plaçait à tort, mais à dessein, le jour même de la bataille de Pavie, une compensation à ce désastre national. La mémoire de Ronsard a cruellement expié ces exagérations. La poésie de Ronsard dut frapper les esprits par une élévation et une force inconnues jusqu'à lui, le goût n'étant pas assez formé pour être blessé de l'étrangeté et de la boursouffure du langage. L'audace qui se fait accepter ajoute à l'admiration par ses excès mêmes, et Ronsard est tombé par où il s'était surtout élevé. L'échafaudage de ses grands mots s'écroula avec fracas et entraîna dans sa chute de précieux matériaux artistement travaillés. Un critique de nos jours a pieusement remué ces décombres; mais il n'en a rien retiré d'homérique, rien de pindarique, et cependant les fouilles n'ont pas été complètement stériles, car on a ramené au jour un poète anacréontique plein de grâce et de délicatesse. Le grand

nière, près de Vendôme, mourut dans son prieuré de Vendôme, près de Tours, le 27 décembre 1585. Dans son adolescence, il fut page du duc d'Orléans et de Jacques Stuart, roi d'Écosse. Plus tard, il débuta dans la diplomatie; mais une surdité précoce l'éloigna des affaires, et ce fut alors qu'il se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur, sous la direction de Jean Daurat et d'Adrien Turnèbe. Ses brillants débuts lui concilièrent la faveur de François 1^{er}; Henri II, François II et Charles IX le comblèrent de bienfaits. Henri III lui fut moins favorable. Charles IX échangea des vers avec son poète favori et fut presque son rival: il l'aurait même surpassé s'il était réellement, comme on l'a dit, mais à tort, l'auteur des vers qui suivent :

L'art de faire des vers, dut-on s'en indigner,
 Dolt être à plus haut prix que celui de régner.
 Tous deux également nous portons des couronnes;
 Mais roi, je les reçois; poète, tu les donnes.
 Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
 T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps;
 Elle l'en rend le maître, et le fait introduire
 Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

Ronsard, l'Apollon de la source des Muses, comme l'appelait Marie Stuart, est bien mort ; mais M. Sainte-Beuve a fait revivre un rival d'Anacréon et de Tibulle. Ajoutons à cela que quelques pièces dans le goût de la grande poésie, et dans lesquelles Ronsard a daigné ne parler que français, annoncent déjà l'avènement de la langue noble, à laquelle tendaient les efforts de la pléiade.

Cette pléiade, instituée à l'imitation de la pléiade alexandrine, se composait de **Remy Belleau**, **Jodelle**, **Baïf**, **Jean Daurat** (1508-1588), **Joachim du Bellay** et **Ponthus de Thiard**, satellites de Ronsard. On y ajoute **Amadis Jamyn**. Je vais dire quelques mots de ceux de ces poètes qui ne sont pas complètement oubliés.

Remy Belleau (1528-1573) est connu par quelques vers pleins de grâce. Étienne Jodelle, sieur de Limodin (1532-1573), improvisateur fécond, mais vulgaire, entreprit de restaurer le théâtre antique : ses deux tragédies, *Cléopâtre* et *Didon*, sont de bien faibles essais ; la comédie d'*Eugène* ou la *Rencontre* ne s'élève pas au-dessus du médiocre. Baïf (1532-1591) essaya vainement de naturaliser dans notre poésie les vers métriques ; il a mieux réussi dans quelques poésies fugitives, habilement versifiées et richement rimées. Joachim du Bellay (1524-1560) a porté dans quelques morceaux du genre satirique une profonde énergie et de la délicatesse dans la galanterie. Sa mort prématurée enleva à la pléiade un de ses plus beaux ornements. Ponthus de Thiard (1521-1605), qui avait débuté par quelques pièces légères, se détourna de bonne heure de la poésie pour cultiver la science et tendre à l'épiscopat.

Les tragédies de **Garnier** (1545-1601), imitateur souvent énergique de Sénèque, éclipsent les essais de Jodelle. Les vers de ce poète sont quelquefois bien frappés, et, grâce à lui, la langue tragique commence à se former.

Un homme doué d'une forte imagination, mais emphatique et tendu, **Du Bartas** (1544-1590), talent d'un

ordre élevé, manquant de goût et de naturel, balança un moment, du fond de sa province, la gloire de Ronsard. Il y a quelque chose à prendre, *erat quod tollere velles*, dans la *Semaine* de ce poète, espèce d'hymne didactique sur la création, dont le style, tout ensemble grandiose et trivial, est toujours fatigant. Du Bartas avait entrepris une *Seconde Semaine*, qui devait comprendre tout l'Ancien Testament; il en reste des fragments considérables. On peut louer en lui sans réserve l'élevation du sentiment moral, et il a noblement terminé une vie constamment pure. Blessé sur le champ de bataille d'Ivry en combattant contre les ligueurs, il put encore, avant de mourir de ses blessures, célébrer cette victoire.

Dans le genre satirique, nous trouvons une œuvre singulière due à un homme de guerre, protestant zélé qui servit longtemps Henri IV avec humeur et fidélité, **Théodore-Agrippa d'Aubigné** (1550-1630). Les *Tragiques* sont un chaos et un déluge; mais dans ce prodigieux fatras brillent çà et là des traits d'une grande énergie et des étincelles de génie. D'Aubigné surpassa l'hyperbole de Juvénal, et les tableaux qu'il trace n'inspirent pas moins d'effroi¹.

Parmi les poètes qui brillèrent après Ronsard, on distingue **Desportes** (1546-1606), qui donna à la langue de la grâce et de la souplesse. Desportes, abbé de Tiron, fut de son temps le mieux renté de tous les beaux esprits. Un seul sonnet lui valut une abbaye de deux mille livres. Balzac accuse cette libéralité du duc de Joyeuse d'avoir amené un funeste débordement de sonnets. Desportes réussit mieux dans la chanson amoureuse que dans la traduction des Psaumes; quelques-

1. Cet ouvrage, très-rare, est aujourd'hui fort recherché. J'ai essayé ailleurs (*Essais d'histoire littéraire*, 1^{re} série) de caractériser ce poème étrange, sur lequel des critiques distingués (MM. Saint-Marc Girardin, P. Chasles, Sainte-Beuve et Viollet-Leduc) avaient déjà attiré l'attention. M. Ludovic Lalanne a donné récemment une excellente édition des *Tragiques*.

uns de ses couplets sont restés dans la mémoire des gens de goût. Bertaut (1552-1611) n'est pas au-dessous de Desportes, et ses poésies atteignent parfois la plus exquise élégance.

Quoique la prose domine dans la *Ménippée*, nous devons cependant mentionner ici cette satire fameuse, puisqu'elle contient un assez grand nombre de vers attribués, pour la plupart, à Jean Passerat (1534-1602), successeur de Ramus dans la chaire d'éloquence au Collège de France. Passerat a échappé à l'influence de Ronsard; il continue Marot, qu'il épure, et il prépare La Fontaine. Sa *Métamorphose d'un homme en oiseau* est un modèle de narration et de fine plaisanterie.

Quatrième époque. — Malherbe, Corneille.

(1600-1661. — 17^e siècle.)

« Enfin Malherbe vint. » Ce mot de Boileau désigne une date, date fondamentale et triomphante de notre poésie. Malherbe (1555-1628) fut véritablement, dans l'intention et dans le fait, un poète réformateur. Génie patient et impérieux, sa ferme volonté conçut un dessein que son talent accomplit. Il posa nettement les principes de la versification et de la langue poétique, et il les imposa. Boileau n'a pas beaucoup exagéré les services qu'il a rendus, et il faut répéter après lui :

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée :
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois.

Deux siècles et plus ont passé sur les vers de Malherbe sans les flétrir : leur vigueur native et leur éclat se sont

maintenus, parce qu'il a rencontré l'harmonie durable du rythme, qu'il a respecté la propriété des mots, qu'il a choisi ses figures dans un ordre d'images naturelles; parce qu'enfin il a eu la prudence de la force, parce que son génie a été constamment sain et tempé- rant. Il avait assez d'imagination pour atteindre la poésie, et trop de bon sens pour laisser dominer chez lui cette autre faculté qu'on a appelée la Folle du logis. Aussi sa poésie n'est-elle pas une brillante extravagance, mais la raison même relevée d'ornements sévères. C'est pour cela que son amour-propre ne l'a pas trompé lorsqu'il a dit :

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Les gens de goût savent encore par cœur l'ode sur l'attentat contre la personne du roi : « Que direz-vous, races futures ? » l'ode à Louis XIII partant pour le siège de la Rochelle : « Doncque un nouveau labour à tes armes s'apprête ; » la paraphrase du psaume CXLV : « N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde ; » et les stances de consolation à Duperrier sur la mort de sa fille. Malherbe a formé Racan; il a rendu possible la noble et austère poésie de Corneille; une de ses odes a éveillé le génie poétique qui sommeillait dans l'âme de La Fontaine.

Racan (1589-1670) fut le disciple favori de Malherbe; il a moins de force, autant d'élévation, plus d'abandon. On a retenu les stances où il célèbre le charme de la vie des champs; il a été sublime en comparant à la puissance de Dieu les chétives grandeurs de ce monde; dans ses *Bergeries*, longue pastorale dramatique, où l'intérêt ne se soutient pas, il y a des passages, trop rares, il est vrai, d'une grande beauté. Racan fait aimer la campagne et nous élève par intervalles à de graves pensées religieuses. La traduction des Psaumes, œuvre de sa vieillesse, est languissante et décolorée.

Malherbe représente l'ode, et Racan la pastorale.

La poésie fugitive fut cultivée avec succès par **Maynard**, disciple de Malherbe, qui réussit dans le sonnet et l'épigramme; ses odes sont médiocres. **Malleville** (1597-1647) n'est pas indigne d'être cité à côté de Maynard; il a de la finesse et de l'élégance. **Gombaud** (1576-1666) se place sur la même ligne. **Voiture** (1598-1648) fut pendant longtemps le héros de la poésie fugitive; il a laissé quelques pièces spirituelles qu'on a retenues; souvent affecté, il a rencontré quelquefois la grâce et l'harmonie. On sait quelle grande querelle suscita le sonnet d'*Uranie* comparé au *Job* de Benserade¹. Voiture a surtout brillé dans le genre épistolaire. Il était le héros de l'hôtel de Rambouillet, berceau des *Précieuses* et rendez-vous des beaux esprits du temps, cercle galant et moral où l'art de la conversation se signalait par la recherche des mots rares et des idées subtiles. On a dit trop de mal de cette société célèbre, qu'on avait trop vantée et trop imitée. **Sarrasin** (1604-1664), comme bel esprit, fut le rival de Voiture, qu'il surpasse peut-être comme poète. Il a réussi dans l'ode et dans le poème badin; sa prose est élégante et correcte. A côté de ces beaux esprits maniérés, un artisan né poète, le menuisier de Nevers, **Adam Billaut** (mort en 1662), connu par ses *chevilles*, a composé sans art et avec verve quelques chansons bachiques qu'on n'a pas oubliées.

A côté de Malherbe et dans un camp littéraire opposé, **Mathurin Régnier** (1575-1615), de Chartres, neveu de Desportes, fut le rival des poètes de l'antiquité dans le genre satirique :

Régnier, seul parmi nous formé sur ces modèles,
Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.

BOILEAU.

1. Benserade est un poète maniéré qui a souvent du trait, de la finesse et quelquefois de la délicatesse. Il continue sous Louis XIV l'affectation de l'hôtel de Rambouillet. Benserade a mis en ron-

Ce vieux style de Rëgnier est toujours jeune, parce qu'il est franc et vigoureux. Le chef-d'œuvre de Rëgnier est *Macette*, cette vieille hypocrite, aïeule de *Tartufe* et rivale de son petit-fils. Cette satire dont Ovide a fourni le cadre, écrite de verve, avec pureté, est un des beaux monuments de notre langue : elle était en germe dans la seconde partie du *Roman de la Rose*.

Dans cette période féconde qui précède le siècle de Louis XIV, le théâtre, après des essais plus ou moins heureux, devient, sous le patronage de Richelieu, la principale gloire littéraire de la France. Pendant les premières années du dix-septième siècle, **Alexandre Hardy** (mort en 1630) régna sans partage sur la scène : auteur, acteur, directeur de troupe, il rendit de très-grands services ; mais il avait plus de fécondité que de talent, et les pièces qu'il nous a laissées ne sont plus qu'un objet de curiosité. Ses tragédies, empruntées la plupart, pour le sujet, à l'histoire héroïque des Grecs, ne valent pas ses pastorales, dans lesquelles il imitait l'Italie. Le seul mérite sensible aujourd'hui dans ces compositions est la surprenante richesse des rimes. **Théophile**, qui balança quelque temps la gloire poétique de Malherbe, avait de la verve ; mais, négligé et emphatique, on ne le connaît guère que par l'apostrophe ridicule de *Thisbé* au poignard de *Pyrame*. Il y a cependant des traits de sentiments dans cette tragédie de *Pyrame et Thisbé* et quelques belles strophes dans ses odes. Il expia cruellement la licence de ses mœurs et de quelques-uns de ses vers.

Mairet (1604-1686) et **Scudéry** (1601-1664)¹ ne sont pas tout à fait dépourvus de mérite, et ils réus-

deux les *Métamorphoses d'Ovide* : ce fut l'écueil de sa réputation, jusqu'alors brillante et méritée. Il est mort en 1691.

1. La *Sophonisbe* de Mairet est la première tragédie française où les règles soient observées ; elle a eu beaucoup de succès. Scudéry balançait la popularité de Corneille : on applaudissait son *Amour tyrannique* (1638) en même temps que le *Cid*. On trouve

sirent avant Corneille et à côté de lui. Toutefois, pour la postérité, Corneille seul demeure, parce qu'il fut poète et grand écrivain.

Pierre Corneille (1604-1684) fut pour le théâtre ce que Malherbe avait été pour le genre lyrique. Il n'y a plus rien à dire sur les chefs-d'œuvre de ce puissant génie, qu'on n'a pas surpassé. Le *Cid* a fixé la langue de la tragédie; le *Menteur* a créé celle de la comédie. Corneille a peint l'héroïsme sous toutes ses faces, et il n'y a pas une âme élevée dont il n'ait fortifié la vertu et trempé le caractère. On peut dire que l'admiration pour Corneille élève le niveau de la morale publique. *Horace*, *Polyeucte* et *Nicomède*, pour ne pas parler de ses autres chefs-d'œuvre, *Cinna*, *Rodogune*, la *Mort de Pompée*, *Héraclius*, forment un cours de morale héroïque qui n'a pas été sans influence sur la société¹. Corneille a fait avec une noble sincérité l'examen critique de ses pièces de théâtre. Sa traduction de l'*Imitation* n'est pas partout au-dessous de son génie, dont la décadence n'est complète que dans ses dernières tragédies.

Le *Venceslas* de **Rotrou** (1609-1650) appartient à la même époque : c'est un reflet du génie de Corneille. Le *Saint Genest* de ce poète est encore digne d'attention. Ses comédies, qui sont nombreuses, n'ont pas été inutiles à Molière, qui y a repris une partie de « son bien. »

Les autres poètes dramatiques de ce temps, **L'Étoile**, **Colletet**, **Tristan l'Hermite** et **Boisrobert**, spirituel bouffon de Richelieu, n'ont rien laissé de durable. *L'Agripine* de **Cyrano de Bergerac** renferme quelques scènes énergiques qu'on lit avec étonnement. Son *Pédant joué*, amusante bouffonnerie écrite en prose, a été

dans les pièces de Scudéry des vers bien frappés et quelques situations dramatiques. La négligence et la présomption ont gâté son talent.

1. On peut voir sur Corneille, outre la *Notice* de Fontenelle et le *Commentaire* de Voltaire, le *Cours de Littérature* de La Harpe, l'*Éloge* de Victorin Fabre.

sauvé de l'oubli par le double emprunt que Molière n'a pas dédaigné de lui faire pour égayer les *Fourberies de Scapin*.

L'époque de Richelieu fut témoin de tentatives épiques trop considérables pour qu'on n'en signale pas au moins les avortements. L'*Alaric* de **Scudéry** est une verbeuse et fougueuse improvisation où l'on rencontre quelques vers heureux et d'habiles descriptions à côté de monstrueuses platitudes. La *Pucelle* de **Chapelain** (1595-1674), si lentement élaborée, si durement martelée, a laissé dans la mémoire des gens de goût une ou deux belles comparaisons et une magnifique description du paradis chrétien. Le *Moïse sauvé* de **Saint-Amant** n'est pas une épopée, mais une idylle biblique d'un style baroque et maniéré, sans unité ni intérêt, où cependant on trouve par intervalles de beaux vers et des tableaux animés. Le *Clovis* de **Desmaretz de Saint-Sorlin** est la plus insipide et n'est pas la moins longue de toutes ces épopées. Ce poète bizarre s'imagina que Dieu lui avait dicté les derniers chants de son poème. Avant de devenir visionnaire, Desmaretz avait composé la comédie des *Visionnaires*, caricature qui parut assez amusante et qui n'est pas mal versifiée. On a de lui un joli madrigal sur la *Violette*. Le père **Lemoyne** (1602-1671), que Boileau a épargné, a laissé quelques morceaux remarquables dans son *Saint Louis*, composition inégale qu'on a l'air d'estimer encore et qu'on ne lit plus. Ce poème, qui dénature par une fable romanesque un sujet vraiment héroïque, est mortellement ennuyeux : le style, hérissé d'antithèses et de métaphores ambitieuses, fait payer chèrement les rares beautés qu'on y rencontre.

Ces poètes, « trébuchés de si haut, » nous conduisent naturellement à **Scarron** (1610-1660), inventeur du genre burlesque¹, dont il est resté le modèle. Scarron

1. On peut voir sur le burlesque et l'*Énéide travestie* un passage de la première partie de cet ouvrage, page 58.

réussit aussi au théâtre par des comédies bouffonnes que Molière a fait oublier.

Cinquième époque. — Siècle de Louis XIV : Boileau, Racine.

(1661-1715. — 17^e siècle.)

La cinquième époque s'ouvre sous les auspices de **Boileau**, dont les satires font justice des poètes qui avaient précédé, et qui, s'écartant de la route tracée par Malherbe, avaient introduit la recherche et l'affectation dans des compositions frivoles ou follement ambitieuses. Boileau balaya le terrain, et son influence ramena au bon goût les auteurs et le public. Cette grande époque, le siècle de Louis XIV, fut illustrée par quatre poètes de génie, les vrais classiques de notre littérature, Molière, Racine, La Fontaine et Boileau, auxquels il faut ajouter, dans un rang inférieur, J. B. Rousseau, qui continue, sur la limite de deux époques, la tradition des maîtres.

Entre les quatre grands poètes qui immortalisent le siècle de Louis XIV, il est difficile et heureusement inutile de décider. Si on considère le génie, la première place revient à Molière; si c'est la perfection des œuvres, elle appartient à Racine; le goût et l'influence la donnent à Boileau; et si on se détermine par une sympathie qu'il est doux de suivre, on se rangera du côté de La Fontaine. Quoi qu'il en soit, ce concours d'écrivains, entre lesquels hésite l'admiration, marque l'époque la plus brillante de notre histoire littéraire.

Parlons d'abord de **Boileau Despréaux** (1636-1711), puisqu'il fut, dans son temps, l'oracle et le législateur de la poésie; quelques dates établiront l'ordre des temps: quant aux genres, il sera facile de les reconnaître, chemin faisant, par le titre des ouvrages.

L'enfance et l'adolescence du jeune Despréaux furent assez maussades: les soins d'une mère, si propres à développer la sensibilité, manquèrent à ses premières

années; son père, excellent greffier, méconnut son esprit et sa destination : des infirmités précoces attristèrent encore sa jeunesse. Un régent du collège de Beauvais reconnut seul la vocation littéraire de Boileau; mais cette vocation n'était point passionnée, et sa docilité de jeune homme était trop habituée à fléchir pour que Boileau essayât de contredire la volonté de sa famille. Il se laissa donc conduire dans différentes carrières, et il se contenta de ne pas y réussir. Au sortir de la philosophie, qui lui avait paru une école de subtilités, d'arguties, de disputes, il entra dans le dédale de la procédure; il y fit peu de progrès : Corneille, Montesquieu et Voltaire passèrent par la même épreuve et eurent également l'honneur d'être déclarés incapables par la basoche. Boileau ne demandait pas mieux; alors il essaya de la théologie, mais sans pouvoir y prendre goût. La chicane, qu'il avait rencontrée au collège sous la forme scolastique, qu'il avait retrouvée au palais dans la procédure, il crut la reconnaître encore au séminaire, et cette dernière épreuve combla la mesure.

Après ces initiations stériles, Boileau avait le droit d'être de mauvaise humeur : il avait amassé de la bile, il fallait l'épancher. Contre qui va-t-il se tourner? Commencera-t-il par attaquer la chicane dont il a été le martyr? non, il est trop heureux d'être échappé de ses griffes; mais celle-ci n'y perdra rien : Boileau la rattrapera plus tard; dans le *Lutrin*, par exemple, où il fera son portrait, et de main de maître. Au début il a mieux à faire; il se tournera d'abord contre les mauvais poètes; il reprendra par la satire l'œuvre que Malherbe a commencée par la grammaire.

La campagne que Boileau ouvrit contre les méchants auteurs n'est pas une boutade de rancune, un simple caprice de colère : c'est une entreprise utile et courageuse; elle était nécessaire pour arrêter les progrès du mauvais goût. Il faut se rappeler qu'à cette époque Chapelain était le roi des auteurs; que l'invasion espagnole

et italienne, contenue quelque temps par Malherbe, avait rompu ses digues. Le mauvais goût était partout : dans la chaire chrétienne, où Mascaron, jeune encore, lui payait un large tribut ; au théâtre, où Scarron balançait Molière ; dans la poésie, où le burlesque introduisait la caricature ; dans les romans, où la passion et l'histoire étaient dénaturées ; dans l'épopée, que ridiculisaient les grands avortements des Chapelain, des Scudéry, des Coras et des Saint-Sorlin. Il fallait déblayer le terrain pour faire place aux grands génies et aux véritables beaux esprits qui commençaient à poindre ; il fallait instruire le siècle à goûter Molière, Racine, Bossuet, madame de Lafayette. Ce fut le rôle de Boileau ; au nom du goût, il se fit le justicier et comme le grand prévôt de la littérature.

Boileau est le modèle de la poésie tempérée. Il a été, au dix-septième siècle, l'oracle et l'arbitre du goût : c'est là sa mission et sa gloire. Je ne dis pas qu'il eût un grand génie, mais il possédait le sens du vrai et le don de l'exprimer nettement ; il prêchait d'exemple, et ses préceptes sont des modèles. Qu'on lui refuse le don de l'invention, la puissance de l'imagination, la sensibilité du cœur, j'y souscris, sauf quelques réserves ; mais la raison lumineuse, mais le sentiment du vrai et du faux, mais la rectitude de l'esprit, mais l'invention dans le langage, mais le tact fin et délicat, ne sont-ce pas des qualités qu'il possède à un degré supérieur ? Or l'ensemble et le bon emploi de ces facultés, n'est-ce pas encore le génie littéraire ?

Ce que j'admire dans Boileau, c'est le culte de la langue et du goût, c'est surtout l'emploi et l'habile ménage de ses facultés. Il tire de ses dons naturels tout le parti possible ; il les applique avec convenance, avec discrétion, avec puissance. Il sait mieux que personne *quid valeant humeri, quid ferre recusent*. Il arrive à la richesse par l'économie, tandis que d'autres, mieux dotés peut-être, tombent dans la misère par la prodigalité.

Voyez comme sa vie littéraire est bien conduite : il déclare sa mission par ses *Satires*, sa compétence par l'*Art poétique*, sa supériorité par le *Lutrin*¹. Il critique, il enseigne, il pratique : voilà le mal, voilà la route du bien, voilà le bien. N'est-ce pas là toute la vie littéraire de Boileau, et cette vie ne présente-t-elle pas une admirable progression ?

A trente-six ans, la mission de Boileau était remplie ; son autorité littéraire était établie sur des titres incontestables ; il ne fit plus guère que l'exercer. Il applaudit, il blâma ; et l'éloge comme le blâme étaient des arrêts dans sa bouche².

1. Ses *Épîtres*, moins élégantes, moins philosophiques que celles d'Horace, sont en général supérieures aux *Satires*. L'épître à Lamoignon sur *les plaisirs de la campagne* est pleine de charme, et le *Passage du Rhin* est un fragment épique d'une grande beauté.

2. Dans le *Temple du Goût*, Voltaire suppose que Boileau exerce sa censure sur ses propres ouvrages :

Il revoit ses enfants avec un air sévère ;
De la triste *Équivoque* il rougit d'être père,
Et rit des traits manqués du pinceau faible et dur
Dont il défigura le vainqueur de Namur.

Ces réserves sont d'un critique judicieux. Il est fâcheux que Voltaire, qui avait dit si justement :

Là régnaient Despréaux, leur maître en l'art d'écrire,
Lui qu'arma la raison des traits de la satire,
Qui, donnant le précepte et l'exemple à la fois,
Établit d'Apollon les rigoureuses lois,

ait écrit dans un moment d'humeur ces lignes injurieuses :

Boileau, correct auteur de quelques bons écrits,
Zoïle de Quinault et flatteur de Louis.

A partir de l'année 1672, on pourrait demander compte à Boileau de l'emploi de sa vie. Tous ses chefs-d'œuvre ont précédé ; ses rares productions au delà sont inférieures, quelques-unes sont médiocres, et les derniers enfants de sa veine prouvent qu'il n'avait pas entendu à temps le *solve senescentem mature sanus equum*.

Boileau a rendu d'incontestables services : la guerre impitoyable qu'il a déclarée aux rimeurs qui se croyaient poètes a fait triompher le goût et a éclairé l'admiration qui hésitait entre le faux et le vrai ; son autorité a maintenu et consolidé son triomphe, et il n'a pas seulement formé Racine, mais encore les admirateurs de Racine. Il a fait servir la raillerie aux progrès de la morale comme à ceux du bon goût ; de plus, sa requête burlesque, ingénieuse parodie, a prévenu un arrêt contre la philosophie de Descartes, qui aurait déshonoré le parlement et retenu l'enseignement dans l'ornière scolastique.

Molière (Jean-Baptiste Poquelin), né à Paris en 1622¹, est peut-être le plus rare génie qui ait jamais existé ; seul il a réalisé l'idéal de la comédie. Il avait eu des devanciers, il a eu des successeurs ; mais il n'a pas trouvé d'égal. L'Anglais Garrick le réclamait au nom de l'humanité et au préjudice de la France, enviant à notre patrie la gloire unique d'avoir produit le peintre le plus profond et le plus ingénieux du cœur de l'homme. Molière a substitué aux fantaisies bouffonnes et aux mœurs de convention qui régnaient au théâtre le tableau fidèle de la réalité, la peinture des passions générales et des caractères. Cette vérité saisissante dans la peinture des mœurs, il la met en action dans une fable vraisemblable et d'une juste étendue, et il donne aux caractères qu'il crée un tel relief, que ses créations prennent place dans la famille humaine, non à titre individuel, mais comme représentant les variétés les plus distinctes de l'espèce. C'est le suprême effort de l'art. Molière nous instruit plus que l'expérience ; le signalement qu'il donne des vices et des travers de l'homme est si exact, qu'il n'y a plus à s'y méprendre. Orgon, Arnolphe, Georges Dandin, Chrysale, Tartufe, Harpagon, Trissotin, trahissent leurs semblables à notre profit : ils nous fournissent des moyens de défense et d'attaque, et pour nous-mêmes de salu-

1. Mort en 1673.

taires avertissements. La comédie, telle que Molière l'a comprise, n'est pas un avertissement stérile, mais un enseignement indirect où la leçon se mêle au plaisir, où le poète nous apprend à rire sans aigreur et nous fait profiter sans fatigue. Molière, observateur profond, philosophe pratique sans colère et sans faiblesse, âme élevée et tendre, cœur généreux, a rempli avec la dignité du génie sa mission de poète et de moraliste. On hésite entre les trois chefs-d'œuvre de son théâtre : le *Misanthrope*, *Tartufe* et les *Femmes savantes*; il faut en rapprocher l'*Avare* et *Don Juan*. Dans un ordre inférieur, les *Précieuses ridicules*, l'*École des Maris* et l'*École des Femmes* égalent ou surpassent les meilleurs ouvrages des autres comiques. Le mélange du bouffon ne détruit pas la haute portée de ses œuvres secondaires, telles que le *Malade imaginaire*, le *Bourgeois gentilhomme*, *M. de Pourceaugnac* et les *Fourberies de Scapin*. On trouve même le grand peintre et l'observateur profond jusque dans les esquisses rapides qu'il improvisait pour amuser la cour ou le public : les *Fâcheux* et le *Médecin malgré lui* le prouveraient au besoin.

Regnard (1656-1710), qui serait un grand poète comique si Molière n'eût pas mis si haut le prix de cet art, fait ressortir par son mérite même le prodigieux génie de son devancier et sa valeur morale. Regnard amuse, mais il n'instruit pas, moins encore corrige-t-il. Il divertit aux dépens de la vérité et des mœurs; il arrive au plaisant dans les caractères par la charge et dans le dialogue par la bouffonnerie et l'invraisemblance. Regnard, s'il a un dessein arrêté, est du parti des fripons et des débauchés. Toutefois il a de la verve, de la gaieté, de l'esprit et du mouvement. Il fait rire : c'est bien quelque chose, mais c'est tout pour lui; ce n'est pas assez pour le spectateur. Le théâtre de Regnard ne nous a pas laissé une seule leçon morale ni un caractère proprement dit. Son *Joueur* même n'est qu'une brillante individualité finement dessinée. Quel est son nom? on

l'oublie; et si on l'a retenu, s'en sert-on pour désigner une classe? C'est un mauvais symptôme pour un poète comique lorsqu'il ne fait pas passer un seul nom propre à l'état de nom générique. Le *Légataire* et les *Ménechmes* ne sont pas médiocrement plaisants, comme disait Boileau; mais on n'y voit guère que des fripons ou des extravagants.

Boursault (1658-1701) eut le malheur d'être le destructeur de Molière, dont il se crut le rival. Ce poète a du naturel et de la gaieté. Le *Mercurie galant*, pièce à tiroir, contient des scènes fort amusantes qui excitent un rire franc et prolongé. *Ésope à la ville* et *Ésope à la cour*, pièces du même genre que la précédente, sont d'un ordre plus élevé. Voici quelques lignes de Montesquieu qui protégeront longtemps la mémoire de Boursault : « Je me souviens qu'en sortant d'une pièce intitulée *Ésope à la cour*¹, je fus si pénétré du désir d'être plus honnête homme, que je ne sache pas avoir formé une résolution plus forte. »

Parmi les comiques du second ordre, il ne faut pas oublier ce **Dufresny** (1648-1724) qui mit en défaut, par sa prodigalité et son insouciance, la libéralité de Louis XIV. Esprit original et varié, que Regnard est soupçonné d'avoir dérobé et qui a fourni à Montesquieu le cadre des *Lettres persanes*, Dufresny, rival de Le Nôtre comme dessinateur de jardins, a composé plusieurs comédies agréables, les unes en prose, les autres en vers. *L'Esprit de contradiction* est resté au théâtre. C'est encore de la bonne et franche comédie.

Jean Racine, né à la Ferté-Milon (1639-1699), rappelle, par l'ensemble et l'harmonie des facultés de son

« 1. *Ésope à la cour*, dit Geoffroy, est le modèle des pièces épisodiques et un véritable chef-d'œuvre en ce genre, parce que les scènes détachées ont cependant un lien commun : c'est la journée d'un ministre vertueux, dont l'intrigue prépare sourdement la disgrâce, qui finit par triompher de ses ennemis, par les confondre en leur pardonnant. »

génie, Sophocle et Virgile. La nature avait réuni sur lui tous les dons qu'elle partage si inégalement entre les hommes. La beauté de sa physionomie exprimait la dignité et la tendresse de son âme et les rares qualités de son intelligence. Élève de Port-Royal, il puisa à cette école sévère la connaissance et l'admiration des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Après quelques essais imparfaits, il s'éleva dans *Andromaque* à une hauteur où il se maintint jusqu'à ce qu'il atteignît dans *Athalie* ce degré de force et de puissance qui semble la limite du génie de l'homme. Voltaire disait que le seul commentaire de Racine était dans ces deux mots : admirable ! sublime ! Il est certain qu'aucun écrivain n'a porté plus de pureté, de grâce et d'harmonie dans la langue ; c'est une musique qui charme l'oreille, qui parle à l'imagination et qui satisfait la raison la plus sévère. Dans *Iphigénie* Racine atteint le pathétique d'Euripide, qu'il surpasse dans *Andromaque* ; il lutte d'énergie avec Tacite dans *Britannicus* ; Corneille lui aurait envié quelques scènes de *Mithridate* ; seul il pouvait écrire les touchantes élégies de *Bérénice* et d'*Esther* ; *Phèdre* demeure comme l'expression la plus puissante des transports de la passion, et il faut s'incliner devant *Athalie*. Avouons cependant que la galanterie toute moderne de quelques-uns des héros de Racine, tribut payé aux mœurs et au goût de la cour, abaisse par instants la dignité de la tragédie et mêle un élément périssable à ces immortelles compositions¹. Racine n'est pas seulement le plus pur de nos poètes tragiques ; il a abordé avec succès la comédie dans la spirituelle satire des *Plaideurs*, et son amour-propre offensé a décoché en passant quelques épigrammes dont

1. Bajazet, Xipharès, Britannicos, Hippolyte, manquent de physionomie. La critique de Voltaire subsiste :

Ils ont tous le même mérite :
Tendres, galants, doux et discrets ;
Et l'Amour, qui marche à leur suite,
Les croit des courtisans français.

le trait acéré a fait d'incurables blessures. Ajoutons que les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* et la prophétie de Joad le mettent au premier rang des lyriques, et que, seul parmi les poètes de son temps, il est en prose excellent écrivain. Ses deux lettres contre Port-Royal, qu'on voudrait oublier, sont des modèles de plaisanterie cruelle et ingénieuse, rachetée, il est vrai, par l'Histoire de Port-Royal, qui est un chef-d'œuvre.

Plaçons ici quelques remarques sur le style de Racine, qui, sans prétendre à la nouveauté, pourront ne pas manquer d'exactitude. Trois mots suffisent à Voltaire pour le caractériser, mais il reste à indiquer par quels procédés l'écrivain a pu atteindre à cette perfection qui charme et qui désespère. Avant tout, Racine est de l'école d'Horace; il a pris pour règle le précepte qu'on peut enfreindre et qu'on n'abroge pas :

Et quæ

Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Il choisit donc entre les idées qui s'offrent à son esprit, et de celles qu'il conserve et qu'il enchaîne il forme une trame solide et délicate qui est, selon Buffon, comme la substance du style. Bientôt cette chaîne logique s'éclaire d'images et s'anime de sentiments; car, pour devenir poétique, la pensée doit émouvoir le cœur et frapper l'imagination. Telle est la matière que le langage rendra sensible. Arrivé à ce point, le poète choisit encore, et le vocabulaire où il puise les mots destinés à peindre et à toucher, tout restreint qu'il est, lui offrira d'abondantes ressources, parce qu'il sait ennoblir les termes vulgaires par la place qu'il leur donne, parce qu'il rajeunit ceux que l'usage a fatigués, en les rappelant à leur acception primitive, parce qu'il prête à tous une lumière nouvelle, un relief inattendu, par des alliances si heureuses, que le succès en efface la hardiesse. En effet, Racine n'a pas moins osé que les novateurs les plus téméraires; seulement il a osé avec goût. Au reste, ses plus grandes har-

diesses se rattachent ou aux habitudes de notre vieux langage ou aux sources latines : fidèle à une double tradition, même dans les écarts apparents, il ne forge rien, il découvre et il sait employer. De là tant de richesse unie à tant de pureté. Sa syntaxe et sa prosodie, qu'on nous passe ces mots techniques, ont le même caractère d'ordre et de hardiesse; pour lui seul l'alexandrin a de la souplesse et une infinie variété de mouvements; seul il échappe toujours à la monotonie du rythme; il a des propositions qui s'unissent sans lien verbal; il a des accords de temps et de nombre réglés par la seule pensée et qui bravent ouvertement la routine grammaticale; en un mot, il dispose en maître de la langue, il la domine sans violence, et il en fait, au gré de son génie, une peinture et une musique¹.

Après Racine, on doit nommer **Quinault** (1635-1688), le créateur de la tragédie lyrique, poète harmonieux et délicat que Boileau a dénigré, que Voltaire a trop vanté. L'auteur d'*Armide* a excellé dans un genre où la poésie, subordonnée à la musique, se laisse imposer trop de sacrifices pour qu'elle puisse y maintenir sa force et sa dignité. Avant de réussir dans l'opéra, Quinault avait composé des comédies qui ne sont pas sans mérite et des tragédies intéressantes, mais romanesques et doucereuses. Ce fut le premier grief de Boileau contre lui.

Parmi les poètes dramatiques du second ordre, quelques noms ont été sauvés de l'oubli par des succès durables : *Ariane*, avec le *Don Juan* mis en vers, protège **Thomas Corneille** (1625-1709), qui obtint de nombreux succès; *Lafosse* (1653-1708) survit avec *Manlius*; *Inès de Castro* maintient **Lamotte-Houdart** (1672-1731); et *Longepierre* (1659-1721) n'est pas complètement submergé, grâce à *Médée*. **Duché** (1668-1704) et

1. Cette analyse du style de Racine est tirée de mon *Histoire de la Littérature française*, t. II, page 242.

Campistron¹ (1656-1723) sont à peu près effacés, et **Pradon** (1632-1698) n'a gagné à sa lutte contre Racine que l'immortalité du ridicule.

La Fontaine², c'est la fleur de l'esprit gaulois avec un parfum d'antiquité. Il relève de Phèdre et d'Horace, mais il procède de Villon et de Rabelais; il a rencontré tout ce qu'il y a de plus exquis dans l'antiquité classique et dans le moyen âge, et tout cela sans effort, de sorte qu'il reproduit le charme d'une double tradition avec le caractère de la spontanéité. Parlons de son génie, sans blâmer trop sévèrement les singulières distractions de sa longue enfance; car, pour La Fontaine, l'inspiration était au prix de ce *nonchaloir* voluptueux. La vie du bon fabuliste et du conteur grivois est l'épicurisme de l'âme et des sens; tout en lui aspire à la volupté: ne lui demandons aucun effort intellectuel ou moral; il n'en est pas capable. Les chaînes d'un emploi, les soins de la famille, la gestion d'un patrimoine, ce sont des entraves qu'il ne souffrira pas longtemps; il vendra son emploi; il délaissera sa femme et ses enfants: plus encore, il les oubliera; son patrimoine ne l'embarrassera pas longtemps, car il saura mieux que personne comment on *mange son fonds avec son revenu*; puis le grand enfant se laissera, sans scrupule d'amour-propre, héberger, nourrir, gratifier par ses amis; leur maison, leur table, leur bourse, seront à lui; pourvu qu'il puisse s'ébattre, causer, boire et manger, dormir, dormir surtout³! il ne s'inquiétera ni de vertu, ni de devoir, ni de dignité morale. Il veut vivre et s'épanouir

1. Le meilleur ouvrage de Campistron, qui n'a guère fait que des tragédies, parmi lesquelles on cite *Andronic* et *Alcibiade*, est le *Jaloux désabusé*, comédie en cinq actes, restée longtemps au théâtre. L'*Absalon* de Duché s'est longtemps soutenu; La Harpe le place au-dessus de toutes les pièces de Campistron.

2. Né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1698.

3.

Le vrai dormir n'est connu que chez eux....

Je le verrai, ce pays où l'on dort!

LA FONTAINE.

dans la vie ; laissez-le faire , car les loisirs de cette vie nonchalante auront des heures d'inspiration , et lorsque la muse visitera ce désœuvré , et qu'elle l'invitera doucement à produire son esprit , elle lui dictera de petits chefs-d'œuvre inimitables. C'est à condition de ne rien faire , de ne penser à rien de sérieux , que La Fontaine sera poète. Donnons-lui donc pleine licence ; qu'il dorme à sa guise , qu'il mène joyeux déduit : gardons-nous bien de le gourmander , traitons-le comme un enfant gâté , à qui l'on passe tout ; en retour de notre indulgence , nous aurons ces fables immortelles qu'on lit encore lorsqu'on les sait par cœur.

La fable , telle que l'a faite La Fontaine , est une des plus heureuses créations de l'esprit humain. C'est proprement un charme , comme il le dit , car toutes les ressources de la poésie s'y trouvent employées dans un cadre étroit. L'apologue de La Fontaine tient à l'épopée par le récit , au genre descriptif par les tableaux , au drame par le jeu des personnages et la peinture des caractères , à la poésie gnomique par les préceptes. Ce n'est pas tout , car le poète intervient souvent en personne. Le charme suprême de ces compositions , c'est la vie. L'illusion est complète ; elle va du poète , qui a été le premier séduit , aux spectateurs qu'elle entraîne. Homère est le seul poète qui possède cette vertu au même degré. La Fontaine a réellement sous les yeux ce qu'il raconte , et son récit est une peinture ; son âme , doucement émue du spectacle dont elle jouit seule d'abord , le reproduit en images sensibles. Là se trouve le secret principal du style de La Fontaine ; tout y est en tableaux et en figures. Cette simplicité dont on le loue n'est que le naturel des images qu'il choisit ou qu'il trouve pour représenter sa pensée , ou plutôt son émotion. Si l'on y regarde de près , on verra que l'invention dans le langage n'a jamais été portée plus loin : le mot abstrait en est banni , la métaphore y supplée de manière à parler aux sens. Les habiles critiques qui se sont donné , sur

quelques fables, le plaisir d'en analyser les beautés, n'ont pas eu d'autre soin que de signaler des images, des hypotyposes, comme disent les rhéteurs. A proprement parler, on ne lit pas les fables de La Fontaine, on les regarde; on ne les sait pas, on les voit. Ne prenons qu'un exemple, *la Mort et le Bûcheron*, puisque deux grands poètes ont misérablement lutté contre le bonhomme : ce qui tue Boileau et J. B. Rousseau dans cette risible rivalité, c'est l'abstraction; ce qui fait triompher La Fontaine, c'est l'image qui luit aux yeux et qui pénètre le cœur. Si l'on ajoute à cet attrait continu de la réalité vivante le plaisir que cause l'image de l'humanité visible sous ces symboles animés, on aura les deux principes de l'intérêt universel qu'excitent les fables de La Fontaine, je veux dire l'illusion, qui met la chose sous nos yeux, et l'allusion, qui apporte une seconde image. L'illusion, qui domine et inspire si heureusement le poète, ne tient pas seulement à l'imagination, mais à la sensibilité : dans sa longue familiarité avec les animaux, il s'est pris pour eux, comme pour la nature, d'un amour véritable; il les porte dans son cœur, il plaide leur cause avec éloquence, et dans l'occasion il s'arme de leurs vertus pour faire le procès à l'humanité.

J. B. Rousseau (1670-1741) forme la transition entre Boileau et Voltaire; il a vécu à temps pour recevoir les conseils de l'un et les injures de l'autre. Il y a bien de l'alliage et des lacunes dans le génie de Rousseau. Sans prendre parti pour ses détracteurs, on peut dire qu'il a plus d'harmonie que de force, plus d'industrie que d'inspiration : il possède à un degré supérieur les qualités secondaires du poète et de l'écrivain. Ses odes sacrées attestent l'intelligence plutôt que le sentiment profond de la poésie hébraïque; il en reproduit le mouvement et la pompe extérieure, mais il n'a pas dérobé le feu sacré qui échauffait l'âme des prophètes. L'inspiration de ses odes profanes ne paraît pas plus sincère : la déclamation et les mouvements de conven-

tion lui viennent souvent en aide pour dissimuler le vide de la pensée et la froideur du sentiment ; mais rien n'est comparable à l'harmonie du rythme et du langage qu'il emploie, à la noblesse des images qu'il rencontre lorsqu'il est véritablement poussé du démon de la poésie. La Harpe a mis en relief les principales beautés de ses odes. La musique de la poésie n'a jamais été portée plus loin que dans les cantates de J. B. Rousseau. Toutefois sa véritable supériorité est dans ses épigrammes ; heureux s'il n'eût pas appliqué à des sujets trop libres cet art de donner à la pensée un tour ingénieux et une forme durable.

Lamotte (1672-1731), qui a porté partout un esprit qui ne l'entraînait nulle part (ce mot est une réminiscence, et je suis tenu de le restituer à Chamfort ¹), Lamotte a fait des odes pindariques et non pindariques également négligées aujourd'hui, quoiqu'on rencontre de belles strophes dans ses odes sérieuses, et que dans le genre anacréontique il se soit placé à côté des plus habiles. Nous aurions pu le nommer encore à côté de La Fontaine, car il a fait des fables, dont quelques-unes sont fort piquantes. Quoi qu'il en soit, Lamotte aurait dû ne point faire de vers, puisqu'il ne les aimait pas, et se contenter de soutenir avec élégance et courtoisie, dans une prose correcte, d'ingénieux paradoxes et quelques vérités de critique littéraire.

Il ne faut pas oublier, même dans un résumé succinct, les églogues de **Segrais** (1624-1701), que je cite un peu tardivement, dont on a retenu quelques vers pleins de grâce, et que Boileau estimait, ni les idylles de **M^{me} Deshoulières** (1638-1694).

Dans la poésie légère, et parmi les poètes qui doivent leur renommée autant à leur goût pour le plaisir qu'à leur talent, on distingue **Chapelle** (1626-1686), qui eut la meilleure part dans cette bagatelle satirique et anec-

1. *Éloge de La Fontaine.*

dotique, vantée comme une odyssee, le *Voyage à Montpellier* ; **Chaulieu** (1630-1720), abbé anacréontique, dont les vers ont de la grâce et un voluptueux abandon, et le marquis de **La Fare** (1663-1712), qu'on ne sépare pas de Chaulieu.

Sixième époque. — Voltaire.

(1715-1789. — 18^e siècle.)

Voltaire est le roi de la poésie du dix-huitième siècle ; il opprime ceux qu'il n'entraîne pas à sa suite, et on ne compte guère parmi les poètes contemporains que des satellites ou des victimes de ce brillant génie².

Arouet de Voltaire, né en 1694, mort en 1778, a abordé tous les genres de poésie, depuis l'épopée jusqu'à l'épigramme. Supérieur à tous ses rivaux français dans le poème héroïque, émule et non rival de Corneille et de Racine dans la tragédie, il se place, par l'épître et la satire, à côté de Boileau, qu'il n'imité pas ; comme conteur, il n'a d'égal que La Fontaine, et il est incomparable dans la poésie fugitive. Disons, pour amortir l'éclat de cette énumération en la prolongeant, qu'il est médiocre dans la comédie, vulgaire dans l'opéra, prosaïque dans l'ode. Sa part demeure encore assez belle, malgré ces graves échecs. La *Henriade* serait une épopée si les personnages avaient plus de mouvement et de physionomie, l'action plus d'intérêt, et le merveilleux plus de grandeur et de vraisemblance. Ce poème, dont le style seul est au niveau

1. BACHAUMONT fut le compagnon de voyage et le collaborateur de Chapelle.

2. Pour bien connaître la littérature du siècle de Voltaire, il faut lire l'admirable tableau qu'en a tracé M. Villemain. Le même sujet a été traité avec talent, dans un cadre plus étroit, par M. de Barante, et par M. Jay. dans un discours remarquable que l'Académie a couronné en 1810. Vict. Fabre a réussi dans le même travail. On peut consulter aussi le *Cours de Littérature* de La Harpe.

de l'épopée, a le privilège de faire lire de suite plusieurs milliers de vers alexandrins. Les tragédies de Voltaire n'ont ni l'exquise pureté de celles de Racine ni la vigueur de Corneille, mais elles ont plus de mouvement et d'éclat : *Œdipe*, *Brutus*, *Zaïre*, *Alzire*, *Mérope*, *Mahomet*, *Sémiramis* et *Tancrède* sont de puissantes créations où la passion est éloquente, l'action animée et intéressante, le style pur, facile et brillant, malgré bien des négligences. Les épîtres philosophiques de Voltaire sont des modèles de style didactique. On ne louera jamais assez la grâce, la délicatesse, l'abandon et l'élégance de ses poésies fugitives ; Voltaire, dans ce genre, résume et embellit toutes les qualités de l'esprit français : le naturel, la netteté, la saillie, la finesse et le bon sens. Nous ne jugeons pas ici ses opinions, mais son talent, et nous souhaiterions à ses détracteurs quelques-unes des qualités solides et brillantes dont l'ensemble compose le génie de ce merveilleux écrivain.

Toutes les réputations contemporaines pâlissent devant le nom de Voltaire. **La Grange-Chancel** (1670-1758) avait réussi dans le genre tragique, mais ne s'est pas soutenu au théâtre. **Crébillon**¹, qui avait donné *Idoménée*, *Électre*, *Atrée*, *Rhadamiste* et *Zénobie*, dans les premières années du dix-huitième siècle, et qui avait fait espérer un successeur de Corneille et de Racine, avait laissé le champ libre à Voltaire, après les premiers succès de son jeune rival. Il avait soixante et douze ans lorsqu'une intrigue de cour, ourdie par madame de Pompadour, essaya de réchauffer sa veine, depuis longtemps glacée, pour l'opposer à Voltaire, qui commençait à décliner. C'est à cette tardive rivalité que nous devons la *Sémiramis*, l'*Électre* et le *Catilina* de Voltaire, qui voulut montrer sa supériorité en remaniant les sujets qu'avait traités Crébillon. Le réveil de Crébillon ne produisit rien de durable ; mais *Atrée*, *Électre*, et surtout

1. Né à Dijon en 1674, mort à Paris en 1762.

Rhadamiste, lui assurent une place élevée parmi nos poètes dramatiques, au-dessous des trois souverains de la scène tragique, et bien au-dessus de leurs imitateurs. Crébillon manque de correction et d'élégance, mais il a de la vigueur et du mouvement : il a forcé le ressort de la tragédie en portant la terreur jusqu'à l'horreur.

La Harpe (1739-1803), disciple de Voltaire, imitateur de Racine, a laissé au théâtre trois pièces dignes d'estime : *Warwick*, son début et sa meilleure pièce ; *Philoctète*, imité et presque traduit de Sophocle, et *Mélanie*, drame larmoyant qui ne manque pas d'intérêt. De Belloy (1727-1775) a le mérite d'avoir choisi ses sujets dans l'histoire nationale. Ses succès, qui furent brillants, auraient été plus durables s'il n'eût pas altéré l'intérêt historique par des intrigues romanesques, et s'il eût écrit purement ce qu'il pensait avec force. Le *Siège de Calais* fait époque dans les annales de notre théâtre ¹. Lemierre (1721-1793), qui ne manquait pas de talent, mais de goût, a obtenu quelques succès sur la scène tragique. On estimait son caractère, mais la dureté de ses vers et la naïveté de son amour-propre donnaient prise à la raillerie ². La *Veuve du Malabar* et *Guillaume*

1. « Quelques-uns des disciples de Voltaire se distinguaient par d'heureuses tentatives. Guimond de la Touche, La Harpe, Saurin, Lemierre, obtinrent d'honorables suffrages. De Belloy fut mieux inspiré dans le choix de ses sujets que dans la manière de les traiter. Des noms chers à la France attachèrent à ses productions un intérêt puissant. Le spectacle de l'héroïsme national commandait l'indulgence, protégeait les succès du poète et fait encore pardonner à ses défauts. » A. JAY, *Tableau littéraire de la France pendant le dix-huitième siècle*.

2. Le caractère de Lemierre est peint à merveille par cette épigramme de Le Brun :

J'aime Lemierre et son orgueil naïf !
 Bien franchement le bonhomme s'estime.
 Plus dur parfois que Ronsard et Baif,
 Du moins il pense, et fit un vers sublime.
 Onc cet orgueil ne fut déconcerté :
 Un jour, donnant tragique nouveauté,

Tell ont eu quelque vogue. **Guimond de la Touche** (1723-1760) n'eut qu'un succès au théâtre, mais il fut éclatant : *Iphigénie en Tauride* est une des meilleures tragédies parmi celles qui ne sont pas des chefs-d'œuvre. **Saurin** (1706-1781) a laissé un *Spartacus* qu'on lit encore.

Ducis (1733-1817) mérite une place à part parmi les tragiques du dix-huitième siècle. Il lui a manqué, pour monter au premier rang, un style plus châtié et l'art de composer un plan. La plupart de ses tragédies renferment des scènes dignes des grands maîtres, mais l'ensemble en est défectueux. Ducis a tiré de Shakspeare, par voie d'imitation et d'élimination, tout ce qui pouvait alors s'appropriier au génie de la scène française : *Hamlet*, *Roméo*, *Macbeth*, *Othello*, le *Roi Lear*, sont d'heureuses importations que le suffrage public a naturalisées. Il a été original dans *Abufar*. On a dit avec raison que Ducis était le poète de l'amour filial et de l'autorité paternelle. Personne ne le surpasse dans l'expression des sentiments moraux. Marie-Joseph **Chénier** (1764-1811) s'est mis au rang des poètes tragiques par *Charles IX*, *Fénelon*, et surtout *Tibère*. *Epicharis et Néron* est la meilleure des tragédies de **Legouvé** (1764-1812), qui doit surtout sa célébrité au poème du *Mérite des Femmes*.

La comédie, au dix-huitième siècle, a produit un chef-d'œuvre digne de Molière, le *Turcaret* de **Le Sage**, écrit en prose, et qui est pour les traitants ou financiers ce que *Tartufe* est à l'hypocrisie. La comédie en vers nous a légué trois pièces qui vivront : le *Glorieux* de **Destouches** (1680-1754), le *Méchant* de **Gresset** (1709-1771) et la *Métromanie* de **Piron** (1689-1773). **La Chaussée** (1692-1754) mit à la mode, dans le même

Notre homme voit que le public n'abonde ;
 Il sort, revient, et d'un ton rassuré
 « J'ai vu, dit-il, entrer beaucoup de monde ,
 Mais je ne sais où diable il s'est fourré. »

temps, la comédie larmoyante, espèce de tragédie bourgeoise qui conduisait par une pente fatale au drame moderne. Parmi les petites comédies qui ne sont pas sans mérite, citons, pour mettre sur la voie, le *Cercle de Poinsinet*, les *Fausse Infidélités* de **Barthe** et l'*Impertinent* de **Desmahis**.

Pendant la dernière moitié de ce siècle, la poésie didactique, inaugurée par les poèmes de la *Grâce* et de la *Religion* de **Louis Racine** (1692-1763), qui conserva pieusement l'héritage paternel amoindri dans ses mains, devint dominante pendant les années qui précédèrent la Révolution. Lemierre a mis quelque talent dans son poème de la *Peinture*, imité du latin de l'abbé de Marsy, et dans ses *Fastes*, en seize chants, où il voulut rivaliser avec Ovide. **Saint-Lambert** (1717-1803), prôné par les philosophes, se fit une grande réputation par le poème des *Saisons*, composition froide qui renferme de belles descriptions. **Roucher** a composé le poème des *Mois*, aujourd'hui oublié et trop décrié par La Harpe. L'*Agriculture* de **Rosset** n'est pas sans beautés. Mais tous ces poètes sont éclipsés par **Delille**, talent facile et brillant qui se plaça au premier rang par sa traduction des *Géorgiques*, et qui s'y maintint par le poème des *Jardins*. Les autres ouvrages de Delille, qui mourut en 1812, appartiennent à l'époque suivante.

Le genre lyrique fut cultivé avec succès, d'abord par **Le Franc de Pompignan** (1709-1784), que les sarcasmes de Voltaire n'empêchent pas d'avoir porté dans l'ode une élévation réelle et une harmonie digne des maîtres de la lyre. Le Franc avait réussi au théâtre par sa tragédie de *Didon*, imitée de Virgile et de Métastase. **Le Brun** (1729-1807), dont le surnom de Pindarique n'est pas précisément un sobriquet, a composé, parmi ses odes nombreuses, quelques pièces d'un rare mérite. Si toutes ses odes avaient la valeur de celle par laquelle il leur promet l'immortalité, la prédiction serait juste. L'ode sur le *Vengeur* contient des strophes admirables.

On cite volontiers l'ode à Buffon, celle qu'il adresse à Voltaire, et le *Triomphe de nos paysages*. Il est gracieux et tendre dans les stances qui commencent ainsi :

Prends les ailes de la colombe,
Prends, disais-je, mon âme, et va dans les déserts.

Le Brun pêche habituellement par l'enflure, la dureté et le défaut de naturel. Son poème de la *Nature* n'a pas été terminé. Rival de J. B. Rousseau dans l'ode, Le Brun semble l'avoir égalé dans l'épigramme¹.

Le dix-huitième siècle a son Juvénal dans Gilbert (1751-1780), qui, dédaigné par les philosophes, tourna contre eux l'arme puissante de la satire. Écrivain inégal et incorrect, Gilbert a frappé au coin du génie quelques-uns de ces vers qu'on n'oublie pas. On sait aussi par cœur les strophes touchantes par lesquelles il fit ses adieux à la vie : à la honte du siècle, elles sont datées de l'Hôtel-Dieu de Paris.

Quelques années auparavant, un jeune poète de belle espérance, l'auteur du poème de *Narcisse dans l'île de Vénus*, était mort dans la misère et l'abandon :

La faim mit au tombeau MALFILATRE ignoré ;
S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.

Gilbert (car c'est lui qui parle ainsi, comme par un funeste pressentiment) est trop exclusif : il y a des sots qui ne réussissent pas.

1. Le Brun donne dans un dizain la poétique du genre épigrammatique :

J'aime parfois l'épigramme en distique,
Bon mot rapide en deux vers échappé ;
J'aime encor plus le dizain marotique ,
Son coup plus sur et son dard mieux trempé :
Léger distique à peine vous effleure ;
D'un bon dizain le trait profond demeure.
L'un de l'esprit est le brillant stylet,
L'autre au génie offre une arme virile.
D'un bon dizain Rousseau vous enfilait ;
Un bon dizain est la lance d'Achille.

Le chef-d'œuvre de la poésie badine, le poëme de *Vert-Vert*, appartient au dix-huitième siècle. Gresset s'est placé hors de la portée des railleries de Voltaire, si ingénieuses qu'elles soient, par la comédie du *Méchant* et par *Vert-Vert*. On admire encore la versification brillante, harmonieuse et facile de sa *Chartreuse*.

Nous ne dirons rien de toute une pléiade de poètes galants, fades et musqués, à la tête desquels on remarque Dorat, Bernard et le marquis de Pezay¹. On a dit que Parny et Bertin avaient donné à la France un Tibulle et un Propertius : nous n'en croyons rien, surtout pour Bertin, si inférieur à son rival, qu'on louerait volontiers si l'on n'avait pas à flétrir en lui une monstrueuse et sacrilège débauche du talent poétique. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que le bourreau, en faisant tomber la tête d'André Chénier (1762-1794), a arrêté sur le chemin un grand poète qui nous aurait rendu tout au moins Théocrite et Simonide, sinon Lucrèce. Il y travaillait silencieusement. Les trop rares fragments qui attestent ses efforts montrent aussi la présence de la muse. « Il y avait quelque chose là, » dit-il à l'heure de la mort, en portant la main sur son front. Sans doute, il y avait quelque chose, et ce quelque chose est éternellement regrettable ; mais ce que ce beau et pur génie avait déjà produit ne périra pas. Ces essais, pieusement recueillis, font le charme de nos heures solitaires, et l'amertume de nos regrets achève pour la gloire du nom de Chénier ce que la mort a cruellement interrompu.

1. Pezay est protégé contre l'oubli par cette épigramme de Le Brun :

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
 Beaucoup acquis, je vous assure :
 Car, en dépit de la nature,
 Il s'est fait poète et marquis.

DEUXIÈME PARTIE. PROSE.

§ I^{er}. Orateurs.

L'éloquence française compte peu de monuments avant le dix-septième siècle. Cependant nous avons de grands orateurs dans tous les genres, dans la chaire chrétienne, à la tribune politique, au barreau, à l'Académie; le genre académique est particulier à la France, et il a produit des morceaux fort remarquables.

Nous diviserons cette histoire de l'éloquence française en quatre époques distinctes. La première époque, qui s'étend depuis le douzième siècle jusqu'à la fin du quinzième, présente quelques grands noms, notamment saint Bernard et Gerson, dans l'éloquence chrétienne, et quelques essais remarquables d'éloquence politique dans les assemblées des états généraux. La seconde époque, qui comprend le seizième siècle et la première moitié du dix-septième, est plus féconde : la Renaissance et la Réforme, par la culture et le mouvement des esprits, élèvent et développent l'éloquence. C'est le temps de Calvin, du cardinal de Lorraine et de tant d'autres orateurs religieux. Les pamphlets politiques abondent, et dans la *Ménippée* P. Pithou porte à une grande hauteur l'éloquence politique. La troisième époque est le véritable avènement de la grande éloquence chrétienne, qui brille du plus vif éclat sous Louis XIV et qui s'affaiblit dans les successeurs des Bossuet, des Bourdaloue, des Fénelon et des Massillon. Le dix-huitième siècle, qui forme une quatrième époque, nous montre la décadence de l'éloquence religieuse; mais le barreau et l'Académie fournissent des orateurs distingués, et la crise sociale qui éclate dans les dernières années de cette période donne enfin à la France de véritables orateurs politiques.

Première époque. — Éloquence naissante.

(1101-1484. — 12^e-15^e siècle.)

Le douzième siècle est illustré par un grand orateur qui a mérité d'être mis au rang des Pères de l'Église : c'est saint **Bernard** ; ses discours, prononcés en latin, n'appartiennent pas à la littérature française. Il est vrai qu'on ne tarda pas à les traduire en langue vulgaire ; mais l'imperfection de cet idiome naissant, qui est devenu plus tard le français et qui n'était alors que le roman, a effacé quelques-unes des beautés du texte original¹. Saint Bernard avait eu d'éloquents précurseurs, et il y eut parmi ses contemporains et ses successeurs des prédicateurs qui ne sont pas sans mérite. Dans le siècle suivant, la scolastique étouffa l'éloquence religieuse. Les états généraux de 1355 et des années suivantes n'ont guère laissé que des souvenirs de troubles. Les débats entre ces assemblées turbulentes et la royauté n'ont pas enrichi l'éloquence.

Au quinzième siècle, le chancelier de l'université, **Gerson**, prêta à la parole évangélique l'appui d'un grand talent et l'autorité d'un caractère honorable. Ses contemporains **Pierre d'Ailly** et **Clémentis** méritent une place à côté de lui pour leur éloquence et leur zèle à défendre la morale et la religion. Pendant la seconde moitié de ce siècle, sous Louis XI, Charles VIII et Louis XII, on vit paraître quelques orateurs sacrés dont les noms nous sont parvenus. **Maillard**, **Ménot** et **Raulin** méritent d'être connus. On les a trop dépréciés ; toutefois il n'y a pas lieu à une complète réhabilitation. Ces pré-

1. On peut voir sur saint Bernard un passage de l'*Éloge de Suger*, par Garat, et une notice de Daunou dans le douzième volume de l'*Histoire littéraire de la France*. Une partie des sermons de saint Bernard, en langue romane, a été publiée récemment, à la suite de la version des quatre livres des Rois, par M. Leroux de Lincy.

dicateurs populaires ne manquent pas de talent, mais ils manquent de goût; et ce n'est pas sans peine qu'on est parvenu à tirer de leurs sermons un petit nombre de passages éloquents et quelques traits ingénieux.

La *Chronique de Monstrelet*, l'*Histoire* du religieux de Saint-Denis, écrite en latin¹, et celle de **Juvénal des Ursins** offrent beaucoup d'essais oratoires dans le genre politique et le genre judiciaire, qu'on ne doit ni admirer ni dédaigner. Les remontrances des états et de l'université, les manifestes des princes, ont l'avantage de faire connaître sous une forme oratoire la situation des esprits. Dans le genre judiciaire, le plus curieux monument de cette époque est l'*Apologie du duc de Bourgogne* par **Jean Petit**, plaidoyer vraiment monstrueux au fond et dans la forme. La réplique à ce manifeste, faite au nom de la duchesse d'Orléans par l'abbé de **Cérisy**, renferme quelques beaux mouvements d'éloquence. Le *Quadriloge invectif* d'**Alain Chartier** peut être considéré comme un monument oratoire d'un véritable intérêt littéraire et historique; le *Traité de l'Espérance*, par le même écrivain, renferme aussi de belles pages. Les contemporains d'Alain Chartier l'ont surnommé le Père de l'éloquence. L'étude des anciens fut pour lui, comme pour Christine de Pisan, une école de nobles sentiments et de beau langage.

Les états généraux tenus à Tours en 1484, sous la minorité de Charles VIII, nous montrent quelques essais heureux d'éloquence politique. Déjà, sous le roi Jean (1357), Marcel, Charles le Mauvais, Robert Lecoq, évêque de Laon, s'étaient distingués par leur éloquence à la tribune politique. Les discussions de l'assemblée de 1484 ont été recueillies par un de ses membres, **Jean Masselin**, qui a traduit en latin les discours que les orateurs avaient prononcés en français. On y remarque surtout une harangue de Philippe Pot, sieur de la Roche, député

1. Elle a été traduite récemment avec exactitude et talent par M. Bellaguet.

bourguignon. Le texte primitif de deux de ces discours a été conservé.

Deuxième époque. — Éloquence politique et religieuse.

(1484-1650. — 16^e siècle.)

Au seizième siècle, la Réforme, en agitant l'Église et l'État, réveilla l'éloquence. Parmi les orateurs religieux, il faut citer, dans le camp des protestants, **Calvin**, génie redoutable et vraiment supérieur, dont la vie fut une longue prédication. On admire surtout, parmi ses ouvrages écrits en français, la préface de son *Institution chrétienne*, discours adressé au roi François I^{er}, dans lequel la prose française commence à prendre son véritable caractère. L'apologie des protestants, que le réformateur adressa à la diète de Spire, écrite en latin, est pleine d'éloquence. **Théodore de Bèze** se distingua à côté de Calvin et fut, au colloque de Poissy, le champion des religionnaires. Parmi les catholiques, on nomme **Simon Vigor**, dont on a quelques sermons, et le cardinal **de Lorraine**, qui répondit au discours de Théodore de Bèze par une harangue fort étendue.

La défense d'**Anne Dubourg**, conseiller au parlement de Paris, accusé d'hérésie et condamné à mort, est un morceau vraiment pathétique. On trouve dans les pamphlets des protestants, dirigés contre les Guise, des passages véhéments qui rappellent l'éloquence des tribuns de l'antiquité¹. A l'assemblée des notables de Fontainebleau et aux états généraux d'Orléans, réunis par **Lhospital**, le chancelier fit plusieurs discours remarquables. Dans la première de ces assemblées, l'évêque de Valence, **Montluc**, et l'archevêque de Vienne, **Marrillac**, parlèrent avec succès. Le véritable orateur de cette époque est Lhospital, qui fit entendre dans toutes les circonstances un langage énergique et modéré, plein

1. On en trouve plusieurs fort remarquables dans l'*Histoire de Régner de la Planche*.

d'élevation. L'éloquence de ce grand citoyen mériterait un examen approfondi. Les états généraux, deux fois assemblés à Blois, n'ont rien légué à l'histoire de l'éloquence, et les états de la Ligue sont également stériles. Pour trouver l'éloquence, il faut la chercher dans les pamphlets des différents partis, dans les mémoires ou manifestes publiés par **Du Plessis-Mornay**, dans les discours patriotiques de **Du Fay**, petit-fils de L'hospital, dans la correspondance et les proclamations de Henri IV. *L'Anti-Espagnol*, qu'on attribue à **Antoine Arnauld**, père du docteur de Port-Royal, renferme de grandes beautés. Gardons-nous d'oublier **François de La Noue**, qui fut homme de guerre supérieur, bon écrivain, citoyen dévoué, et dont les *Discours politiques et militaires* ont pris place parmi les plus belles œuvres littéraires de cette époque. Je ne puis qu'indiquer ces richesses oratoires.

Le monument le plus remarquable de l'éloquence politique, au seizième siècle, se trouve dans cette *Satire Ménippée* qui donna, par le ridicule, le coup de grâce à la Ligue; c'est le discours de D'Aubray, prononcé au nom du tiers état, et qu'on doit au jurisconsulte **Pierre Pithou**, un des plus savants hommes et des plus habiles écrivains de cette époque.

Le traité de la *Servitude volontaire* ou le *Contre un*, écrit vers 1548 par l'ami de Montaigne, **Étienne La Boétie**, est une déclaration chaleureuse dans laquelle on rencontre quelques traits de véritable éloquence¹.

La prédication catholique pendant la Ligue n'a laissé d'autres monuments que les déclamations fanatiques des **Boucher** et des **Porthaise**².

Pendant la première moitié du dix-septième siècle,

1. M. Feugère a publié récemment les œuvres complètes de ce remarquable écrivain, prosateur éloquent et poète distingué en français et en latin. Ces œuvres éparses méritaient d'être recueillies.

2. M. Ch. Labitte a publié sur les prédicateurs de la Ligue un volume plein de curieux détails.

l'éloquence politique se développa avec une certaine puissance aux états généraux de 1614, où se distinguèrent le cardinal du Perron et Richelieu, alors simple évêque de Luçon¹. Nous en retrouvons encore quelques traces à l'époque de la Fronde, au moins dans les *Mémoires* du cardinal de Retz, qui embellissait sans doute ce qu'il croyait reproduire.

L'éloquence religieuse compte, pendant cette période, saint François de Sales et son ami l'évêque de Belley, Camus, un de nos plus féconds écrivains; saint Vincent de Paul (1572-1660), qui s'éleva à la plus haute éloquence en appelant la compassion des riches sur le sort des enfants trouvés; Jean de Lingendes, dont on a retenu quelques traits heureux, et le père Desmares. Un prédicateur singulier, le père André, se fit alors un nom par l'originalité de ses saillies piquantes, mais peu dignes de la chaire chrétienne.

Le barreau, sous Louis XIII, s'enorgueillit des noms de Servin² et d'Omer-Talon, avocats généraux; d'Antoine Lemaître, qui se déroba à la gloire et aux honneurs par une retraite prématurée à Port-Royal, et de Patru, écrivain châtié, avocat désintéressé, quelquefois éloquent.}

1. Un de nos collègues, M. Poirson, a mis en relief, dans un mémoire important, les harangues les plus remarquables prononcées devant cette assemblée, où les trois ordres du royaume furent réunis pendant la minorité de Louis XIII.

2. « Louis Servin, dit M. Dupin, nommé avocat général par Henri IV, eut occasion, sous le règne suivant, de montrer une fermeté invincible, un attachement inviolable, mais éclairé, pour la personne du souverain. Il expira, en 1626, aux pieds de Louis XIII, dans le moment même où il faisait d'énergiques remontrances à ce prince au sujet de quelques édits bursaux qu'il avait fait apporter au parlement pour les faire enregistrer d'autorité en sa présence dans un lit de justice. Témoin de cette mort glorieuse, le conseiller Bouguier en conserva la mémoire dans ces deux vers latins qu'a recueillis la postérité :

Servinum una dies pro libertate loquentem
Vidit, et oppressa pro libertate cadentem. »

Troisième époque. — Éloquence religieuse et judiciaire.

(Siècle de Louis XIV.)

(1650-1715. — 17^e siècle.)

Deux productions remarquables, qui doivent le jour à des circonstances accidentelles, réclament une place dans l'histoire de l'éloquence. Il est impossible de passer sous silence les *Provinciales* de Pascal (1623-1662); car les lettres sur l'Homicide et sur la Calomnie sont comparables, pour l'élévation de l'éloquence, aux plus beaux monuments de l'art oratoire. Les *Pensées*, ces fragments impérissables, offrent des pages d'un caractère plus saisissant encore. Dans l'émotion qu'elles causent, je ne sais quel effroi religieux se mêle à l'admiration¹. Les *Mémoires* de Pellisson (1624-1693) en faveur de Fouquet sont, au jugement de Voltaire, les seuls plaidoyers écrits en France qui rappellent la manière de Cicéron. Cette éloquente défense du surintendant serait encore digne d'attention, lors même que Pellisson ne l'aurait pas écrite dans l'isolement, sur les marges d'un livre, avec un cure-dent trempé dans de la suie délayée; la langue des affaires et celle de la passion s'y trouvent rapprochées sans effort et s'y prêtent un mutuel appui.

La principale gloire du siècle de Louis XIV est dans la succession ou le concours des grands orateurs chrétiens qui occupèrent la chaire sans interruption pendant plus de soixante ans. Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, Fléchier, Massillon, ne laissèrent pas languir l'admiration publique. Bourdaloue vint relever Bossuet, lorsque celui-ci quitta la prédication pour les soins du précepteur et de son diocèse, et Massillon prit la parole dès que Bourdaloue cessa de se faire entendre.

1. Une nouvelle édition classique des *Pensées de Pascal* a été publiée par M. Prosper Faugère; 1 vol. in-12.

Avant ces prédicateurs éminents, **Lingendes** (1595-1665) avait entrevu la véritable éloquence religieuse; **Mascaron** (1634-1703), évêque de Tulle, avait brillé dans la chaire chrétienne; mais il paya tribut au mauvais goût jusqu'à ce que l'exemple des maîtres lui eût appris à sacrifier les ornements affectés. Ce fut alors qu'il composa l'oraison funèbre de Turenne, son meilleur ouvrage.

Parlons maintenant de **Bossuet** (1627-1704) avec quelque étendue, car il faut bien s'arrêter devant un nom aussi imposant.

Bossuet a été au dix-septième siècle ce que saint Bernard avait été au douzième, avec cette différence que Bossuet fut l'oracle et l'arbitre de l'Église gallicane, et saint Bernard celui de l'Église catholique; que Bossuet résista à la papauté, et que saint Bernard la dirigea et la protégea; que le pouvoir temporel eut saint Bernard pour adversaire et Bossuet pour défenseur. Tous deux eurent la Bourgogne pour berceau; tous deux puisèrent dans une sainte et nombreuse famille des exemples de vertu qu'ils augmentèrent; tous deux virent leur père entrer dans les ordres; tous deux, malgré la distance des temps, eurent l'insigne honneur de rouvrir la liste, depuis longtemps fermée, des Pères de l'Église: tous deux, ils dominèrent par l'ascendant du savoir et du caractère les assemblées où ils parurent; ils portèrent la même vigilance aux intérêts de la foi, le même désintéressement dans les choses de la terre; ils eurent la même autorité d'éloquence; enfin, tous deux furent entraînés à lutter contre un adversaire qu'ils aimaient, qu'ils admiraient, qu'ils ont vaincu, et ces adversaires, Abélard au douzième siècle, Fénelon au dix-septième, ont trouvé plus de sympathie que les victorieux.

Un coup d'œil jeté sur la vie de Bossuet montre dans la suite de ses travaux d'abord l'adversaire du protestantisme ramenant, par la mission de Metz, de nombreux dissidents au sein de l'Église; enlevant à l'hé-

résie le plus illustre de ses apôtres, le grand Turenne; leur ôtant, par l'exposition claire et précise de la foi, tout motif sérieux de dissentiment; réduisant Claude, par une argumentation serrée, au silence ou à la contradiction; confondant les insolentes prédictions de Jurieu, déroulant le tableau des variations de l'Église protestante, et par conséquent de ses erreurs, car la vérité est une et invariable; enfin, essayant, avec le grand Leibnitz, de réunir en un seul corps tous les membres divisés de la famille chrétienne. Voilà ce qu'il a fait du côté de l'hérésie.

Dans le sein de l'Église catholique, prédicateur infatigable du dogme catholique et de la morale chrétienne, il montre à tous ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire; il repousse avec une égale énergie la morale excessive de ces docteurs qui font haïr la vertu, et celle de ces casuistes dont les relâchements, la coupable complaisance, excusent le vice et élargissent outre mesure la voie étroite qui conduit au ciel; oracle de l'Église gallicane, il en proclame les principes, sans arrière-pensée de flatterie pour la royauté, sans volonté, mais sans crainte d'irriter le saint-siège; enfin, il combat à outrance le quiétisme, qui pouvait mener, sous les apparences d'une perfection impossible, aux erreurs d'un déisme mystique.

Orateur, théologien, philosophe, historien, cet infatigable athlète accumule les chefs-d'œuvre sans paraître y songer: il met à tout ce qu'il touche le sceau de son génie. Dans la chaire chrétienne, il fait entendre des accents inouïs jusqu'alors et qu'on n'entendra plus lorsque sa voix s'éteindra. Dans l'histoire, dans la philosophie, même supériorité.

Bossuet n'a rien fait en vue de lui-même ni de la gloire humaine; il n'a jamais écrit pour écrire, mais pour agir; tous ses écrits sont des actions, et ses actions l'accomplissement d'un devoir. Il ne s'est jamais dit: « Sois orateur, sois historien, sois philosophe. » Ses ouvrages sont des actes qui témoignent de l'exercice de

ses fonctions : il prêche , parce qu'il est prêtre ; il enseigne , parce qu'il est précepteur ; il combat , parce qu'il est croyant. L'auteur n'est pas distinct de l'homme ; sa vie et ses œuvres se confondent. Les mots ne sont rien pour lui : son style , et il n'en est que plus merveilleux , c'est l'ordre , c'est l'enchaînement , c'est la vigueur , c'est le corps même de la pensée qui sort tout armée de son cerveau. Où trouverez-vous pareille identité entre la pensée et le langage ? quel est l'écrivain qui n'ait point quelque complaisance pour les mots , qui ne s'arrête quelquefois à les ajuster , à les parer ? quel est celui , même entre ceux qui ne veulent pas se faire remarquer , qui ne se laisse voir et surprendre ? Ailleurs vous sentirez l'effort ; dans Bossuet vous ne voyez que la force. Pour les uns , le langage est un vêtement , pour les autres une parure ; à quelques-uns il tient lieu de substance ; dans Bossuet , c'est la pensée visible et nue.

On a l'air de déclamer lorsqu'on dit que Bossuet est plus qu'un orateur , qu'il est l'éloquence même ; et cependant , si on confronte l'idée de l'éloquence et les discours de Bossuet , on trouve l'expression simple et vraie.

En effet , l'éloquence n'est-elle pas la production animée , simple , énergique , souveraine , de la raison et de la passion humaine ? Or , le langage de Bossuet est-il autre chose ? n'est-ce pas la raison et la passion manifestées sans efforts et par un mouvement continu ? la passion et la raison de Bossuet ne se font-elles pas maîtresses des nôtres ? ne nous entraîne-t-il pas , ne nous tourne-t-il pas à son gré ? ne nous emporte-t-il pas dans un essor irrésistible ? On peut donc dire à la lettre que Bossuet , c'est l'éloquence même.

Par la même raison , Bossuet est plus qu'un théologien : les lumières et les mystères de la théologie se sont incorporés à son intelligence ; il sait la doctrine , il connaît les faits et leur signification. Non-seulement il les connaît , mais il en dispose librement comme de sa chose

propre : la Bible est là avec l'Évangile, avec les Pères, avec les conciles ; tout y est écrit comme dans un livre, et ce livre est toujours ouvert sous les yeux de son esprit. Il est donc vrai de dire que Bossuet est la théologie même.

Eloquence et théologie, voilà tout Bossuet : aussi, quelque sujet qu'il aborde, il se montrera théologien et orateur. Il aborde l'histoire ; l'histoire dans ses mains devient un discours théologique : c'est un récit des faits de Dieu par l'humanité. *Gesta Dei per homines*, comme dans Guibert de Nogent, *Gesta Dei per Francos*.

Bossuet n'est pas le premier historien qui ait montré les hommes agissant sous la main de Dieu : Moïse ne raconte pas autrement les annales du peuple juif ; l'histoire des croisades est théologique ; la polémique des puritains et des ligueurs est théologique : mais le point de vue est borné dans une sphère plus ou moins étroite ; la nouveauté dans Bossuet, c'est l'universalité, c'est le concours du genre humain aux desseins de la Providence.

Des hauteurs où il se place pour considérer l'histoire, les empires ne lui apparaissent plus que comme des individus, et les destinées de ces individus ne sont que des scènes ou des actes d'un drame unique qui se dénoue par la naissance du Christ et la rédemption du genre humain. Le prologue, c'est la création ; l'exposition, la chute de l'homme ; le nœud, la dispersion des hommes, les progrès de l'idolâtrie et la durée du peuple de Dieu ; la péripétie, la corruption et le déclin du monde idolâtre ; le dénouement, l'avènement du libérateur et le triomphe de sa doctrine.

Parmi les chefs-d'œuvre de Bossuet, il faut citer, après le *Discours sur l'Histoire universelle*, que rien n'égale, les *Oraisons funèbres* de la reine d'Angleterre, de la duchesse d'Orléans, du prince de Condé, les *Pensées sur la Comédie*, les *Élévations sur les Mystères* et les *Méditations sur l'Évangile*, les *Sermons sur l'unité de l'Église* et sur la *Mort*.

Bourdaloue, né en 1632, mort en 1704, succéda à Bossuet comme sermonnaire, et ses succès dépassèrent peut-être ceux de son illustre devancier. Ses prédications étaient l'événement de la ville : *on allait en Bourdaloue*, comme dit madame de Sévigné, avec un incroyable empressement ; et cette ardeur de l'entendre dépose d'autant plus en faveur de son génie, qu'il négligea tous les moyens de plaire empruntés soit à la passion, soit aux artifices du langage. La sévérité de son style égale la rigueur de ses raisonnements. La puissance de Bourdaloue est tout entière dans l'autorité de la vérité et de la logique. On admire la fécondité et les ressources de son talent inépuisable, qui savait renouveler tous les sujets en les creusant plus profondément. On a de lui plusieurs sermons, sur la Passion, par exemple : si on les considère isolément, le sujet paraît épuisé dans chacun d'eux : si on les compare, on n'y trouve pas une seule redite. Bourdaloue appartenait à l'ordre des jésuites. Il a composé des *Oraisons funèbres* et des *Panegyriques* ; mais c'est surtout par ses *Sermons* qu'il s'est élevé au premier rang.

Fléchier, né la même année que Bourdaloue, mort en 1710, est surtout remarquable comme écrivain. Le choix des mots, l'harmonie du langage, le tour heureux de la pensée, l'art de placer les figures et de trouver des mouvements oratoires convenables au sentiment qu'il exprime, produisent quelquefois chez cet habile orateur les effets de la grande éloquence. On se tromperait si on ne voyait dans Fléchier qu'un rhéteur ingénieux qui simule l'éloquence avec adresse. Fléchier est réellement orateur ; mais il a le tort de montrer avec coquetterie le talent qu'il emploie et de détourner l'attention sur la parure dont il orne des pensées solides. Son chef-d'œuvre dans le genre oratoire est l'*Oraison funèbre de Turenne*. L'*Histoire de Théodose* le laisse dans un rang secondaire parmi les historiens ; mais ses *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne*, récits piquants, pleins de charme et

d'esprit, fournissent des modèles dans le genre narratif¹.

Fénelon, né en 1651, mort en 1715, employait son génie pour convaincre et pour émouvoir. La parole est pour lui un instrument et non un but; il a l'onction, l'abondance, le naturel des Pères de l'Église; rien n'est comparable à la majestueuse simplicité, à la noble aisance de son langage. Il prodiguait, sans compter, les trésors de son âme. On n'a pas recueilli, il s'en faut de beaucoup, tous les sermons qu'il improvisait presque entièrement, après une sérieuse méditation. Il aimait à se confier à l'inspiration de l'esprit de charité qui l'animait, et cette sainte confiance donnait à ses paroles plus de mouvement et d'autorité. Les sermons de Fénelon sur le *Sacre de l'évêque de Cologne* et sur la *Fête de l'Épiphanie* sont des modèles d'éloquence noble et familière; ils attestent le génie le plus aimable, le plus facile et le plus heureusement doué qui se soit produit dans cette brillante époque: ce n'est pas la sublimité de Bossuet, et moins encore la vigueur de Bourdaloue, mais quelque chose d'élevé, de pur et d'insinuant qui remue les âmes, qui les échauffe et les pénètre comme cette pure lumière qui inonde les bienheureux de ces champs Élysées dont la description² est un des chefs-d'œuvre de notre langue.

Massillon (1663-1742) est le digne continuateur de ces grands maîtres; son éloquence consola la vieillesse de Louis XIV et instruisit l'enfance de Louis XV. Il n'y a pas un orateur chrétien qui ait touché les passions avec plus de vérité et de puissance. Les discours de Massillon dévoilent tous les mystères du cœur humain. Aucun secret ne se dérobe à la pénétration du moraliste qui nous met en demeure et en mesure de guérir les plaies de l'âme après les avoir montrées. Combien d'éloquentes

1. Ils ont été publiés, en 1844, par M. Gonod, bibliothécaire de Clermont, et réimprimés en 1856 avec une introduction écrite par M. Sainte-Beuve; 1 vol. in-8°.

2. *Télémaque*, liv. XIX.

leçons pour les dépositaires du pouvoir et des richesses ; que de consolations pour ceux qui souffrent aux derniers rangs de la société humaine ! On reproche à Massillon des développements trop abondants qui relâchent le tissu de son style ; mais cette abondance a cela de commun avec celle de Cicéron, que les développements n'y sont pas des redites. Outre le *Grand* et le *Petit Carême* de Massillon, on distingue encore parmi ses discours les sermons sur le *petit Nombre des élus*, sur la *Mort*, et celui sur la *Mort du juste et du pécheur*.

Le père **La Rue** (1643-1725), de l'ordre des jésuites, n'est pas indigne d'être cité à côté des grands orateurs de cette époque, *longo sed proximus intervallo*. Il a de la force, de la solidité et du pathétique, et il a réussi plusieurs fois dans l'oraison funèbre. Avant Massillon, **Cheminais** (1652-1689) avait joui d'une grande célébrité. Ses sermons, pleins d'onction et d'élégance, lui avaient fait donner par ses contemporains le surnom de *Racine de la chaire*. La faiblesse de sa santé entrava l'essor de son talent, bientôt arrêté par une mort prématurée.

Parmi les prédicateurs protestants, on distingue le ministre **Claude**, qui fut souvent aux prises avec Bossuet, et **Saurin**, dont les sermons sont remarquables par l'austérité du langage et l'énergie des pensées. La chaire protestante s'interdit le pathétique, qui donne tant de puissance à l'éloquence des prédicateurs catholiques.

Quatrième époque. — Éloquence judiciaire, académique et politique.

(1715-1789. — 18^e siècle.)

Dans la quatrième époque, si l'éloquence religieuse s'affaiblit avec les croyances, l'éloquence judiciaire s'épure et se fortifie; l'éloquence académique, mieux appliquée, prend un nouvel essor, et enfin l'éloquence politique, née de l'affranchissement des esprits, éclate à son tour avec une puissance formidable.

Éloquence religieuse. — Il faut nous borner ici à une simple énumération, car les successeurs de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon n'ont guère obtenu qu'une célébrité viagère : admirés de leur temps, on connaît encore leurs noms et on ne les lit plus. Le père **Neuville** imita Massillon comme **Campistron** a imité **Racine**. Disciple docile et de bonne volonté, mais sans génie, il a pris la forme du maître sans reproduire ses grandes qualités. L'abbé **Poulle**, né en 1711, mort en 1781, doué d'une imagination brillante, a mis plus de pompe que de sensibilité et de profondeur dans ses discours, qu'il débitait admirablement. Il composait sans écrire, et sa prodigieuse mémoire lui tenait lieu de manuscrit. Au lit de mort, les instances de **Delille** le déterminèrent à dicter ses sermons, dont l'impression fut l'écueil. L'abbé **de Boismon**t a aussi laissé une grande réputation que la lecture de ses sermons ne justifie pas complètement; il a cependant de la véhémence et de l'éclat, mais peu de goût et point de méthode. L'abbé **Maury**, qui fut aussi un prédicateur célèbre et éloquent ¹, a conservé dans son

1. Le *Panegyrique de saint Vincent de Paul*, par l'abbé Maury, est encore estimé. On louait devant ce prélat le mérite de ce discours : « J'en suis content, dit le cardinal, mais il ne vaut pas mieux que mon *Panegyrique de saint Augustin*. »

Traité de l'éloquence de la chaire un admirable exorde du missionnaire **Bridaine**, le seul orateur de cette époque dont la parole fut vraiment évangélique.

Éloquence judiciaire. — L'éloquence judiciaire brilla d'un vif éclat au dix-huitième siècle. Le mauvais goût qui dominait dans les plaidoyers des époques précédentes disparut complètement : on sut enfin mettre de l'analogie entre les sujets qu'on traitait et le ton du discours ; l'emphase et le pédantisme traditionnel furent bannis. Le barreau s'honore des noms de **Cochin**, de **Lenormand**, de **Gerbier**¹, de **Dupaty**, de **Linguet**. Le parquet cite avec orgueil d'**Aguesseau**, orateur du genre tempéré, écrivain élégant, excellent moraliste. « D'Aguesseau, dit M. Dupin, fut le plus poli, le plus lettré des magistrats. Rien n'égale l'harmonie et la perfection de son style : c'est le Massillon du barreau. » Il ne faut oublier ni **La Chalotais** ni **Malesherbes**. Les jurisconsultes trouvèrent des rivaux dans des hommes éminents, mêlés accidentellement aux débats judiciaires. **Voltaire** fut éloquent dans la défense de Calas et de Sirven. Les mémoires que **Beaumarchais** publia pour sa défense personnelle ont voué ses adversaires au ridicule et se font lire encore (quoique le fond du débat ait peu d'importance) par la piquante vivacité de la discussion, l'amertume et la gaieté

1. Gerbier a été considéré par ses contemporains comme un modèle de perfection oratoire. « Vainement dirait-on, remarque M. Dupin, qu'il n'a rien écrit ou qu'il écrivait médiocrement ; il fut orateur sublime d'action, le premier de tous dans ce qui constituait son genre de talent. Que demander de plus à sa mémoire ? Si l'on considère d'ailleurs que l'immense réputation de Gerbier s'est formée dans un des plus beaux siècles de notre littérature, qu'il a été entendu par ce qu'il y avait de plus éclairé en France, qu'il était l'aigle du barreau à une époque où le barreau abondait en hommes supérieurs, on reconnaîtra que, s'il a obtenu sur eux une palme qu'aucun de ses émules n'a prétendu lui disputer, c'est sans doute parce qu'elle lui était justement acquise. » *Disc. déjà cité.*

incisive des plaisanteries. Gilbert n'est pas aussi méchant qu'il le voudrait lorsqu'il dit :

Ce fameux Beaumarchais qui trois fois, avec gloire,
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire.

La gloire est réelle, et les mémoires sont de véritables comédies dont riait la France entière, à l'exception du conseiller Gozman et du parlement Maupeou. Le comte de **Lally-Tollendal** a rappelé le pathétique des orateurs anciens dans les mémoires qu'il publia pour obtenir la réhabilitation de son père injustement condamné. **J. J. Rousseau** a fait un chef-d'œuvre de dialectique passionnée et d'éloquence incisive en défendant son *Émile* contre le mandement du vertueux archevêque de Paris, Christophe de Beaumont.

Eloquence académique. — Pendant le dix-huitième siècle, l'habitude de consacrer par un éloge posthume la mémoire des savants qui faisaient partie de l'Académie des sciences a constitué un genre d'éloquence intermédiaire qui tient à l'oraison funèbre et à l'histoire, moins pompeuse que les panégyriques de la chaire chrétienne, moins impassible que l'histoire. **Fontenelle**, qui remplit pendant près de quarante ans les fonctions de secrétaire perpétuel à l'Académie, a donné les premiers modèles de ce genre tempéré auquel **d'Alembert** et **Condorcet** ont conservé sa sévérité plus fidèlement que les agréments qu'il recevait de la finesse et de l'exquise urbanité de Fontenelle. Les concours ouverts par l'Académie française et les discours de réception des membres nouvellement admis, ainsi que les réponses qui leur sont faites, ont créé l'éloquence académique proprement dite. Au dix-septième siècle, l'Académie proposait pour sujet du prix d'éloquence fondé par Balzac, ou quelque lieu commun de morale, ou l'éloge d'une des vertus du roi. On sortit enfin de ce cercle de déclamations et de flat-teries pour honorer la mémoire des hommes éminents

par leurs vertus ou par leur génie. Ce fut en 1758 que l'Académie ouvrit cette voie nouvelle à l'éloquence. **Thomas et La Harpe**, prédestinés tous deux par de brillants succès universitaires à l'éloquence académique, entrèrent l'un après l'autre dans cette lice et composèrent tous deux des éloges remarquables. On lit encore la plupart de ceux qui donnèrent à Thomas tant de palmes académiques. Il y a de la force et de l'élévation dans les idées de ce rhéteur homme de bien ; mais son style, souvent emphatique, est monotone. *L'Éloge de Marc-Aurèle*, où ces défauts sont moins sensibles, passe pour le chef-d'œuvre de ce genre au dix-huitième siècle. *L'Essai sur les Éloges*, qui devait servir d'introduction aux discours de Thomas, est un travail de critique oratoire fort estimé. *L'Éloge de Descartes* n'est pas non plus une œuvre vulgaire. La Harpe écrivit avec plus de naturel et une remarquable élégance les *Éloges de Racine et de Catinat*. L'académie de Marseille, marchant sur les traces de l'Académie française, mit aux prises La Harpe et Chamfort dans l'éloge de La Fontaine. On sait que cette fois La Harpe fut vaincu. Le père **Guénard**, jésuite, a composé dans ce genre un discours sur *l'Esprit philosophique*, qui est un chef-d'œuvre. Ce judicieux et habile écrivain a bien mérité de la science en louant la méthode et le génie de Descartes, méconnu par les philosophes du dix-huitième siècle. **Garat**, marchant sur les traces de Thomas, a réussi dans *l'Éloge de Suger*. Le discours de **Buffon sur le Style** appartient à l'éloquence académique, et sa *Réponse à La Condamine* peut passer pour le modèle de ces éloges entre-vifs qui inquiètent souvent la justice de celui qui les donne et la modestie de ceux qui doivent les entendre. L'éloquence académique, dont on a tant médité, a mis de nos jours en lumière des écrivains éminents, et l'ensemble des discours qu'elle a produits n'est pas une des moindres richesses de notre littérature.

Éloquence politique.—L'éloquence politique, qui commence à poindre dans quelques pages de l'*Esprit des Loix* de **Montesquieu** et dans les discours de **J. J. Rousseau** sur l'*Influence des lettres* et sur l'*Inégalité des conditions*, trouve enfin une tribune par la convocation des états généraux en 1789. Parmi les orateurs que l'assemblée constituante révéla à la France, on distingue **Mirabeau**, l'abbé **Maury** et **Cazalès**, qui parurent tous trois à la hauteur du rôle que leur donnaient les circonstances et leur propre situation. Le tribun, le prêtre et le gentilhomme sont très-bien représentés par ces trois orateurs, entre lesquels **Mirabeau** domine de toute la supériorité du génie sur le talent. Il faut ajouter à ces noms illustres celui de **Barnave**, qui osa combattre une fois le terrible **Mirabeau**. C'est dans le tableau même des séances de l'assemblée constituante qu'il faut aller chercher l'éloquence de ces orateurs, qui tiraient de la lutte et de la contradiction la meilleure partie de leur puissance. Leurs discours, considérés isolément, perdent beaucoup de leur valeur. Par l'effet local, ils ont égalé, surpassé quelquefois les orateurs de l'antiquité; mais ils n'ont pas eu l'art de fixer par le style toute la passion qui les animait. Cette différence entre la puissance oratoire et l'importance littéraire est plus sensible encore dans les principaux orateurs des assemblées qui ont suivi. Toutefois, il faut faire une exception en faveur de **Vergniaud**, dont le langage est toujours pur, quelle que soit l'ardeur de la passion qui l'anime.

§ 2. Historiens, Moralistes, Écrivains divers.

Si la France ne possède pas encore une histoire qui réunisse tous les suffrages¹, ce n'est pas faute de matériaux précieux ni d'habiles écrivains. La liste des travaux historiques compris dans notre littérature formerait à elle seule un ouvrage considérable. On peut en prendre une idée dans les in-folios de la bibliothèque historique du père Lelong. Nous nous contenterons, en suivant l'ordre des temps, de désigner les noms les plus illustres et les ouvrages les plus remarquables.

Nous laissons de côté les historiens et les chroniqueurs qui ont écrit en latin, depuis **Grégoire de Tours** jusqu'au continuateur de **Guillaume de Nangis**, sans contester d'ailleurs l'importance de ces sources de notre histoire.

Un des premiers monuments de notre langue, et la première chronique écrite en français, est le récit de la conquête de Constantinople par **Geoffroy de Villehardouin**, un des héros de l'entreprise. Cette chronique héroïque, écrite avec une noble simplicité, inaugure dignement la série des travaux historiques qui honorent la France. Ce tableau est une espèce d'épopée primitive où les faits et les caractères sont mis en relief avec grandeur et naïveté. Villehardouin est, sans art et sans effort, historien, orateur et poète; nous n'avons pas d'autre Iliade que sa *Chronique*. Cet écrivain, homme d'État et guerrier, ouvre le treizième siècle, que termine le peintre de Louis IX, le sire de **Joinville**, Champenois comme son devancier, moins héroïque et aussi attachant, plein de cette bonhomie malicieuse et enjouée naturelle aux bons esprits de sa province. Villehardouin et Joinville font une

1. Ne nous plaignons pas trop. L'Histoire de M. Henri Martin, qui se réimprime et qui va toujours s'améliorant, paraît devoir être une œuvre durable. Elle est déjà un monument de grand savoir, de talent et de patriotisme.

assez belle part au treizième siècle. La rédaction des *Grandes chroniques de Saint-Denis*, continuée pendant le siècle suivant, remonte aussi à cette époque.

Le quatorzième siècle a eu son historien dans le plus célèbre des chroniqueurs, **Jean Froissart**, né à Valenciennes en 1337, conteur ingénieux et indifférent, peintre inimitable. « Les peintures de la vie féodale, dit M. Villemain, tracées par Froissart, présentent tous les contrastes de rudesse et de courtoisie chevaleresque, de barbarie et d'humanité. Une infinie variété naît de sa naïve exactitude. Son âme vive et mobile, enjouée plutôt que forte, est un miroir fidèle où se reflète tout le moyen âge... Le roi Jean, prisonnier dans la tente du prince de Galles, offre une peinture admirable... Dans certains récits de batailles, la bataille de Crécy par exemple, Froissart est véritablement homérique. On ne saurait décrire avec plus de force le choc de ces deux masses d'hommes d'armes qui se heurtent... Grands événements, anecdotes familières, nations diverses, Anglais, Flamands, Français, tout se mêle et se succède sans confusion, et jamais les couleurs de l'historien ne sont semblables, quoiqu'il soit toujours naïf, naturel, abandonné. » Ces éloges, donnés par un juge dont l'opinion fait autorité, ne sont pas exagérés. La *Chronique* de Froissart est un monument unique dans notre littérature, et les étrangers n'ont rien qu'on puisse opposer à ce tableau si vivant et si vrai d'une grande époque. **Christine de Pisan**, née en 1363, auteur d'une *Histoire de Charles le Sage*, femme savante, est bien éloignée du naturel et de la vivacité pittoresque de Froissart; mais si elle est gourmée et pédante dans sa prose, ses vers ont souvent de la délicatesse et de la grâce.

Au quinzième siècle, nous rencontrons **Enguerrand de Monstrelet**, continuateur de Froissart, chroniqueur exact, compilateur de documents officiels précieux pour l'érudition, sans mouvement ni couleur. L'historien de Charles VI, **Juvénal des Ursins**, est un esprit judicieux,

témoin probe et sincère qu'on écoute avec plaisir et profit. **Georges Chastelain**, historien des ducs de Bourgogne, ne doit pas être oublié. L'écrivain éminent du quinzième siècle, c'est **Philippe de Comines**, qu'on a flatté en l'appelant le Tacite d'un autre Tibère, mais qui n'en est pas moins un historien politique, fin, sensé et profond, bien supérieur par le style à tous ses contemporains.

Le seizième siècle paye son tribut à l'histoire par l'*Histoire du Chevalier Bayard*, récit naïf et attachant d'un serviteur fidèle; par les *Mémoires de Montluc*, que Henri IV appelait la Bible des soldats; les *Mémoires de Brantôme*, chronique suspecte et souvent scandaleuse; et *L'Étoile*, dont le journal renferme de précieux détails. Parmi les historiens, on distingue **Régnier de La Planche**, qui a écrit avec talent l'histoire de François II; **La Place**, qui traite l'époque suivante; **La Poplinière**, qui n'est pas sans mérite; **Théodore de Bèze**, auteur d'une histoire ecclésiastique; **Mathieu**, historien des guerres civiles, dont le style a de l'énergie; **D'Aubigné**, qui a jeté dans son *Histoire universelle* quelques pages admirables; **Étienne Pasquier**, écrivain judicieux et piquant, dont les *Recherches sur la France* sont un trésor d'érudition. **De Thou** occuperait le premier rang dans cette nomenclature par l'importance et le mérite de son histoire, s'il ne l'avait pas écrite en latin.

Au dix-septième siècle, **Sully** fait rédiger ses importants *Mémoires*; **Adrien de Valois** compose sur les temps mérovingiens une vaste histoire, dans laquelle il fait entrer tout ce que renferment les historiens et les chroniqueurs de cette époque confuse. **Mézeray** essaye de débrouiller le chaos de notre histoire, et se montre souvent à la hauteur de cette patriotique mission. **Péréfixe** écrit, pour Louis XIV enfant, l'histoire de Henri IV. Le père **Maimbourg** défigure deux grands sujets, les croisades et la Ligue. **Varillas**, écrivain fécond et sans conscience, perd un talent réel dans une foule d'histoires

qu'on lirait avec plaisir si on pouvait les lire avec confiance. **Saint-Réal** écrit avec force et élégance l'histoire romanesque de la *Conjuration de Venise*. Le père **Dorléans** nous intéresse au tableau des révolutions d'Angleterre. On estime encore l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé **Fleury**. Le père **Daniel** entreprit une histoire complète de la France, dont les commencements sont dignes d'estime; on l'accuse de partialité. Les *Réflexions sur les divers génies du peuple romain* placent **Saint-Évremond**, écrivain fécond et spirituel, parmi les penseurs qui ont éclairé l'histoire par la philosophie; il n'a pas été inutile à Montesquieu. Quel que soit le nombre et le mérite de ces travaux historiques, nous n'y trouvons aucun ouvrage de premier ordre. Le siècle de Louis XIV n'a produit dans le genre historique que deux chefs-d'œuvre : l'*Histoire universelle* de **Bossuet**, à laquelle il n'y a rien à comparer dans aucune langue, et les *Mémoires* du cardinal de **Retz**, tableau animé et piquant des troubles de la Fronde, tracé par un écrivain supérieur, singulièrement spirituel, chez qui l'imagination vient souvent en aide à la mémoire, et où le besoin d'apologie et le désir de briller transfigurent les faits et dénaturent les intentions.

Nous rencontrons au dix-huitième siècle trois grands noms dans l'histoire : **Saint-Simon**, **Montesquieu** et **Voltaire**.

Les *Mémoires* de **Saint-Simon**, par l'intérêt soutenu du récit, l'importance des révélations historiques, l'énergique peinture des caractères, la profondeur des réflexions, l'originalité d'un style dont personne n'a surpris le secret et qui grave la pensée en traits ineffaçables, prennent place parmi les chefs-d'œuvre de notre langue. M. Villemain n'a pas craint de rapprocher Saint-Simon de Tacite.

Montesquieu (1689-1755), dans son livre sur la *Grandeur et la Décadence des Romains*, a dévoilé les principes qui font la force et la faiblesse des empires, et il a

écrit un chapitre immortel de la philosophie de l'histoire. On peut lui appliquer ce qu'il a dit de Tacite, qu'il abrégait tout parce qu'il voyait tout, et ajouter qu'il voit avec clarté et qu'il résume avec profondeur.

Voltaire a porté dans l'histoire toutes les qualités de son génie. Sa narration claire et rapide entraîne le lecteur; ses réflexions ingénieuses et souvent judicieuses satisfont et charment l'esprit; l'art par lequel il rattache les effets à leurs causes ne laisse pas languir l'intérêt; enfin la précision et le naturel de son style net et animé complètent la séduction. Il est irréprochable dans son *Histoire de Charles XII*, qui unit l'intérêt d'un roman à la sévérité de l'histoire. Le *Siècle de Louis XIV* serait littérairement une œuvre accomplie, si la division par matières, qui morcelle l'histoire et qui transforme en mosaïque ce qui devrait être un tableau, ne nuisait pas à l'intérêt en détruisant l'unité. Ajoutons que cette histoire a plutôt le caractère d'un panégyrique que d'un jugement impartial. L'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* trahit malheureusement une intention hostile au christianisme; mais on ne peut nier que la masse des faits qu'il résume, la chaîne qui les unit et le charme continu du style ne fassent de cette vaste composition une œuvre remarquable.

Plusieurs historiens publicistes essayèrent de résoudre systématiquement le problème des origines de la monarchie française. **Boulainvilliers** (1658-1722) retrouva dans la conquête des Francs les titres de la noblesse, titres réels dont son *Histoire de l'ancien gouvernement de France* a exagéré la valeur. **Dubos** (1670-1742) et **Mably** (1709-1785) protestèrent contre la monarchie absolue, en recherchant la trace des libertés nationales et communales, l'un dans l'*Histoire critique de l'établissement de la monarchie française*, l'autre dans ses *Observations sur l'histoire de France*.

Parmi les écrivains du second ordre, on distingue **Vertot** (1655-1735), dont le style est coulant et la nar-

ration attachante; on lit encore avec intérêt ses *Révolutions de Suède* et ses *Révolutions romaines*. L'*Histoire des chevaliers de Malte*, dont la lecture est si attrayante, a été décréditée par sa fameuse réponse: « Il est trop tard, mon siège est fait. » Un historien qui laisse soupçonner sa véracité s'expose au dédain et à l'abandon. On estime toujours l'*Abrégé chronologique* du président **Hénault** (1685-1770). L'*Histoire de l'anarchie de la Pologne* par **Rulhière** (1735-1791), qui a aussi écrit quelques vers agréables, est un morceau historique digne d'attention.

Raynal (1715-1796), admirateur et disciple de Voltaire, écrivit, sous l'inspiration de Diderot, l'*Histoire philosophique des deux Indes*, où les déclamations d'une philosophie fastueuse et d'une incrédulité passionnée se mêlent à des recherches dont les uns ont vanté, les autres contesté l'importance et l'exactitude.

L'université de Paris a donné au dix-huitième siècle trois historiens: **Rollin** (1661-1741), **Crévier** (1693-1765), **Lebeau** (1701-1773). Rollin a écrit avec une simplicité pleine d'élévation morale l'*Histoire ancienne* et les commencements de l'*Histoire romaine*. Son but est plutôt la morale que l'érudition, et il inspire la vertu en reproduisant fidèlement les annales de l'antiquité, sur la foi des historiens originaux. Crévier a continué sur le même plan, avec un talent bien inférieur, le travail de Rollin. L'*Histoire du Bas-Empire*, par Lebeau, est un travail considérable et justement estimé.

L'*Introduction au Voyage d'Anacharsis*, par **Barthélemy** (1716-1795), est un excellent résumé, écrit avec beaucoup d'art, de l'histoire de la Grèce avant le siècle de Périclès. L'*Histoire critique de la république romaine*, par **Lévesque** (1736-1812), jette aussi quelques lumières nouvelles sur une partie des annales de l'antiquité.

On fait peu de cas de **Velly** (1709-1759) et de ses continuateurs, qui ont défiguré dans une longue compilation toutes les époques de l'histoire de France.

Anquetil (1723-1808) a mieux réussi, parce qu'il est plus court : il s'est fait beaucoup lire et médiocrement goûter. Ces écrivains manquent de critique et de style. **Gaillard** (1726-1806) a écrit avec quelque succès l'*Histoire de François I^{er}*.

L'art d'écrire l'histoire a fait au dix-neuvième siècle de notables progrès. Il n'entre pas dans notre plan d'énumérer ici les travaux contemporains ; mais il est vrai de dire que le progrès de la science historique est un des plus beaux titres de notre époque. Dans les divers systèmes de composition qui forment des écoles distinctes, érudite, philosophique ou descriptive, soit qu'elle ait interrogé les vieux monuments du passé, soit qu'elle ait recherché la loi qui unit les faits, soit qu'elle ait voulu reproduire la physionomie des époques, l'histoire a creusé plus profondément, elle a mieux enchaîné, elle a peint plus fidèlement. Les noms viendraient en foule, au besoin, pour justifier ces assertions. Au reste, il ne faut pas reporter exclusivement cette vue plus nette du passé à la sagacité des historiens contemporains. Leur initiation est un fait social : la lumière a brillé pour tous à des degrés divers. C'est le présent qui éclaire les faits longtemps obscurcis, et il est vrai de dire que la révolution qui se continue sous nos yeux nous révèle chaque jour les secrets de l'histoire, en mettant à découvert les mobiles constants de la volonté humaine et l'action de la force des choses.

Pour compléter cette rapide revue des écrivains dont les ouvrages ont illustré les lettres françaises, il nous reste à mentionner quelques prosateurs qui n'ont trouvé place ni parmi les orateurs ni parmi les historiens.

Le seizième siècle nous offre avant tout Rabelais, Amyot et Montaigne.

Rabelais, né dans le voisinage de Chinon (Touraine) en 1483, mort curé de Meudon en 1553, a composé, en se jouant, un livre étrange qui atteste la variété, la pro-

fondeur de son érudition, et surtout la licence de son esprit et les caprices de son imagination. Ce livre, la *Vie de Gargantua et de Pantagruel*, où les auteurs de la *Ménippée*, Molière, La Fontaine et tant d'autres encore ont puisé à pleines mains, a été feuilleté par Pascal lui-même et par Racine. La Bruyère l'a jugé avec impartialité, en disant : « C'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption : où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire : c'est le charme de la canaille ; où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent : il peut être le mets des plus délicats. »

Jacques Amyot (1513-1593) a pris rang au milieu des écrivains originaux par ses traductions de Plutarque et de Longus. La naïveté, l'élégance et la richesse de son langage ont transformé et naturalisé les auteurs qu'il imite. Plutarque est devenu le Plutarque d'Amyot, et cette copie, supérieure à l'original, a été, pour les écrivains qui ont suivi, un modèle achevé et une mine inépuisable d'expressions saines et de tours vraiment français.

Michel Montaigne (1533-1592), jeté dans une époque de troubles où la passion envenimait l'erreur et faussait la vérité même, entreprit d'écrire un *livre de bonne foi*. Sincère avec lui-même et avec son siècle, il dévoila dans ses *Essais* son âme tout entière, et par cette peinture fidèle il mit en lumière les secrets les plus cachés du cœur humain. Cette confiance publique d'un seul homme est ainsi devenue un traité de morale générale. Les incertitudes d'un esprit supérieur, les penchants vicieux d'une âme noblement douée, sont bien propres à tempérer l'orgueil du cœur et de l'intelligence. Le tort de Montaigne est de conduire à la paix par l'indifférence, et, en désarmant les passions, de ne pas laisser assez de force à la vérité. C'est pour cela que l'école de Port-Royal s'est montrée si sévère contre lui ; mais Montaigne, voyant en face les malheurs de son temps, ne

prit ses précautions que contre le fanatisme, qui, sous diverses figures, en était le principe unique. Littérairement, il est le plus original et le plus lucide de nos écrivains; si personne ne cite plus souvent que lui, personne aussi n'a été plus souvent cité ni plus largement mis à contribution. Son disciple Charron a composé de ses larcins, méthodiquement disposés, le livre *de la Sagesse*; Pascal, son adversaire, le dérobe pour le vaincre plus sûrement; J. J. Rousseau, son émule, se pare orgueilleusement de ses dépouilles.

Louis Guez de **Balzac** (1594-1655) a su le premier donner du nombre, une élégance et une noblesse soutenues à la prose française. On l'admira longtemps comme un grand écrivain, et il est vrai de dire qu'il en a tous les dehors; mais il manque toujours de naturel et souvent de solidité. Cependant on peut détacher de son *Aristippe* et de son *Socrate chrétien* plusieurs pages admirables, où l'élévation des pensées est en rapport avec la noblesse du langage. Le premier recueil de ses *Lettres*, où brillent déjà toutes les qualités qui font de Balzac un si habile artisan de paroles, parut en 1624, plus de trente ans avant les *Provinciales*.

René **Descartes** (1596-1650) n'est pas seulement le père de la philosophie en France, il a aussi beaucoup contribué pour sa part aux progrès de la langue, qui a dans ses écrits les qualités de sa pensée profonde et limpide. Le *Discours sur la Méthode* et ses *Méditations* sont des chefs-d'œuvre.

Le père **Malebranche** (1638-1715), disciple indépendant et quelquefois téméraire de Descartes, se montre, dans son livre *de la Recherche de la Vérité*, non-seulement métaphysicien profond et délié, moraliste pénétrant et ingénieux, mais aussi écrivain supérieur. Il a prouvé, comme Descartes, que les plus hautes questions de la philosophie peuvent être posées, discutées et approfondies avec les seules ressources de la langue.

Deux hommes qui ne manquaient ni de goût ni de savoir contribuèrent vers le même temps à fixer et à épurer la langue : ce furent **Vaugelas** et **Ménage**, l'un oracle de l'Académie, l'autre son adversaire. Vaugelas, dans ses *Remarques sur la langue française*, rend un grand nombre de décisions qui ont prévalu ; Ménage, remontant aux origines de la langue, fait preuve d'esprit, mais s'égare trop souvent dans ses conjectures étymologiques.

Antoine Arnauld (1612-1694), que ses contemporains ont surnommé le Grand, fut l'infatigable champion du jansénisme et l'adversaire non moins intrépide du protestantisme. Ses nombreux écrits théologiques et polémiques attestent la fécondité et l'ardeur formidable de son génie ; mais son ardeur ne lui permettait ni de polir ni de resserrer ses productions, de sorte que le feu qui les animait s'est refroidi pour nous sous la négligence et la prolixité du langage. Ses livres de la *Perpétuité de la Foi* et de la *Fréquente communion*, pour être délaissés, n'en sont pas moins des œuvres considérables.

Nicole (1625-1695) ne doit pas être séparé d'Arnauld : non moins opiniâtre, malgré sa douceur, il a pris part aux mêmes luttes ; mais, plus heureux qu'Arnauld, il a su se ménager des loisirs pour composer des *Essais de morale* qu'on lit encore avec plaisir pour l'esprit et profit pour l'âme.

La Rochefoucauld (1605-1680), après avoir été longtemps mêlé aux factions, écrivit avec profondeur et non sans misanthropie le livre des *Maximes*, où il rattache toutes les actions humaines à un mobile unique, l'amour-propre. Ce moraliste chagrin et pénétrant démasque la fausse vertu, et en cela il est utile ; mais en négligeant de rendre hommage à la vertu véritable, il laisse soupçonner qu'il n'y croit pas. Son principal mérite est d'avoir mis en relief un grand nombre d'obser-

vations sincères et fines dans un langage concis, sous une forme piquante.

Un autre moraliste, Jean de **La Bruyère** (1644-1696), ne présente pas l'humanité sous un jour beaucoup plus favorable; mais comme il se contente de tracer des *Caractères* et des portraits, et qu'il ne généralise point, sa sévérité n'atteint que les individus et n'ébranle point les bases de la morale. En outre, le dernier chapitre de son livre, dans lequel il combat et réfute les incrédules, sous le nom d'esprits forts, atteste la pureté et la solidité de ses principes. La Bruyère est un philosophe chrétien et un écrivain éminent, qui serait un modèle accompli s'il avait autant de naturel qu'il a d'esprit et de talent.

A la fin du règne de Louis XIV, **Bayle** (1647-1706), réfugié en Hollande, compose son immense *Dictionnaire critique*, où la controverse la plus hardie combat, avec les armes de l'érudition, au profit du doute. Il écrit aussi les *Nouvelles de la République des lettres*, premier modèle de la critique périodique.

Les lettres de **Guy-Patin** (1601-1672), sans être des modèles du genre, conservent un vif intérêt. Esprit singulièrement caustique, ce médecin frondeur s'abandonne à sa verve gauloise dans des confidences amicales qui sont de précieuses archives pour l'érudition, les mœurs et l'histoire; mais elles pâlisent à côté des merveilleuses causeries de **M^{me} de Sévigné** (1626-1696), qui s'est placée, sans y songer, à côté des plus grands écrivains. Sa correspondance est un monument impérissable; elle y prend tous les tons, depuis le familier jusqu'au sublime. Toujours émue et naturelle, elle charme, elle entraîne, elle ravit le lecteur. Son amie, **M^{me} de Lafayette** (1632-1693), donne au roman une forme aimable et un fond solide par l'expression vraie de la passion dans la *Princesse de Clèves*, qui fait oublier les interminables compositions de **M^{lle} de Scudéry**, auteur du *Cyrus* et de la *Clélie*. **M^{me} de Maintenon**,

esprit solide et d'une grâce austère, se fait lire encore à côté des Sévigné et des Lafayette.

Le dix-huitième siècle offre à notre souvenir, dans le roman, **Le Sage** (1668-1747), dont le *Gil Blas* est une vive image de la société réelle et par là même un enseignement qui a la moralité de l'expérience. Malgré de nombreux emprunts faits à l'Espagne, Le Sage est un de nos écrivains les plus originaux, et de tous le plus naturel peut-être. L'abbé **Prévost** (1697-1763), d'une fécondité inépuisable, a compromis un rare talent dans de volumineuses compilations et dans des romans prolixes et improvisés qui ne manquent pas d'intérêt, tels que le *Doyen de Killerine* et les *Mémoires d'un Homme de qualité*; mais il a laissé une œuvre courte et durable qui donne la mesure de ce qu'il pouvait faire, *Manon Lescaut*. Après lui, **Bernardin de Saint-Pierre** (1737-1814) s'est mis au premier rang des peintres de la nature et de la passion dans l'admirable pastorale de *Paul et Virginie*, qui est un chef-d'œuvre. Le même écrivain, dans les *Études* et les *Harmonies de la Nature*, où il expose les plus étranges principes de physique, montre encore qu'il possédait tous les secrets de l'art de peindre par la parole.

Parmi les philosophes du dix-huitième siècle, **Condillac** (1715-1780) est le seul qui ait eu l'ambition d'exposer un système. Il en emprunta les principes généraux à Locke et donna à ses déductions, du moins en apparence, une grande rigueur scientifique. *L'Essai sur l'origine des connaissances humaines*, le plus important de ses nombreux ouvrages, fait sortir toutes les idées, et même toutes les facultés de l'âme, de la sensation. Cette doctrine étroite et fautive est devenue, chez quelques-uns de ses disciples, un matérialisme grossier. **Helvétius** (1715-1771), par son livre *de l'Esprit*, dégage les plus brutales conséquences de cette théorie qui enlève à l'homme sa dignité et ses plus chères espérances. Cet homme, dont le caractère fut honorable, méritait de

mieux penser, et on déplore l'usage qu'il a fait de son talent. D'autres, après lui, ont ajouté le cynisme du langage aux aberrations de la pensée. **Diderot** (1712-1784), qui eut presque du génie, n'est pas à l'abri de ce reproche. Il fut l'un des plus infatigables constructeurs de l'*Encyclopédie*, monument confus dont quelques parties sont imposantes, et qui aurait moins de défauts si le plan tracé par d'Alembert eût été exécuté avec plus de fidélité et moins de négligence.

Citons encore, pour terminer, deux écrivains moralistes : **Duclos** (1704-1772), qui s'essaya dans plus d'un genre, et dont les *Considérations sur les mœurs* sont d'un misanthrope qui a plus de brusquerie que d'amertume et beaucoup de clairvoyance ; **Vauvenargues** (1715-1747), qui tient de Pascal par le sérieux de la pensée et de La Bruyère par la finesse des traits, sans avoir ni la profondeur du premier ni la touche chaude et variée du second. Dans son infériorité relative, l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* n'en demeure pas moins une œuvre remarquable de philosophie morale.



TABLE DES MATIÈRES.

LITTÉRATURE GRECQUE.

PREMIÈRE PARTIE. POÉSIE.	1
Epoques de la poésie grecque.	1
Première époque. Époque mythique.	5
Deuxième époque. Époque héroïque ou homérique.	8
Troisième époque. Époque athénienne ou classique.	14
Quatrième époque. Époque alexandrine.	34
Cinquième époque. Époque gréco-romaine.	40
Sixième époque. Époque byzantine.	43
DEUXIÈME PARTIE. PROSE.	46
ORATEURS.	46
Epoques de l'éloquence grecque.	46
Première époque. Les rhéteurs.	48
Deuxième époque. Les orateurs attiques.	50
Troisième époque. Les rhéteurs profanes. Les apologistes chrétiens.	59
Quatrième époque. Les orateurs profanes. Les Pères grecs.	63
HISTORIENS, MORALISTES, ÉCRIVAINS DIVERS.	68

LITTÉRATURE LATINE.

PREMIÈRE PARTIE. POÉSIE.	85
Epoques de la poésie latine.	85
Première époque. Époque d'imitation.	88
Deuxième époque. Siècle d'Auguste ou époque classique (âge d'or de la poésie latine).	98
Troisième époque. Siècle de la décadence.	103
Quatrième époque. Chute de la poésie.	110

DEUXIÈME PARTIE. PROSE.	113
ORATEURS.	113
Époques de l'éloquence latine.	113
Première époque. Naissance de l'éloquence latine.	114
Deuxième époque. Age d'or de l'éloquence latine.	115
Troisième époque. Les rhéteurs. Les apologistes chrétiens.	118
Quatrième époque. Les panégyristes. Les Pères de l'Église latine.	122
HISTORIENS, MORALISTES, ÉCRIVAINS DIVERS.	127

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PREMIÈRE PARTIE. POÉSIE.	139
Époques de la poésie française.	139
Première époque. Le moyen âge : les trouvères.	141
Deuxième époque. La renaissance : Clément Marot.	149
Troisième époque. La pléiade : Ronsard.	154
Quatrième époque. Malherbe, Corneille.	158
Cinquième époque. Siècle de Louis XIV : Boileau, Racine.	164
Sixième époque. Le dix-huitième siècle : Voltaire.	178
DEUXIÈME PARTIE. PROSE.	185
ORATEURS.	185
Époques de l'éloquence française.	185
Première époque. Eloquence naissante.	186
Deuxième époque. Eloquence politique et religieuse.	188
Troisième époque. Eloquence religieuse et judiciaire.	191
Quatrième époque. Eloquence judiciaire, académique et politique.	199
HISTORIENS, MORALISTES, ÉCRIVAINS DIVERS.	204

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES ÉCRIVAINS GRECS, LATINS ET FRANÇAIS

CITÉS DANS L'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

- Adenès ou Adam le Roi, 143.
Æanide, 35.
Afranius, 94.
Agathias, 79.
Agathon, 28.
Ailly (Pierre d'), 186.
Alcée, 11.
Alcibiade, 50.
Alcidamas, 49.
Alcman, 11.
Alexandre, 35.
Alexandre de Paris, 144.
Alexis, 33.
Ambroise (Saint), 123.
Ammien Marcellin, 134.
Amyot, 211.
Anacréon, 18.
Andocide, 51.
André (Le P.), 190.
Andronicus (Livius), 89.
Anquetil, 210.
Antipater, 40.
Antiphane, 32.
Antiphon, 50.
Apollodore (Les deux), 34.
Apollodore d'Athènes, 41.
Apollonius, 37.
Appien, 76.
Aratus, 36.
Archias, 41.
Archiloque, 11.
Aristonyme, 35.
Aristophane, 30.
Aristote, 81.
Arnauld fils, 213.
Arnauld père, 189.
Arnobe, 121.
Arrien, 75.
Asclépiade, 19.
Astère (Saint), 68.
Athanase (Saint), 65.
Atta, 94.
Attilius, 92.
Aitius, 90.
Aubigné (Th. A. d'), 157, 206.
Augustin (Saint), 123.
Aurélius Victor, 133.
Ausone, 111, 123.
Aviénus, 110.
Babrius, 41.
Bachaumont, 178.
Baif, 156.
Balzac, 212.
Barnabé (Saint), 61.
Barnave, 203.
Barthe, 182.
Barthélemy, 200.
Basile (Saint), 66.
Basselín (Olivier), 147.
Bayle, 214.
Beaumarchais, 200.
Belcau (Remy), 156.
Belloy (De), 180.
Benserade, 160.
Bernard (Gentil), 184.
Bernard (Saint), 186.
Bernardin de Saint-Pierre, 215.
Bertaut, 158.
Bertin, 184.
Bèze (Th. de), 188, 206.
Bibacélus (Furius), 99.
Billaut (Adam), 169.
Bion, 40.
Blanchet (P.), 149.
Bodel (Jean), 143.
Boèce, 138.
Boileau, 164.
Boismont (L'abbé de), 199.
Boisrobert, 162.
Bossuet, 191, 192, 207.
Boucher, 189.
Boulainvilliers, 208.
Bourdaloue, 191, 196.
Boursault, 170.

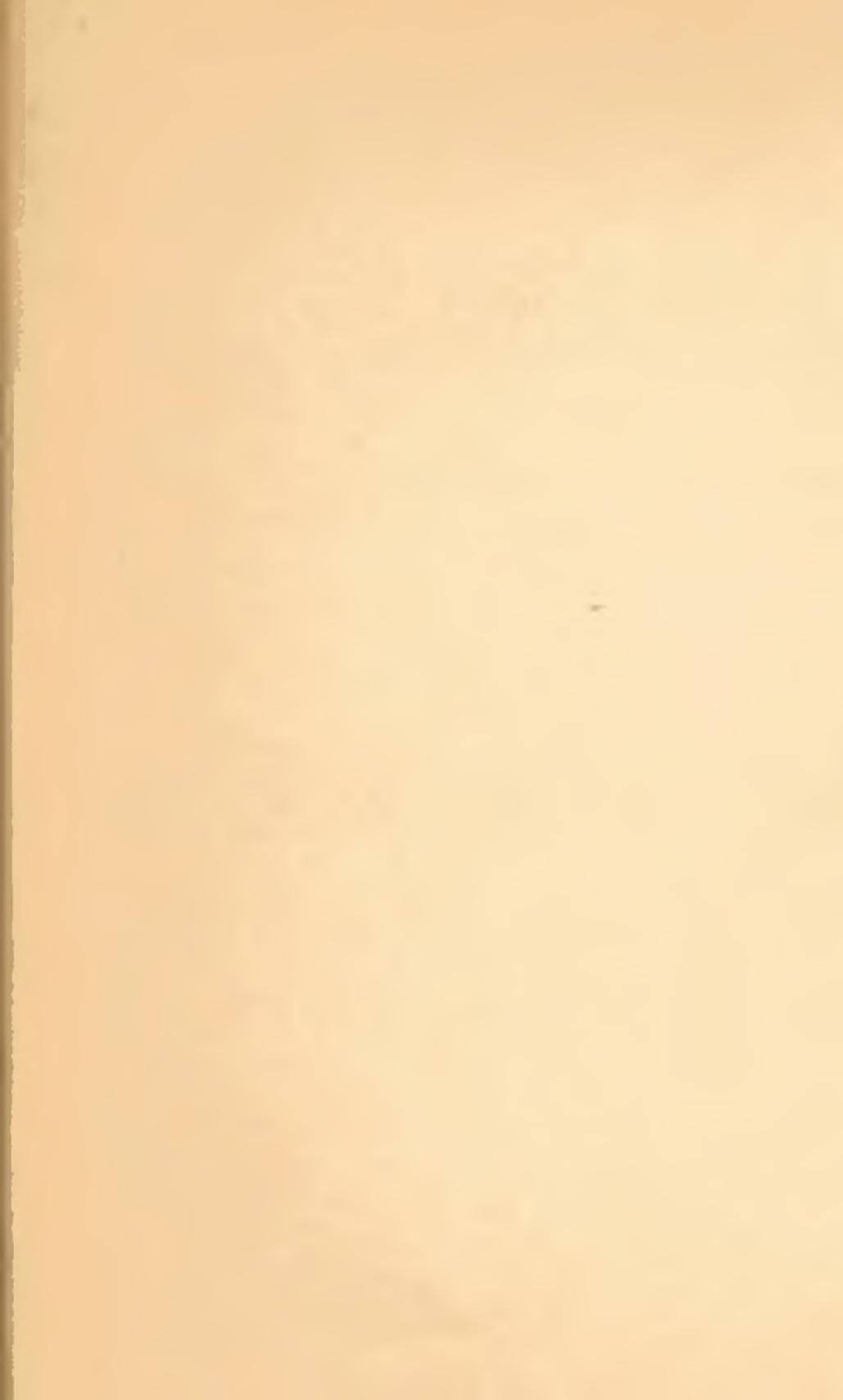
- Brantôme, 206.
 Bridaine, 200.
 Buffon, 202.
 Callimaque, 36.
 Callinus, 43.
 Callistrate, 58.
 Calpurnius, 110.
 Calvin, 188.
 Campistron, 174.
 Camus, 190.
 Capitolinus, 133.
 Cassiodore, 134.
 Caton, 127.
 Catulle, 97.
 Cazalès, 203.
 Celse, 135.
 Cérisy (Abbé de), 187.
 César (Jules), 116, 122.
 Céthégus (Corn.), 114.
 Chamfort, 202.
 Chapelain, 163.
 Chapelle, 177.
 Charles IX, 55.
 Charles d'Orléans, 147.
 Charron, 212.
 Chartier (Alain), 147, 187.
 Chastelain, 206.
 Chaulieu, 178.
 Cheminais, 198.
 Chénier (André), 184.
 Chénier (M. J.), 181.
 Chérilus, 20.
 Chrestien de Troyes, 142.
 Cicéron, 116.
 Claude, 198.
 Claudianus Mamertus, 120.
 Claudien, 110.
 Cléanthe, 37.
 Clémengis, 186.
 Clément (Saint), 61.
 Clément d'Alexandrie (St), 62.
 Cochin, 200.
 Colletet, 162.
 Columelle, 109.
 Coluthus, 44.
 Comines (Ph. de), 206.
 Condillac, 215.
 Condorcet, 201.
 Corinne, 19.
 Corippus, 113.
 Corneille (P.), 162.
 Corneille (Th.), 173.
 Cornélius Népos, 128.
 Crassus (Licin.), 115.
 Cratès, 29.
 Cratinus, 30.
 Crébillon, 179.
 Crévier, 209.
 Critias, 50.
 Cyprien (Saint), 120.
 Cyrano de Bergerac, 162.
 D'Aguesseau, 200.
 D'Alembert, 201.
 D'Orléans (Le P.), 207.
 Daniel (Le P.), 207.
 Daphnis, 39.
 Daurat (Jean), 156.
 Delille, 182.
 Démade, 59.
 Démétrius de Phalère, 59.
 Démosthène, 55.
 Denys, 41.
 Denys d'Halicarnasse, 74.
 Denys (Saint), 62.
 Descartes, 212.
 Deschamps (Eustache), 147.
 Deshoulières (M^{me}), 177.
 Desmahis, 182.
 Desmares, 190.
 Desmaretz de Saint-Sorlin, 163.
 Desportes, 157.
 Destouches, 181.
 Diderot, 216.
 Dinarque, 54.
 Diodore de Sicile, 74.
 Diogène Laërce, 78.
 Dion Cassius, 77.
 Dion Chrysostome, 60.
 Diphile, 34.
 Dorat, 184.
 Du Bartas, 156.
 Du Bellay (Joachim), 155.
 Dubos, 208.
 Dubourg (Anne), 188.
 Duché, 174.
 Ducis, 181.
 Duclos, 216.
 Du Fay, 189.
 Dufresny, 170.
 Dupaty, 200.
 Du Perron (Cardinal), 190.
 Du Plessis-Mornay, 189.
 Empédocle, 16.
 Ennius, 89.
 Epicharme, 29.
 Erinne, 19.

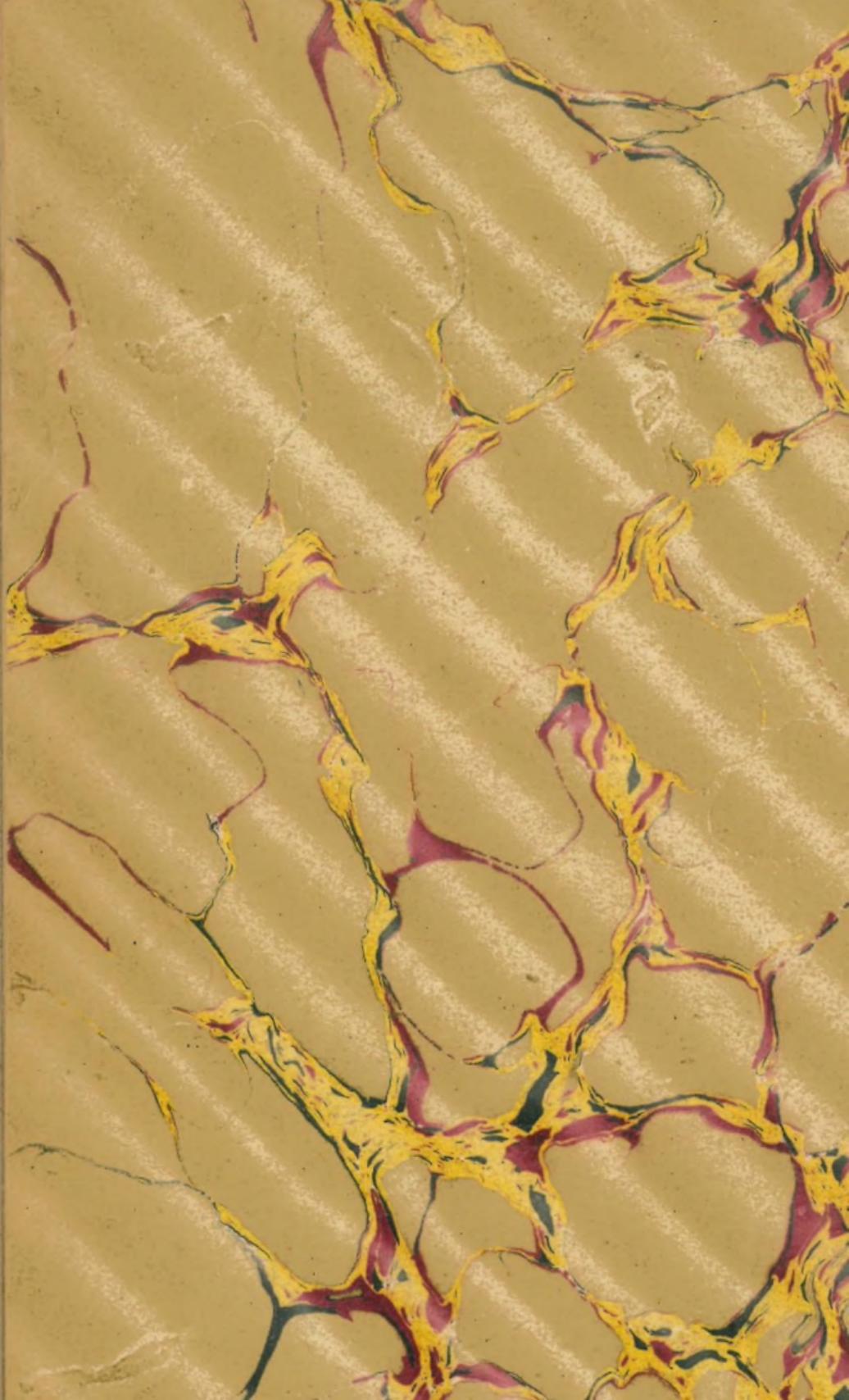
- Eschine, 54.
 Eschyle, 20.
 Esope, 41.
 Eupolis, 30.
 Euripide, 25.
 Eusèbe, 78.
 Eutrope, 133.
 Fabius Pictor, 127.
 Fénelon, 191, 197.
 Fléchier, 191, 196.
 Fleury (L'abbé), 207.
 Florus, 132.
 Fontenelle, 201.
 Fortunat, 113.
 François de Sales (Saint), 190.
 Froissart, 205.
 Gaillard, 210.
 Galba, 115.
 Gallicanus, 133.
 Gallus, 102.
 Garat, 202.
 Garnier, 156.
 Gêlée (Jacquemart), 146.
 Gerbier, 200.
 Germanicus, 192.
 Gerson, 186.
 Gilbert, 183.
 Glycon, 19.
 Gombaud, 160.
 Gorgias, 48.
 Gracques (Les deux), 114.
 Grégoire de Nazianze (Saint),
 44, 66.
 Grégoire de Nysse (Saint), 67.
 Grégoire de Tours, 134, 204.
 Grégoire le Grand (Saint), 126.
 Gresset, 181, 184.
 Guénard, 202.
 Guy-Patin, 214.
 Hardy, 161.
 Hécatée, 69.
 Héliodore, 84.
 Hellanicus, 69.
 Helvétius, 215.
 Hénault, 209.
 Henri IV, 189.
 Hermias, 62.
 Hérodien, 77.
 Hérodote, 69.
 Hésiode, 10.
 Hilaire (Saint), 123.
 Hippocrate, 80.
 Homère, 8.
 Homère le jeune, 35.
 Horace, 100.
 Hortensius, 115.
 Hypéride, 53.
 Ignace (Saint), 61.
 Isée, 53.
 Isocrate, 52.
 Jamyn (Amadis), 156.
 Jean Chrysostome (Saint), 67.
 Jérôme (Saint), 124.
 Jodelle, 156.
 Joinville, 204.
 Jornandès, 134.
 Josèphe (Flavius), 74.
 Joseph, hymnogr., 45.
 Julien, 83.
 Justin, 129.
 Justin (Saint), 62.
 Juvénal, 106.
 Juvénal des Ursins, 187, 205.
 Labérius, 94, 103.
 La Boétie, 189.
 La Bruyère, 214.
 La Chalotais, 200.
 La Chaussée, 181.
 Lactance, 121.
 La Fare, 178.
 La Fayette (M^{me} de), 214.
 La Fontaine, 174.
 Lafosse, 173.
 La Grange-Chancel, 179.
 La Harpe, 180, 202.
 Lally-Tollendal, 201.
 Lambert le Court, 143.
 Lamotte-Houdart, 173, 177.
 Lampride, 133.
 La Noue (F. de), 189.
 Laonicus Chalcondyle, 80.
 La Place, 206.
 La Poplinière, 206.
 La Rochefoucauld, 213.
 La Rue, 198.
 La Sale (A. de), 149.
 Latinus Pacatus, 123.
 La Touche (Guimond de), 181.
 Lebeau, 209.
 Le Brun, 182.
 Le Franc de Pompignan, 182.
 Legouvé, 181.
 Lemaitre (Antoine), 190.
 Lemierre, 180.
 Lemoyne (Le P.), 163.
 Lenormand, 200.

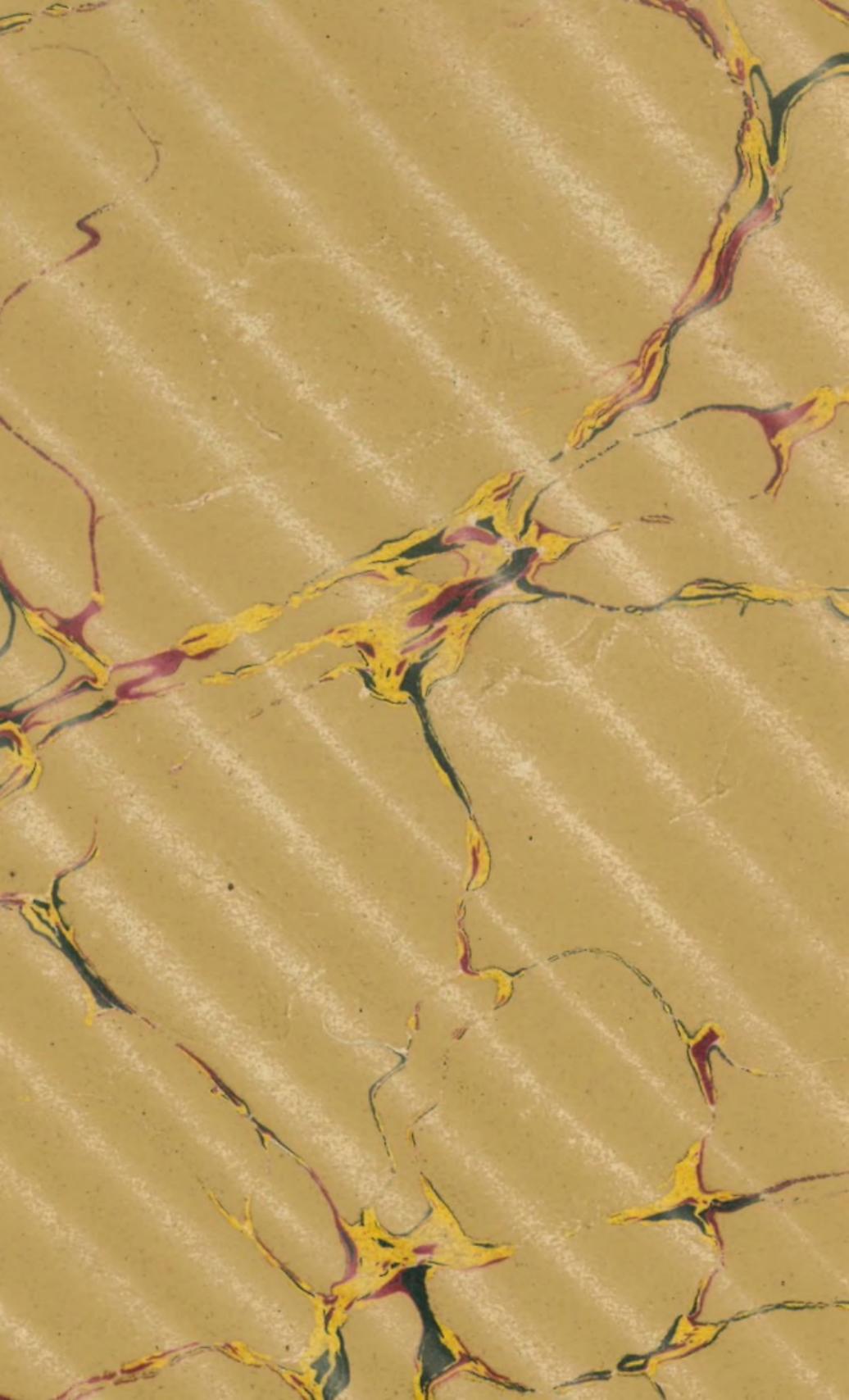
- Léon (Saint), 126.
 Le Sage, 181, 215.
 Lesbonax, 60.
 L'Etoile fils, poète, 162.
 L'Etoile père, mémor., 206.
 Lévesque, 209.
 L'hospital, 188.
 Libanius, 64.
 Licinius Imbrex, 91.
 Lingendes (J. de), 190, 191.
 Linguet, 200.
 Linus, 5.
 Livius Andronicus, 89.
 Longepierre, 173.
 Longin, 61.
 Longus, 84.
 Lorraine (Cardinal de), 188.
 Lorris (Guillaume de), 145.
 Lucain, 103.
 Lucien, 60.
 Lucilius, 95.
 Lucius, 92.
 Lucrèce, 96.
 Lycophron, 35.
 Lycurgue, 53.
 Lysias, 51.
 Mably, 208.
 Machon, 35.
 Maillard, 186.
 Maimbourg (Le P.), 206.
 Maintenon (M^{me} de), 214.
 Mairet, 161.
 Malebranche (Le P.), 212.
 Malesherbes, 200.
 Malfilâtre, 183.
 Malherbe, 158.
 Malleville, 160.
 Manilius, 101.
 Marc-Antoine, 115.
 Marc-Aurèle, 82.
 Marillac, 189.
 Marius, 115.
 Marot (Clément), 151.
 Martial, 107.
 Mascarón, 192.
 Masselin (Jean), 187.
 Massillon, 191, 197.
 Maternus (Curatius), 109.
 Mathieu, 206.
 Mattius (Cn.), 94.
 Maury (L'abbé), 199, 203.
 Maxime, 61.
 Maynard, 160.
 Méléagre, 40.
 Mellin de Saint-Gelais, 153.
 Ménage, 213.
 Ménandre, 33.
 Ménod, 186.
 Meung (Jean de), 145.
 Mézeray, 206.
 Mimnerme, 13.
 Minutius Félix, 121.
 Mirabeau, 203.
 Molière, 168.
 Monstrelet, 187, 205.
 Montaigne, 211.
 Montesquieu, 203, 207.
 Montluc, hist., 206.
 Montluc, orat., 188.
 Moschus, 40.
 Musée, poète, 5, 7.
 Musée, gramm., 43.
 Nangis (Guillaume de), 201.
 Némésianus, 110.
 Nestor, 41.
 Neuville (Le P.), 199.
 Névius (Cn.), 91.
 Névius (Q.), 94.
 Nicandre, 36.
 Nicéphore Grégoras, 80.
 Nicélas Acominatus, 80.
 Nicias, 50.
 Nicole, 213.
 Nil (Saint), 68.
 Nonnus, 43.
 Olen, 5, 6.
 Omer-Talon, 190.
 Oppien, Cil., 41.
 Oppien, Syr., 41.
 Origène, 63.
 Orrose (Paul), 134.
 Orphée, 5, 6.
 Ovide, 100, 102, 103.
 Pacuvius, 89, 95.
 Parménide, 16.
 Parny, 184.
 Pascal, 191.
 Pasquier (Etienne), 205.
 Passerat (Jean), 158.
 Patru, 190.
 Paulin (Saint), 111.
 Pellisson, 191.
 Péréfixe, 206.
 Périclès, 50.
 Perse, 105.
 Petit (Jean), 187.

- Pétrone, 107.
 Pezay, 184.
 Phalécus, 19.
 Phèdre, 108.
 Phérécrate, 30.
 Philémon, 34.
 Philippide, 34.
 Philiscus, 35.
 Philostrate, 78.
 Phocion, 59.
 Phocylide, 15.
 Phrynichus, 20.
 Pierre de Saint-Cloud, 146.
 Pindare, 17.
 Piron, 181.
 Pithou (P.), 189.
 Pisan (Christine de), 147, 205.
 Pisidès, 44.
 Platon, 80.
 Plaute, 92.
 Pline l'ancien, 137.
 Pline le jeune, 119.
 Plotin, 83.
 Plutarque, 74.
 Poinset, 182.
 Pollion, poète, 98.
 Pollion, hist., 133.
 Polybe, 73.
 Polystrate, 40.
 Pomponius (L.), 94.
 Pomponius Secundus, 109.
 Ponthus de Thiard, 156.
 Porphyre, 83.
 Porthaise, 189.
 Poulle (L'abbé), 199.
 Pradon, 174.
 Praxille, 19.
 Prévost (L'abbé), 215.
 Priscien, 110.
 Proclus, 45.
 Procope, 79.
 Prodicus, 49.
 Properce, 102.
 Prosper (Saint), 112.
 Protogoras, 49.
 Prudence, 111.
 Quesnes de Béthune, 146.
 Quinault, 173.
 Quinte-Curce, 133.
 Quintilien, 118.
 Quintus de Smyrne, 43.
 Rabelais, 210.
 Rabirius (C.), 99.
 Racan, 159.
 Racine (Jean), 170.
 Racine (Louis), 182.
 Raimbert, 143.
 Raulin, 186.
 Raynal, 209.
 Regnard, 169.
 Régnier, 160.
 Regnier de la Planche, 206.
 Retz (Cardinal de), 207.
 Richelieu (Cardinal de), 190.
 Rollin, 209.
 Ronsard, 154.
 Rosset, 182.
 Rotrou, 162.
 Roucher, 182.
 Rousseau (J. B.), 176.
 Rousseau (J. J.), 201, 203.
 Rulhière, 209.
 Rutebœuf, 147.
 Rutilius Numatianus, 111.
 Saint-Amand, 163.
 Saint-Evremond, 207.
 Saint-Lambert, 182.
 Saint-Réal, 207.
 Saint-Simon, 207.
 Salluste, 128.
 Salvien, 126.
 Sappho, 12.
 Sarrasin, 160.
 Saurin, orat., 198.
 Saurin, trag., 181.
 Scarron, 163.
 Scaurus, 109.
 Scudéry, 161.
 Scymnus, 41.
 Ségrais, 177.
 Sénèque, phil., 118, 135.
 Sénèque, trag., 108.
 Servin, 190.
 Sévigné (M^{me} de), 214.
 Sidoine Apollinaire, 112.
 Silius Italicus, 114.
 Simonide, 15.
 Solon, 15, 16.
 Sophocle, 22.
 Sophron, 29.
 Scsiphane, 35.
 Sosithée, 35.
 Spartien, 133.
 Statius (Cécilius), 91.
 Statius (P. P.), 114.
 Stésichore, 16.

- Strabon, 73.
 Suétone, 132.
 Sully, 206.
 Sulpice Sévère, 134.
 Sulpicia, 107.
 Susarion, 29.
 Sylla, 127.
 Symmaque, 122.
 Synésius, 45, 68.
 Syrus (Publius), 94, 103.
 Tacite, 130.
 Télésille, 19.
 Térence, 93.
 Terentianus Maurus, 109.
 Terpandre, 14.
 Tertullien, 120.
 Thémiste, 63.
 Théocrite, 39.
 Théodoret, 68.
 Théognis, 15.
 Theophile, 161.
 Théophraste, 82.
 Théracène, 50.
 Theroulde, 142.
 Thespis, 20.
 Thibaut, 146.
 Thomas, 202.
 Thou (De), 206.
 Thucydide, 70.
 Tibulle, 102.
 Timon, 35.
 Tite-Live, 129.
 Trabea, 92.
 Tristan l'Hermite, 162.
 Trogue-Pompée, 129.
 Tryphiodore, 44.
 Turnus, 107.
 Turpilius, 92.
 Tyrtée, 13.
 Tzetzes, 44.
 Urfé (D'), 144.
 Valère-Maxime, 130.
 Valérius Flaccus, 105.
 Valgius, 99.
 Valois (Ad. de), 206.
 Varillas, 206.
 Varius, 98, 103.
 Varron d'Atax, 96.
 Varron (M. T.), 96.
 Vaugelas, 213.
 Vauvenargues, 216.
 Velléius Paterculus, 130.
 Velly, 209.
 Verginius Romanus, 109.
 Vergniaud, 203.
 Vertot, 203.
 Vigor (Simon), 188.
 Villehardouin (G. de), 204.
 Villeneuve (Huon de), 142.
 Villon, 150.
 Vincent de Paul (Saint), 190.
 Virgile, 99, 101.
 Voiture, 160.
 Voltaire, 178, 207, 208, 210.
 Vopiscus, 133.
 Wace (Robert), 142.
 Xénophane, 16.
 Xénophon, 72.
 Zonaras, 80.
 Zosime, 78.







WYŻSZA SZKOŁA
PEDAGOGICZNA W KIELCACH
BIBLIOTEKA

8466

Biblioteka WSP Kielce



0171325